

*S. J. H. B.*

*Mythos 5 fo.*

M. DELCOURT

# NOS GRANDS CŒURS



## Récits du temps de l'occupation allemande

Illustrations de V. PIRENNE-KEPPENNE

Ouvrage couronné par l'Académie royale de Belgique

— Prix de Keyn 1921 —

DESCLÉE, DE BROUWER & C<sup>ie</sup>

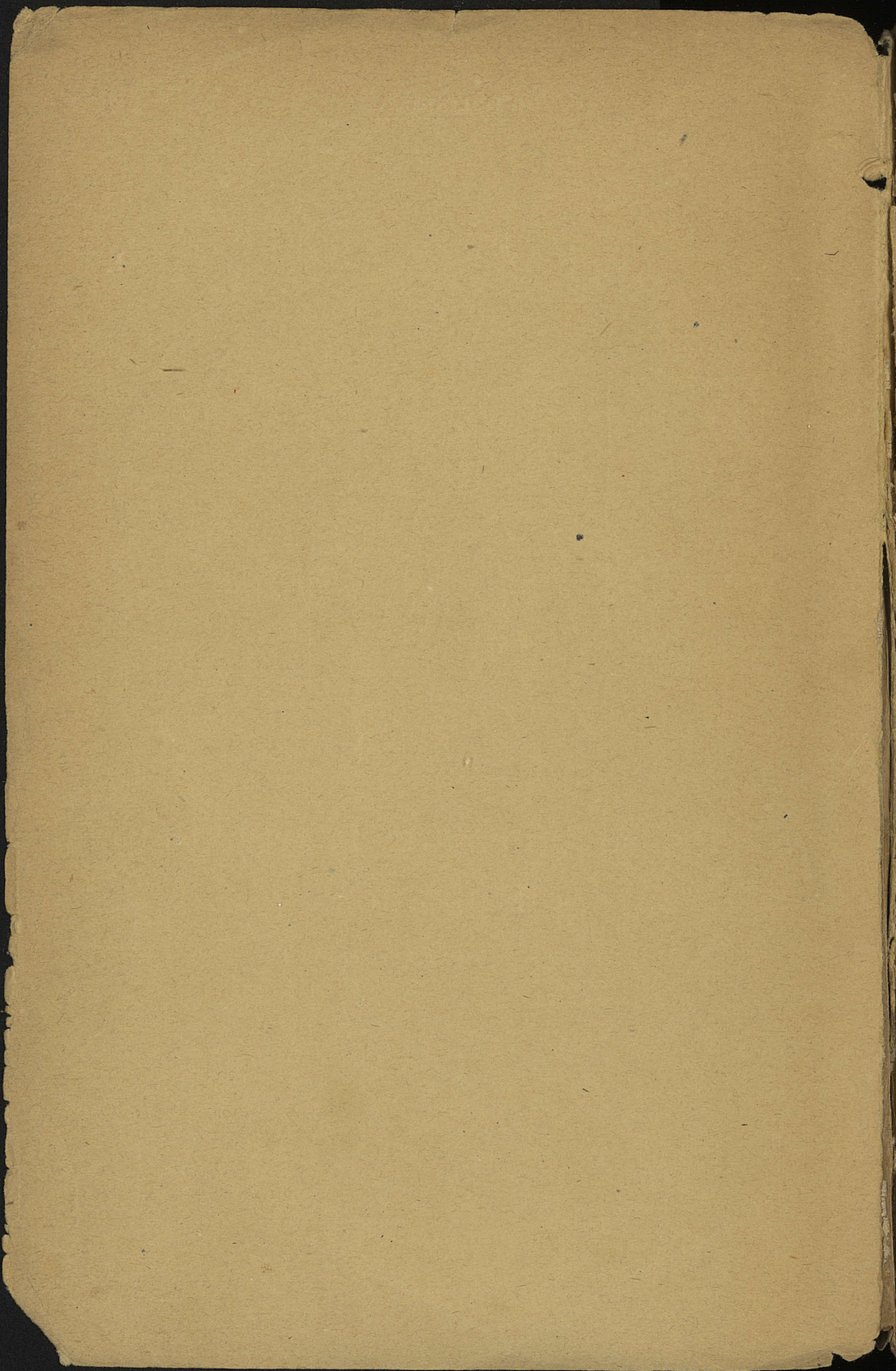
Paris  
30, rue St-Sulpice

Bruxelles  
50, rue de la Montagne

1920









# NOS GRANDS CŒURS

Récits du temps de l'occupation allemande



---

*Tous droits réservés.*

---



## PREFACE

*L'occupation militaire allemande en Belgique et dans le Nord de la France y a suscité mille actes d'abnégation, de dévouement et d'héroïsme. Ils sont restés ignorés pendant toute la durée de la guerre et ce n'est qu'après la signature de l'armistice qu'ils se sont peu à peu révélés. Mais ils n'auront jamais l'éclat des hauts faits militaires et, aujourd'hui encore, un public restreint est seul à les connaître.*

*Leurs récits se trouvent réunis dans les Archives de la « Commission des Annales Patriotiques. »*

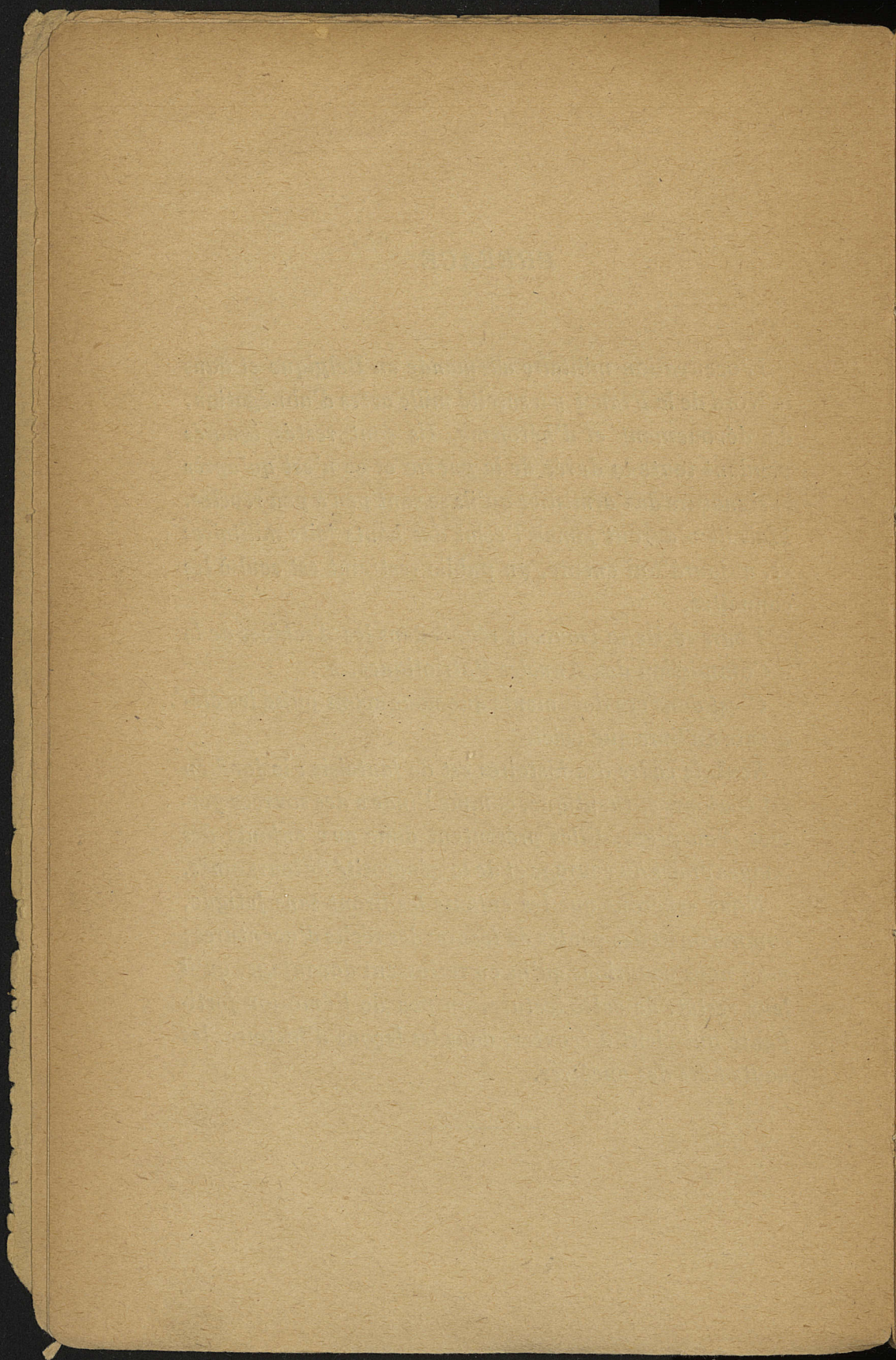
*C'est dans ces documents que nous avons puisé les éléments du livre que voici.*

*Seul, le cadre des histoires est de fantaisie ; le fond en est toujours authentique, comme l'index des sources permet d'en juger. Elles présentent donc aux enfants des images vraies du courage et de la générosité de leurs aînés.*

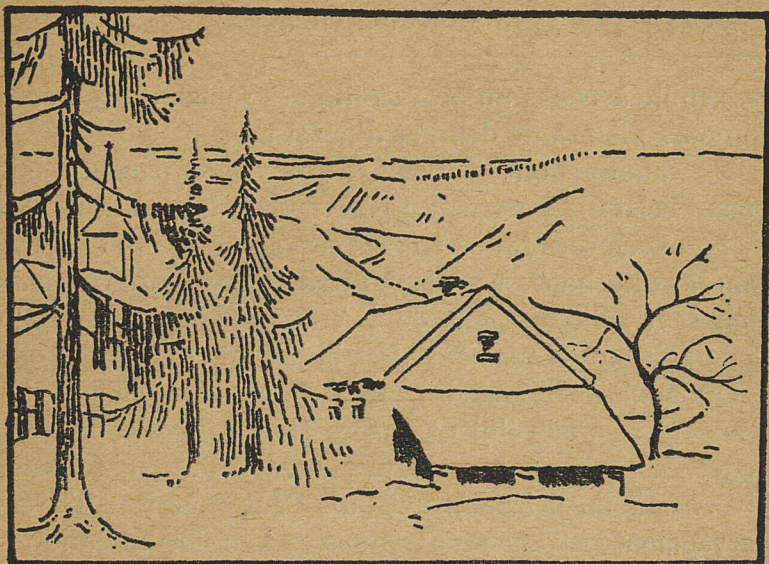
*Nous espérons que les enfants les liront sans fatigue, comme on lit des contes de fées ou des récits d'aventures ; mais nous voudrions qu'ils en retinssent davantage, qu'il leur restât, de cette lecture, un peu de l'émotion fortifiante qui vient à écouter, dans les leçons d'histoire, les hauts faits des ancêtres.*

---









*Il était une fois, dans un joli village de l'Ardenne... (P. 7)*

## Histoire d'une Famille pendant la Guerre.

### I

Il était une fois, dans un joli petit village de l'Ardenne, une famille très heureuse, composée du père, de la mère et de plusieurs enfants.

Ceci commence comme un conte de fée. Cependant ce n'est pas une histoire fabuleuse : elle date de quelques années à peine, du temps de la grande guerre, et elle



ressemble à celles qu'on raconte des soldats et qui sont toujours pleines de deuil et d'héroïsme.

La famille dont je vous parle vivait paisiblement quand éclata la guerre. Le père se donnait beaucoup de mal pour élever dignement ses enfants. Ceux-ci étaient, comme lui, bons, honnêtes et courageux. Vous savez comment sont les gens de l'Ardenne : ils parlent peu mais agissent beaucoup ; c'est là le vrai courage.

Quand les Allemands vinrent occuper le village, les deux frères aînés étaient encore trop jeunes pour s'engager. Mais lorsqu'on vit que la guerre durait tout un hiver, puis un printemps et qu'à l'automne les alliés ne parvenaient pas encore à repousser loin de Belgique les soldats allemands qui nous faisaient tant souffrir, les deux jeunes gens décidèrent qu'ils ne resteraient pas une année de plus dans leur paisible coin d'Ardenne. Au printemps prochain, ils s'en iraient tous deux rejoindre leurs frères soldats.

Ceux-ci occupaient alors, vous le savez, une longue ligne de feu qui allait de Coxyde, sur la Mer du Nord, aux Vosges. Le canon y grondait nuit et jour. Il y avait là, au Nord, des Belges, puis, en descendant vers le Sud, des Anglais, puis des Français, depuis les plaines de Flandre jusqu'aux montagnes d'Alsace.

Les deux frères dont je vous parle, entendaient jour et nuit les coups de canon qui faisaient trembler sur les branches les nids des oiseaux. Ce canon qui tonnait au Sud de notre Ardenne, c'était celui de Verdun. Et, sachez-le, il y avait alors en Belgique des centaines, des milliers de jeunes gens qu'il empêchait de dormir et qui se retournaient la nuit dans leur lit en se disant : « J'étais trop jeune quand la guerre a commencé, mais maintenant



je suis un homme. Je veux être soldat, je partirai demain. » Et beaucoup partaient.

## II

Ce n'était pas un voyage aisé. Il fallait traverser toute la Belgique et gagner la frontière hollandaise. Il y avait des Allemands qui surveillaient les gares, les routes et les ponts, et qui demandaient sévèrement aux gens leurs passe-ports et leurs cartes d'identité. Il fallait les éviter et pour cela faire de longues routes à pied, la nuit, dans l'obscurité.

Mais c'était à la frontière que commençait le grand danger. Les Allemands y avaient tendu des rangées de fil de fer, dans lequel passait un courant électrique. Ceux qui essayaient de franchir ce réseau et qui touchaient le fil électrisé, recevaient la décharge et tombaient morts. On ne le traversait qu'avec toutes les précautions que prennent les ouvriers électriciens chargés de réparer les fils de tramways. Mais il fallait le faire, en pleine nuit, en silence, sans un bruit, sous la menace de la sentinelle allemande qui se promenait à quelques centaines de pas. Or, celle-ci avait l'ordre de décharger son fusil si elle apercevait quelqu'un dans la zone interdite.

Beaucoup de jeunes gens qui avaient réussi à traverser la Belgique ne pouvaient parvenir à passer les fils électrisés : les Allemands les faisaient prisonniers et ils en tuèrent beaucoup, sans combattre, à coups de fusil.

Arrivés en Hollande, les volontaires devaient passer en Angleterre, puis faire une nouvelle traversée d'Angleterre en France. Car c'était en France, au Havre, qu'était installé le Gouvernement belge, chassé de Bel-



gique par l'invasion. Ce voyage était fatigant et long, mais les volontaires le faisaient gaiement, heureux d'avoir échappé à l'ennemi. Ils se dispersaient ensuite dans les différents camps d'instruction qui étaient comme de petits coins de Belgique sur l'hospitalière terre de France.

### III

Nos deux frères étaient résolus à risquer ce voyage, mais ils avaient une idée qu'ils voulaient mettre à exécution avant de partir.

Ils étaient décidés à devenir aviateurs. Dès qu'ils seraient en France, ils feraient leur apprentissage de pilote. Puis ils monteraient dans leurs grands oiseaux dociles au-dessus des lignes allemandes. Ils prendraient des photographies de tranchées pour qu'on pût voir où étaient les canons et si les troupes étaient nombreuses. Si un avion allemand s'élevait contre eux, ils lui offriraient le combat. Ils seraient vainqueurs ou vaincus, selon qu'il plairait à Dieu, mais ils ne tomberaient pas sans avoir bien fait leur devoir.

Ils s'avisèrent alors qu'ils pourraient peut-être rendre plus de services à l'armée, s'ils connaissaient très bien leur pays, l'Ardenne méridionale, qui était si proche du front. Ils pourraient de la sorte faire en avion des reconnaissances sur le territoire occupé et pénétrer profondément au delà des lignes. Ils se mirent donc à parcourir leur pays comme font des explorateurs, recherchant les dépôts de munitions, les casernes de troupes, les hangars d'avions. Lorsqu'ils le connurent dans tous ses détails, ils décidèrent de partir. Ils firent leurs adieux à leur famille et prirent la direction du Nord.



Ils avaient un mot de recommandation pour une personne de Liège qui devait les aider à passer la frontière. Ils y allèrent et furent si bien reçus, qu'ils se mirent à raconter tous leurs projets. Ils dirent qu'ils connaissaient à fond tous les villages de leur pays et qu'ils pourraient avec fruit l'observer en avion. Ils parlaient avec chaleur, comme des gens convaincus et résolus à tout...

#### IV

Leur nouvel ami les écoutait avec attention. Il regardait leurs visages tout brillants d'intelligence et de volonté. Tout à coup il leur dit :

— Si vous pouviez rendre ici, en Belgique, autant de services ou même plus de services qu'en passant la frontière, est-ce que vous consentiriez à rester ?

Les deux frères hésitèrent. Puis le jeune, qui était le plus prompt des deux, dit :

— Nous aimerions mieux passer, nous n'aimerions pas qu'on nous prît pour des lâches.

— On ne vous prendrait pas pour des lâches. Car vous auriez ici à courir peut-être autant de dangers qu'au front. Ce que je vous demande est un gros sacrifice.

L'aîné, quoiqu'il eût à peine vingt ans, était un homme sérieux et réfléchi. Il interrogea :

— Que demandez-vous que nous fassions, Monsieur ?

— Voici : les Etats-Majors des armées alliées nous ont demandé de les renseigner très exactement sur ce que les Allemands préparent dans notre pays. Il s'agit d'observer ce qui se passe sur nos chemins de fer et aussi sur nos routes, de signaler les fabriques de munitions, les hangars d'avions, et aussi d'indiquer tous les mouvements



des troupes dans les villes et les villages. C'est une grosse besogne et vous devinez que nous sommes nombreux pour l'accomplir. Nous formons tout un corps, le *Corps d'Observation au Service des Armées Alliées*. Comme des soldats nous avons des chefs, auxquels nous obéissons ; comme les soldats nous prenons un engagement, nous prêtons serment, nous sommes volontaires pour toute la durée de la guerre ; comme les soldats nous courons danger de mort, car, quand les Allemands peuvent prendre ceux qu'ils appellent les *espions*, ils les font fusiller, ou ils les condamnent aux travaux forcés dans de très dures forteresses. Les femmes ne sont pas mieux traitées.

— Comment ! s'écrièrent les jeunes gens, il y a des femmes dans votre service.

— Il y a des femmes, des vieillards et même des enfants de quatorze à quinze ans. Il y a des ingénieurs et des ouvriers, des médecins, des prêtres, des paysans, des servantes. Je vous ai dit que la besogne était dure et lourde. Elle est difficile surtout dans le pays d'où vous venez, parce que les Allemands l'ont isolé de nous, par la ligne surveillée qu'ils appellent l'étape et qu'on ne peut franchir sans passe-port.

— Mais quels services pourrions-nous rendre dans votre corps ? demanda l'aîné.

— Eh bien, vous pensiez partir pour l'armée, devenir pilotes et faire des reconnaissances en avion. Je vous demande, moi, de retourner dans votre pays, sans passe-port, en vous cachant de tous, — c'est très dangereux, je vous en avertis — et de fonder dans les principaux villages, parmi les amis dont vous êtes sûrs, des *postes d'observation* qui nous avertiront chaque semaine de tout



ce qui se passe chez eux. De cette façon, nous pourrions transmettre à nos alliés ces renseignements. Pensez-vous que cela soit possible?

L'aîné réfléchit longuement, puis répondit :

— Oui, Monsieur, c'est possible. Et puisque vous dites que c'est dangereux et que c'est difficile, nous le tenterons.

## V

Les deux frères retournèrent dans le Sud du Luxembourg. Ils prenaient cette fois plus de précautions encore que lors de leur premier voyage. Arrivés à la ligne de l'étape, ils se séparèrent. Chacun d'eux avait choisi sa région pour remplir la mission qu'ils avaient acceptée.

Ce fut dans l'étape que la vie leur fut vraiment pénible. On ne pouvait y circuler qu'avec une carte d'identité et un passe-port. Or, on ne donnait pas de passe-port aux jeunes gens en âge de porter les armes. Nos héros avaient de fausses cartes qu'ils ne montraient que lorsqu'il n'y avait pas moyen de faire autrement.

Ils faisaient de longues courses la nuit, tâchant de ne rencontrer personne qui pût les trahir. Ils ne s'arrêtaient que dans les villages où ils avaient des amis sûrs. Là ils se reposaient. On s'étonnait de les voir revenir au pays ; mais ils disaient aussitôt pourquoi ils étaient de retour et quels services les alliés demandaient aux Belges restés chez eux. On les écoutait attentivement : ce n'étaient encore que des enfants, mais ils étaient si pénétrés de la grandeur de leur mission, que leur voix semblait grave comme celle des hommes.



Ils arrivaient ainsi à fonder des postes dans les villages où ils passaient. Leurs amis s'engageaient à observer la région et à trouver des personnes assez courageuses pour porter au delà de l'étape les renseignements recueillis. Ils pénétraient toujours plus avant dans le pays, si bien qu'un soir d'hiver, l'aîné des deux revint dans son village natal et alla frapper à la porte de la maison paternelle.

Ses parents furent à la fois bien heureux et bien inquiets de le revoir. Il leur expliqua qu'il devait se cacher là plus soigneusement encore qu'ailleurs. Tout le monde, en effet, le connaissait au village : un simple bavardage pouvait le trahir. On lui fit un gîte dans le grenier, au foin, au-dessus de la grange ; il y resta caché pendant une semaine, recevant là ceux qu'il voulait attacher à son œuvre.

## VI

Un soir, par une tempête de neige, il eut la visite d'un professeur de la ville voisine, qui était déjà acquis au service, mais qui n'avait pas encore prêté serment. Devant ce tout jeune garçon, dans un grenier à peine éclairé, le professeur prononça le serment de ces volontaires.

« Je déclare prendre engagement, en qualité de soldat, au service militaire d'observation des Alliés jusqu'à la fin de la guerre.

» Je jure devant Dieu, de respecter cet engagement,  
» d'accomplir consciencieusement les fonctions qui me  
» seront confiées, de me conformer aux instructions qui  
» me seront données par les représentants de la direction,  
» de ne révéler à qui que ce soit, sans autorisation  
» formelle, rien de l'organisation du service, même si



» cette attitude doit entraîner, pour moi ou pour les  
» miens, la peine de mort. »

J'ai entendu raconter l'histoire d'un professeur très savant qui, au début de la guerre, s'engagea à l'armée, quoiqu'il ne fût plus très jeune. Il resta toujours simple soldat et dut obéir à plusieurs de ses anciens élèves devenus officiers. Il le fit avec une bonne grâce et une simplicité charmantes.

N'est-ce pas une chose émouvante aussi que le voyage de cet autre professeur, venant par la nuit d'hiver, dans un grenier de village, pour recevoir des ordres de ce jeune homme, son inférieur par l'âge et par la science, et pour lui engager sa foi ?

Pauvre petit lieutenant de vingt ans, sans galons, sans uniforme, obligé de se cacher comme un malfaiteur dans son propre village, dans sa propre maison !

## VII

Les deux frères accomplirent leur mission avec succès et revinrent à Liège, où ils vécurent quelque temps. Ils se cachaient toujours, mais la vie de proscrit est moins rude dans une grande ville qu'à la campagne. Ils avaient des nouvelles des postes qu'ils avaient fondés, et ils se réjouissaient d'en recevoir des renseignements utiles sur les mouvements de troupes dans le Luxembourg.

Puis, leurs chefs leur demandèrent de faire encore un voyage dans ce pays, afin d'y étendre le service. C'était en janvier 1918, la surveillance des Allemands était de plus en plus étroite. Ils obéirent, partirent et revinrent encore, après avoir fait tout ce qu'on demandait d'eux.



Au retour, ils allèrent se reposer pour quelques jours dans une villa au bord de la Meuse. On les y croyait bien à l'abri des recherches allemandes. C'est là, cependant, qu'ils furent arrêtés. Aujourd'hui encore, personne ne sait comment le malheur arriva. Par une belle journée de mars, la villa fut envahie par des policiers ennemis, les deux jeunes gens ne purent fuir, ils furent emmenés et emprisonnés à la Chartreuse.

Vous savez comment les Allemands traitaient leurs prisonniers. Ils étaient peut-être plus cruels encore pour les civils que pour les soldats. Par la faim et par les mauvais traitements ils espéraient obtenir des aveux, surtout de ceux qu'ils accusaient d'espionnage.

L'accusation qui pesait sur les deux frères était très grave. Les Allemands firent tout ce qu'ils purent pour leur faire dire les noms de leurs chefs et de leurs collaborateurs. Les deux frères se souvenaient du serment qu'ils avaient prêté : « Je jure devant Dieu de ne rien révéler de l'organisation du service. » Ils se taiseaient obstinément. Ils se turent jusqu'au bout.

Cependant, on avait trouvé dans leur chambre des papiers qui attestaient le rôle qu'ils avaient joué. Les Allemands les accusèrent d'*espionnage*. Ils appelaient espions, ceux qui renseignaient les alliés sur leurs mouvements de troupes. Ils demandèrent contre les deux frères la peine de mort, et par une radieuse journée de juillet 1918, ceux-ci furent exécutés.

## VIII

La Chartreuse est, à Liège, une vieille forteresse désaffectée, qui domine la colline de Robermont. Elle est



aujourd'hui transformée en caserne ; après avoir traversé la poterne, on se trouve dans les cours où les soldats font leurs exercices de tir ou d'équitation. Lorsqu'on traverse ce manège, on atteint un bastion bordé de fossés profonds qui entourent l'ancienne citadelle. De très beaux peupliers longent le chemin de ronde et font comme un jardin silencieux, à deux pas de la cour animée de la caserne.

Pendant l'occupation allemande, la Chartreuse devint une prison et le bastion un cimetière, où l'on enterrait les fusillés. Chaque mois qui passait amenait des victimes nouvelles à ce champ de repos. On les ensevelissait par groupes, sans cercueil, tous les noms écrits sur une seule croix. Comme les soldats tombés au combat, ils n'avaient pour linceul que la terre humide. Aujourd'hui, tous reposent ailleurs, au cimetière de Robermont qui est de l'autre côté de la route et des fossés. Il ne reste plus au bastion de la Chartreuse que deux corps : ceux des deux frères dont je vous raconte l'histoire.

Je pense qu'ils auraient aimé y dormir leur dernier sommeil. Leur tombe est à côté de l'aire où l'on a planté leur poteau d'exécution. Ils reposent là où la mort les a pris. Cette mort, ils ne l'ont pas crainte. Ils ont été à elle, avec un courage calme et souriant. Ils étaient très pieux. Ils ont marché de la prison à la tombe en chantant le *Magnificat*.

Et les grands peupliers d'Italie, qui ont entendu leur dernier chant, bercent aujourd'hui leur sommeil au doux murmure de leurs feuilles argentées.



## IX

Lorsque les deux frères furent emprisonnés, on arrêta plusieurs de leurs amis d'Ardenne et les autres durent cesser leur travail. Les chefs du service les engagèrent à être prudents et à ne pas s'exposer inutilement. Mais en même temps ils regrettaient vivement que tout le travail des deux frères fût ainsi perdu.

Déjà, ils n'espéraient plus recevoir de nouvelles de ce coin du Luxembourg, lorsqu'un beau jour ils virent arriver chez eux deux très jeunes filles, presque encore des enfants. Quel ne fut pas leur étonnement, puis leur admiration, lorsqu'elles eurent dit qui elles étaient et pourquoi elles venaient.

C'étaient les sœurs des deux prisonniers. Elles savaient que leurs frères couraient le risque d'être condamnés à mort. Elles venaient s'offrir à continuer leur œuvre.

On accepta leur dévouement. Elles retournèrent en Ardenne, reprirent l'œuvre de leurs frères là où ils l'avaient laissée. Peu de semaines après, elles apprirent la mort des deux jeunes gens et ne songèrent pas un instant à abandonner leur tâche.

Après l'armistice, l'une d'elles eut un jour l'idée de raconter, pour les enfants de son village, tout ce qui s'était fait de beau et de bien en Belgique occupée. Avant de se mettre à l'œuvre, elle voulut rassembler des récits capables de montrer avec quel courage on avait résisté à l'ennemi.

Elle ne put rien écrire du livre qu'elle projetait : une grippe l'enleva à vingt-trois ans, au printemps 1920.

Après sa mort, ses amis désirèrent que le livre qu'elle



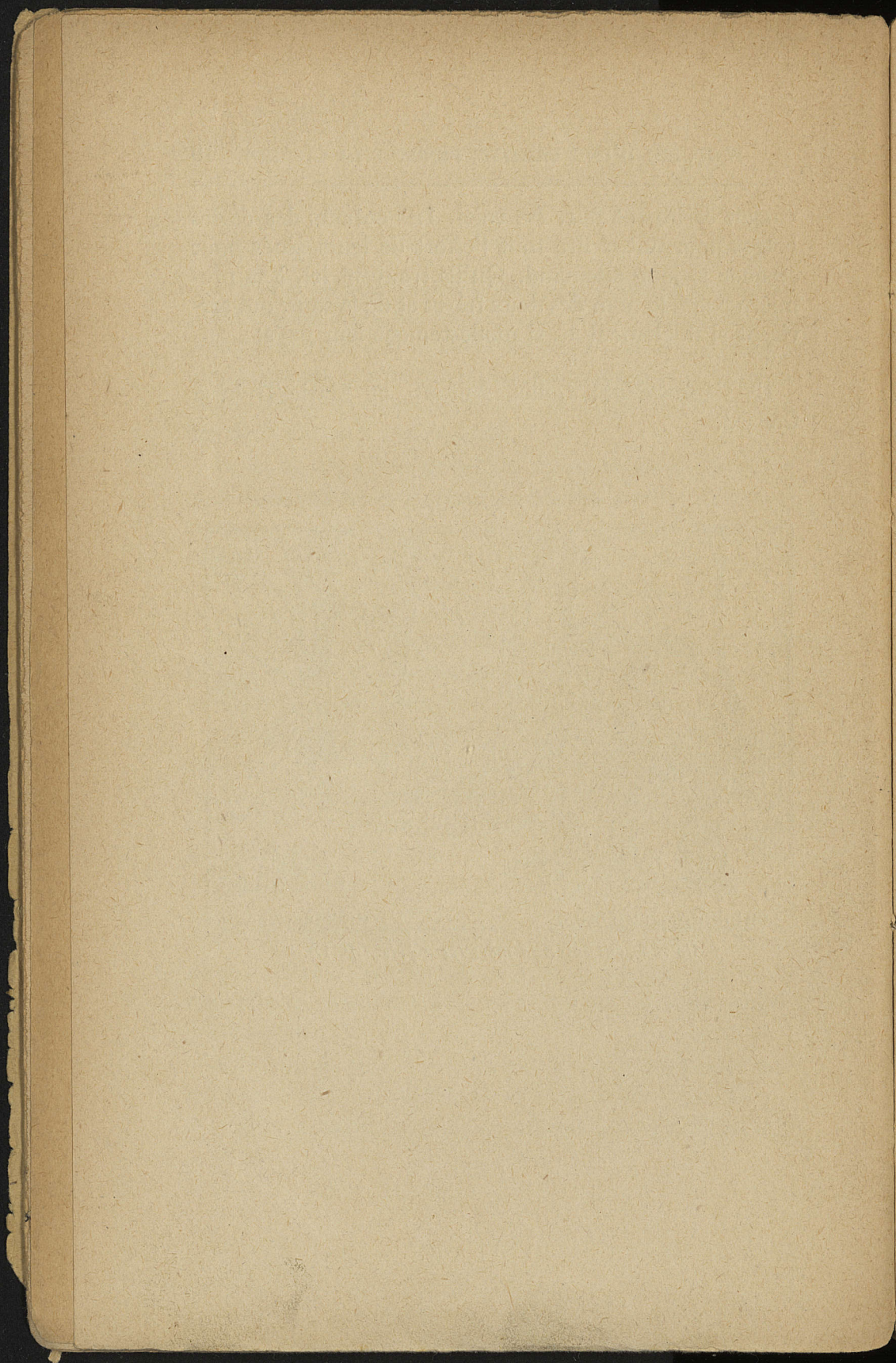
voulait écrire fût fait. Le voici. Les enfants des écoles belges pourront y lire tout l'effort de leurs aînés pour secouer le joug allemand. Qu'ils trouvent ici, à la première page, le nom des deux frères et de la sœur qui servirent si fidèlement et si modestement leur pays.

Ils s'appelaient : Louis, Antony et Marie-Thérèse Collard.



*Ils reposent là où la mort les a pris. (P. 17).*







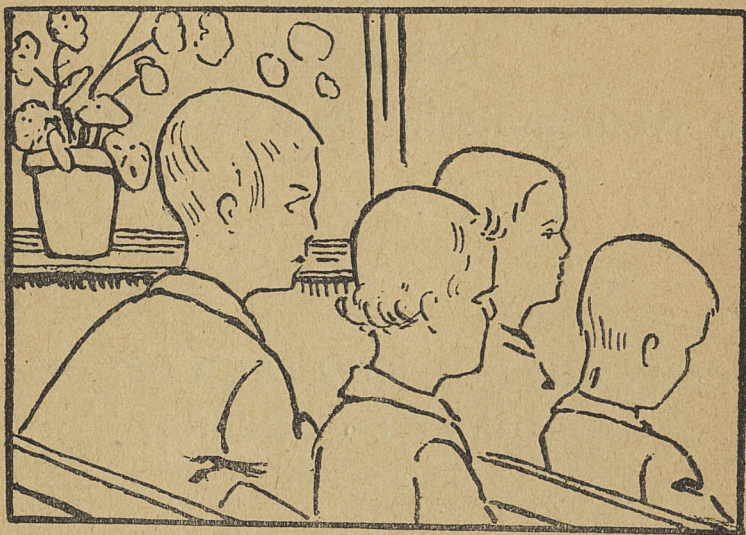
Les Récits  
de Mademoiselle MARCHOTTE

---

I

CEUX QUI ONT FAIT LEUR DEVOIR  
PENDANT LA GUERRE.





*La classe écoute dans le plus profond silence. (P. 24).*



# Ceux qui ont fait leur devoir pendant la Guerre.

## I

Il n'y a pas dans toute la Belgique une école dont j'aimerais mieux être l'élève que de celle que tient Mademoiselle Marchotte.

Ce n'est pas une de vos belles écoles de ville, qui sont grandes comme des palais, où les classes ont des ventilateurs perfectionnés et où les lavoirs sont revêtus de carreaux blancs, comme des cuisines.

Non, l'école de M<sup>lle</sup> Marchotte est celle d'un tout petit hameau de la frontière française. Elle comprend une seule grande salle ; au fond, se trouvent le tableau noir, l'estrade et le pupitre de M<sup>lle</sup> Marchotte. Devant elle sont les bancs des élèves : garçons à gauche, filles à droite ; les plus petits devant, les plus grands au fond.

Sur l'appui de la fenêtre on voit des géraniums qui fleurissent toute l'année. Parfois, les poules qui habitent la cour se soulèvent de leur vol lourd et viennent, dans un grand battement d'ailes, se poser sur la fenêtre et regarder ce qui se passe à l'intérieur.

Alors, il se trouve toujours un paresseux pour pousser du coude son voisin et lui dire à mi-voix :

— Elles ont de la chance, les poules, elles n'ont rien à



faire de toute la journée que de se promener au soleil !

Et, quand M<sup>lle</sup> Marchotte entend cette réflexion, elle ne manque jamais de répondre :

— Que dirais-tu, mon bonhomme, si je t'envoyais rejoindre les poules dans la cour, où tu ne pourrais plus entendre ce qu'on raconte ici ?

A ces paroles, le « bonhomme » baisse le nez et toute la classe part d'un grand éclat de rire.

En effet, il n'y a pas de plus grave punition pour les élèves de M<sup>lle</sup> Marchotte que de les priver de la classe. Ce n'est pas que les histoires de M<sup>lle</sup> Marchotte soient toujours destinées à faire rire ; elles sont parfois fort émouvantes et donnent envie de pleurer. Mais toutes sont si intéressantes que la classe les écoute dans le plus profond silence et, pour les entendre, les plus paresseux viennent à l'école régulièrement.

## II

Aujourd'hui, il fait chaud et ce sera bientôt la distribution des prix. Les concours sont finis, et M<sup>lle</sup> Marchotte a tout loisir de causer librement avec ses élèves. Comme le mois d'août approche, elle leur rappelle le grand anniversaire de 1914 :

— Et qui a sauvé le monde de la tyrannie allemande ?

Toute la classe répond à la fois :

— Les Français ! — Les Belges ! — Les Anglais ! — Les Italiens ! — Les Américains !

— Très bien, dit M<sup>lle</sup> Marchotte. Et parmi les Belges, quels sont ceux qui ont bien servi leur pays ?

— Les soldats !

— Oui, certes, et puis ?



— Les officiers.

— Naturellement, puisqu'ils conduisaient les soldats à la bataille, mais il n'y eut pas que les officiers et les soldats qui ont bien servi leur patrie.

— Il y a eu les infirmières, dit Jeannette qui aime à soigner les malades.

— Et les médecins, dit Pierre.

— Et en Belgique occupée, demande M<sup>lle</sup> Marchotte, n'y a-t-il pas eu des gens aussi qui ont bien fait leur devoir?

— Il y a eu toutes les personnes qui ont aidé les autres et qui leur ont donné de la soupe et des vêtements, s'écrient trois ou quatre voix dans l'assistance, et toute la classe répond : « Oui, oui » en chœur.

Car chacun a pu voir, tout le temps qu'a duré la guerre, M<sup>lle</sup> Marchotte revêtir, chaque jour, un grand tablier bleu et verser de grandes cuillerées de soupe dans les gamelles tendues de tous les habitants de la commune. Il y a là plus d'un garçonnet et plus d'une fillette qui achève d'user une chemise ou un tablier sorti des mains habiles de M<sup>lle</sup> Marchotte. Et c'est un peu M<sup>lle</sup> Marchotte que la classe cite à l'ordre du jour en proclamant à l'unanimité que ceux qui ont donné de la soupe et des vêtements aux pauvres ont bien servi la patrie malheureuse.

### III

— Oui, certes, dit M<sup>lle</sup> Marchotte, ceux qui ont été bienfaisants pendant la guerre ont bien servi leur patrie, mais, dites-moi, peut-on, à votre avis, les comparer aux soldats?

— Non, déclare Jean, d'un air résolu.

— Pourquoi cela?



— Parce qu'ils n'avaient pas d'uniforme, dit Jean, qui veut devenir employé de chemin de fer et qui a l'admiration des galons.

— C'est une raison, répond M<sup>lle</sup> Marchotte, mais il y en a d'autres.

— Mademoiselle, dit la petite Marie, qui répond toujours avec une politesse parfaite, je pense qu'on ne peut pas les comparer aux soldats, parce que les soldats devaient obéir aux officiers pendant toute la durée de la guerre, tandis que les personnes des comités de bienfaisance s'en allaient quand elles le voulaient.

— Cela vaut déjà mieux, dit M<sup>lle</sup> Marchotte ; nos soldats, en effet, étaient soumis à la discipline militaire, c'est-à-dire qu'ils devaient obéir à leurs chefs, sans discuter. C'est pourquoi on dit qu'ils sont astreints à une obéissance aveugle.

— Et on les punit très sévèrement quand ils sont en faute, dit Pierre, dont le père est gendarme.

— Certes, dit M<sup>lle</sup> Marchotte, vous serez tous soldats un jour, mes garçons. Eh bien, je vous promets que vous devrez vous bien tenir, car le sergent instructeur sera plus exigeant que moi. Cependant ce n'est pas seulement à cause de leur soumission à la discipline militaire que nous devons une si grande reconnaissance envers nos soldats.

— C'est surtout parce qu'ils risquaient leur vie, répond Henri, dont le papa a été tué à la guerre.

— Très bien, Henri, dit M<sup>lle</sup> Marchotte avec gravité. C'est là, mes enfants, la vraie raison pour laquelle nous ne pouvons songer à comparer aux soldats les personnes qui se sont simplement occupées de bienfaisance. On ne courait aucun danger à faire la soupe, ni à coudre des



vêtements. Nos soldats, au contraire, s'exposaient à la mort à toute heure du jour. Elle les frappait d'une balle, ou d'un éclat d'obus. Et ils souffraient tant du froid et de l'humidité dans les tranchées pleines de boue, que beaucoup mouraient dans les hôpitaux, de fièvre et de misère. Pendant ce temps-là, nous étions bien au chaud autour de la table et du poêle allumé.

#### IV

— Cependant, reprit M<sup>lle</sup> Marchotte, après un moment de silence, il y a eu en Belgique occupée, pendant la guerre, des gens qui n'avaient pas d'uniforme, mais qui collaboraient tout de même avec l'armée.

Ils prêtaient serment d'obéissance et ils étaient soumis à une discipline sévère, comme des soldats. Ils formaient ainsi comme des régiments qui luttaien<sup>t</sup> secrètement contre les Allemands. Ceux-ci naturellement, devaient ignorer toute leur organisation. Souvent même les membres de ces sociétés secrètes ne se connaissaient pas entre eux.

Il y en a eu beaucoup en Belgique. Malgré toutes les précautions qu'on prenait, les Allemands ont cherché et ils ont réussi à mettre en prison des milliers de bons patriotes. Ceux qui avaient rendu le plus de services à leur patrie, étaient fusillés impitoyablement.

— Mais quel genre de services pouvaient-ils rendre, demande Jean, puisqu'ils n'avaient ni uniforme, ni armes?

— Crois-tu qu'on ne puisse rendre service qu'avec un fusil à la main? répond M<sup>lle</sup> Marchotte en souriant. Te rappelles-tu, mon ami, qu'un jour je suis arrivée chez toi pendant la guerre? Les Allemands avaient affiché, à



la Kommandantur, un télégramme où ils racontaient qu'ils avaient détruit la flotte anglaise et que l'armée française était battue et l'armée belge aussi. Ton papa était désespéré et ta maman pleurait en pensant à ton grand frère Georges qui était à la guerre. Toute la maison était dans la tristesse. Te rappelles-tu ce que j'ai alors tiré de ma poche?

— Oui, oh oui ! Mademoiselle, s'écrie Jean, les yeux brillants. C'était un numéro de la *Libre Belgique*. On y lisait que les Allemands mentaient en se disant victorieux, puisqu'au contraire, ils avaient été battus par les Anglais. Il y avait aussi dans le journal une lettre d'un soldat belge disant que toute l'armée était pleine de courage et de confiance. Et puis, il y avait toutes sortes de plaisanteries sur les Allemands et nous avons ri pendant que vous les lisiez.

— Et te rappelles-tu la belle peur que nous avons eue le même jour ? demande M<sup>lle</sup> Marchotte.

— Oui, oui ; nous avons entendu rentrer le soldat allemand qui logeait chez nous et nous avons tout juste eu le temps de cacher le journal sous la nappe pendant qu'il traversait la chambre. Puis, nous avons ri en pensant qu'il ne s'était pas douté de ce que nous avions caché là.

— Que penses-tu qu'il aurait fait s'il avait trouvé le journal ?

— Il nous aurait envoyés en prison, certainement, puisque la *Libre Belgique* était un journal prohibé.

## V

— C'est vrai, dit M<sup>lle</sup> Marchotte, en s'adressant à toute la classe. La *Libre Belgique* était un journal publié par



une société secrète. Il donnait chaque semaine les vraies nouvelles de la guerre et montrait ainsi, au peuple belge, que les Allemands mentaient en se vantant de leurs grands succès militaires.

Les journaux prohibés semblables à la *Libre Belgique* étaient nombreux.

Chaque semaine, ils venaient faire sonner aux oreilles des Belges leur petite cloche vibrante et gaie comme un carillon de Pâques : « Ayez courage, les nouvelles sont bonnes : les alliés se tiennent tous par la main et viendront bientôt vous délivrer. Les Allemands sont désunis et épuisés. Soyons tous affermis dans l'espérance et attendons nos soldats victorieux. »

Vous devinez tous quel bien faisaient ces petits papiers. On se sentait réconforté après les avoir lus et on se moquait des Allemands. Ceux-ci le savaient bien et ils recherchaient par tout le pays ceux qui collaboraient aux journaux prohibés.

Ces travailleurs cachés, vous le pensez bien, étaient très nombreux. Il y avait un imprimeur qui achetait de grandes quantités de papier et qui dirigeait le travail des ouvriers. Il y en a parmi vous qui sont déjà entrés dans une imprimerie et qui ont vu ces grandes machines lourdes et bruyantes. Vous devinez combien il était difficile d'établir une presse sans que personne le sût.

Puis, il y avait les rédacteurs du journal et les distributeurs. Ceux-ci recevaient chez eux, le soir, de gros paquets d'imprimés. Ils les divisaient en paquets plus petits, qu'ils portaient chez des amis sûrs. Ces derniers pliaient les journaux et allaient, la nuit tombante, les glisser dans les boîtes aux lettres.

C'était une besogne dangereuse, car il y avait des sol-



datés et des policiers ennemis qui guettaient dans toutes les rues. Bien souvent, ils arrêtaient de ces bons patriotes et les mirent en prison. Mais jamais ces sociétés ne manquèrent de membres dévoués et hardis. On m'a même raconté que le gouverneur allemand qui habitait Bruxelles, était toujours le premier servi et qu'il trouvait chaque semaine la *Libre Belgique* dans son courrier. Il apprenait de la sorte que, malgré les arrestations, ses policiers n'étaient pas encore arrivés à détruire ce vaillant petit groupe.

## VI

Toute la classe se mit à rire, et M<sup>lle</sup> Marchotte reprend :

— C'est un peu grâce aux journaux prohibés que la Belgique est restée gaie et vaillante pendant ses longues années de guerre. Et cependant, vous savez que les Allemands s'ingéniaient à nous faire souffrir de toutes les manières. Il y en a parmi vous qui sont trop petits pour s'en souvenir. Allons, les grands, racontez ce que vous vous rappelez.

Dix mains se levèrent dans les derniers rangs, et les réponses se pressent.

— Ils venaient dans les fermes réquisitionner le bétail, les pommes de terre et le foin.

— Ils entraient dans les maisons pour enlever les objets de cuivre. Ils en faisaient des cartouches pour tuer nos soldats.

— Ils venaient prendre la laine des matelas. Les vieilles gens et les malades devaient dormir sur des paillasses.

— Ils empêchaient le commerce entre les villages. Ils montaient dans les trains et dans les vicinaux et ils fouil-



laient les paquets des voyageurs. Ils arrêtaient ceux qui transportaient du froment, du beurre ou des pommes de terre.

— Tout cela est vrai, dit M<sup>lle</sup> Marchotte. Et pourquoi faisaient-ils tout cela ?

— D'abord, parce que c'étaient d'infâmes voleurs, et puis, parce qu'ils espéraient décourager la résistance des Belges en les faisant souffrir de toutes les façons.

— C'est encore vrai, dit M<sup>lle</sup> Marchotte, mais aucun de vous n'a dit la plus grande torture que les Allemands aient inventée pour désespérer les cœurs belges.

— Ils nous empêchaient de recevoir des lettres de nos soldats, répondent en même temps Henri et Jeannette.

— Oui, et c'était de cela que nous souffrions le plus. Dans chaque famille on savait que le papa, le frère, le mari, était exposé à la mort, on pensait à lui sans cesse, il pensait à nous. Et on ne pouvait pas lui écrire, parce que les Allemands refusaient toute correspondance avec les pays alliés. On ignorait s'il était malade ou bien portant et les pauvres mamans passaient de longues nuits à pleurer sans pouvoir s'endormir, parce qu'elles pensaient à leur fils dont elles n'avaient pas de nouvelles.

## VII

— Cependant, dit Henri, nous avons eu plusieurs fois des lettres de mon père. C'étaient des dames inconnues ou des prêtres qui les apportaient à la maison et qui s'en allaient sans dire leur nom. Une autre fois le docteur a fait venir maman à l'hôpital pour lui donner des nouvelles, mais il n'a pas voulu dire d'où il les tenait. C'était un tout petit billet sur lequel il était écrit :



« Mot du Soldat » et il y avait aussi un petit billet blanc dont maman a pu se servir pour répondre.

— Eh bien, dit M<sup>lle</sup> Marchotte, je m'en vais vous raconter comment les lettres et les « Mots du Soldat » passaient la frontière.

Le docteur qui en a remis un à la maman de Henri en avait pour bien d'autres personnes encore, et il en a reçu beaucoup de réponses, car tout le monde s'empresait de profiter d'une aussi bonne occasion. Lorsqu'il en avait un certain nombre, il les remettait à Monsieur le Curé, qui en recevait de tous les environs. Monsieur le Curé mettait les paquets dans une des grandes poches de sa soutane et les portait au diocèse.

Dans le train, il lisait son bréviaire d'un air si absorbé que les soldats allemands ne songeaient même pas à le fouiller, comme ils le faisaient souvent aux voyageurs suspects. S'ils avaient su cependant ce qu'il y avait dans la grande poche intérieure de la soutane !

Ces petites lettres, jointes à beaucoup d'autres qui venaient de tous les coins de la Belgique, arrivaient ainsi à Bruxelles. Là, on en faisait des paquets que l'on comprimait pour qu'ils fussent plus petits. Ils contenaient chacun des milliers et des milliers de feuilles, et cependant ils n'étaient pas plus volumineux qu'une brique de terre cuite. On enveloppait alors chaque brique d'une toile cirée que l'on cousait soigneusement aux angles, et on les remettait aux passeurs.

— Pourquoi enveloppait-on les paquets de toile cirée ? demandèrent plusieurs enfants.

— Parce que les passeurs traversaient souvent des ruisseaux ou des canaux à la nage et qu'il fallait que les lettres fussent à l'abri de l'eau. Une fois en Hollande, les



porteurs se rendaient dans des maisons dont ils avaient l'adresse. C'était généralement chez des Belges réfugiés. Ils trouvaient là d'autres « briques » enveloppées elles aussi de toile cirée et contenant des lettres toutes pareilles : mais celles-ci venaient du front et c'étaient nos soldats qui les avaient écrites. Elles entraient en Belgique malgré la stricte surveillance des sentinelles ennemies ; elles faisaient en sens inverse le trajet que je vous ai décrit et elles allaient porter la joie dans bien des familles de soldats.

— Et les Allemands n'ont jamais pu surprendre l'organisation du « Mot du Soldat » ? demanda Marie.

— Ils ont arrêté beaucoup de monde : des prêtres, des dames, des passeurs, des gens très riches et des gens très pauvres, des vieillards et des tout jeunes gens, pas beaucoup plus âgés que les plus âgés d'entre vous, mes enfants. Leurs prisons étaient pleines et les prisonniers souffraient cruellement. Mais le « Mot du Soldat » trouvait toujours des amis nouveaux qui reprenaient la tâche là, où les Allemands croyaient l'avoir interrompue. Quand le groupe de Bruxelles fut détruit, celui de Liège survécut. Et des porteurs continuèrent à passer la frontière, chargés de lettres pour les soldats du front.

## VIII

— Mais, Mademoiselle, demande Jeannette, après avoir poliment levé le doigt avant de prendre la parole, est-ce qu'il y avait du danger à passer la frontière ?

Un brouhaha s'élève du côté des grands, et M<sup>lle</sup> Marchotte commande :

— Georges, raconte aux petits, qui ne se rappellent



plus, ce qui se passait à la frontière, quand les Allemands occupaient la Belgique.

Georges se lève, c'est le plus âgé de tous les enfants ; il a passé la guerre chez sa grand-mère qui habite un village au Nord du Limbourg, tout près de la Hollande.

— Au début de la guerre, on passait la frontière assez facilement. Il y avait des sentinelles postées sur les grand'routes et elles avaient ordre de ne laisser sortir du pays que les personnes qui avaient un passe-port en règle. On reconnaissait tout de suite celles qui n'en avaient pas. Elles parlaient avec amabilité à la sentinelle et lui offraient des cigarettes ou de l'argent. Le soldat les injurait d'abord, puis il les laissait passer.

— Comment appelle-t-on un soldat qui manque à sa consigne ? demande M<sup>lle</sup> Marchotte.

— C'est un traître, répond toute la classe en chœur.

— Et qu'est-ce qu'un soldat armé qui injurie des pauvres gens sans défense ?

— C'est un brutal, répond encore toute la classe.

— Traîtres et brutaux, voilà ce qu'étaient les soldats allemands : ne l'oubliez jamais, mes petits ; continue, Georges.

— Au bout de quelques mois, quand les Allemands ont vu qu'il ne servait pas à grand'chose de mettre des soldats aux carrefours des routes, puisqu'ils se laissaient corrompre, ils ont imaginé de tendre des fils de fer tout le long de la frontière, comme on fait pour enclore un jardin. Mais il y avait plusieurs barrières successives et elles étaient très hautes. Les fils de fer étaient barbelés et blessaient cruellement ceux qui y tombaient. Mais ce n'était pas encore suffisant : les Allemands y firent pas-



ser un courant électrique ; il suffisait de toucher le fil, pour tomber mort, foudroyé.

Un cri d'horreur remplit toute la salle, et M<sup>lle</sup> Marchotte reprend :

— Oui, tout cela est vrai, bien des jeunes gens ont péri de la sorte en essayant de passer la frontière. Les uns, en se glissant à travers les clôtures, touchaient le fil électrisé et tombaient morts. D'autres furent tués à bout portant par les sentinelles allemandes qui avaient ordre de tirer sur tout promeneur suspect de la zone frontière, comme le chasseur tire sur le lapin qui passe à sa portée.

Cependant rien ne décourageait les jeunes gens courageux du pays, qui ne rêvaient que de partir pour le front, de rejoindre leurs aînés et de devenir soldats comme eux. Beaucoup étaient arrêtés avant d'avoir pu atteindre le sol hollandais, mais les autres ne se décourageaient pas et attendaient parfois pendant de longs mois avant de rencontrer un guide capable de les conduire de l'autre côté du fil.

Pour le passage des volontaires comme pour celui des lettres, il y a eu des organisations secrètes, nombreuses et actives. Les personnes qui en faisaient partie ne chômaient pas. Il fallait donner un gîte à tous ces jeunes gens, volontaires, soldats restés au pays contre leur volonté, prisonniers évadés d'Allemagne. La plupart étaient dépourvus de tout ; il s'agissait de leur fournir des vivres, des vêtements et enfin un guide. Tout cela demandait beaucoup d'argent, de fatigue, de dévouement et de prudence.



## IX

— Parmi les personnes que les Allemands ont fait fusiller, est-ce qu'il y en avait beaucoup qui s'occupaient de faire passer la frontière à des volontaires? demande Henri.

— Oui, il y en a eu, répond M<sup>lle</sup> Marchotte; mais les Allemands fusillaient surtout ceux qu'ils accusaient d'avoir fait de l'espionnage.

Espion, c'est un bien vilain mot, n'est-ce pas, mes enfants? Un espion, c'est un homme qui s'introduit dans une maison ou dans un pays par des moyens détournés, qui surprend la confiance des habitants et qui dérobe ainsi des secrets précieux. Un espion est méprisable parce qu'il agit avec trahison. Il sait que si l'on découvrirait ses intentions, il paierait cher un semblable vol et c'est pourquoi il se dissimule. C'est un voleur lâche.

Avant la guerre, et même pendant la guerre, les Allemands ont eu beaucoup d'espions en Belgique, en France et par toute l'Europe. Ces espions pénétraient dans le pays comme voyageurs de commerce, comme négociants ou sous mille autres prétextes encore. Ils offraient à tous une mine souriante qui inspirait confiance et, pendant qu'on les croyait occupés de leurs affaires, ils envoyaient en Allemagne le plan de nos forts et le modèle de nos fusils.

— Et la Belgique a eu des espions aussi? demandent plusieurs enfants, d'un air stupéfait.

— Des espions de cette espèce, non certes! Mais justement, les Allemands ont donné ce nom odieux à des gens qui, en réalité, s'exposaient à la mort aussi courageusement que des soldats. Ils voulaient ainsi les couvrir



de honte. Ils auraient dû les appeler des éclaireurs et les honorer comme tels.

— Que faisaient-ils, Mademoiselle, pour mériter ce titre? demandèrent plusieurs enfants.

## X

— Eh bien, vous vous souvenez que, pendant la grande guerre, les alliés se tenaient sur une longue ligne de défense, qui allait des Vosges à la Mer du Nord. Les Allemands occupaient en face d'eux une ligne à peu près parallèle et toute proche de la leur. D'une ligne à l'autre, il y avait des combats continuels, mais souvent peu importants. De temps en temps, une ou deux fois par an, — et vous savez que la guerre de tranchées a duré quatre longues années, — commençait sur l'un ou l'autre point du front, ce qu'on appelait « une grande offensive ».

C'étaient tantôt les Allemands, tantôt les Alliés qui engageaient l'offensive. Ils faisaient d'abord une terrible attaque d'artillerie, les canons et les mitrailleuses bombardaient les tranchées ennemies. Puis, les soldats s'élançaient à leur tour et la vraie bataille commençait : c'est par une offensive de ce genre, prolongée victorieusement pendant trois mois, que le maréchal Foch a réussi à enfoncer en Flandre la ligne de défense allemande et à délivrer notre pays.

Vous comprenez bien que, pour préparer une entreprise pareille, il fallait amener, sur le point du front où on voulait la commencer, des quantités énormes de canons, de mitrailleuses, de munitions, des trains entiers de soldats et de chevaux. Tout ce transport ne se faisait pas en un jour. Pendant des semaines et des semaines, des con-



vois se succédaient vers le point du front où on projetait de faire l'attaque.

Maintenant, regardez la carte. Vous voyez qu'il n'est pas possible de se rendre d'Allemagne au front sans traverser la Belgique. Sauf pour la région des Vosges qu'ils atteignaient directement, les Allemands devaient donc faire passer tous leurs trains militaires à travers notre pays.

Mais tous ces convois ne passaient pas inaperçus. Il y a en Belgique des milliers de maisons d'où l'on voit ce qui se passe dans les gares et aux environs. Dès les premiers jours de la guerre, plus d'un ouvrier sans travail avait dit, en montrant le poing aux wagons qui passaient sous ses fenêtres : « Ah ! si nous pouvions avertir les nôtres et leur faire savoir tout ce qui s'en va d'ici vers le front, les chefs sauraient de quel côté l'offensive se prépare ; ils ne seraient pas surpris et sauraient où il faut fortifier la défense. Si nous pouvions seulement leur faire connaître tout ce que nous voyons ! »

Peu à peu revinrent de France ou d'Angleterre des personnes qui avaient été en rapport avec des officiers de l'Etat-Major. Ceux-ci leur avaient dit combien ils voudraient être renseignés sur les mouvements des troupes allemandes en Belgique. Aussitôt rentrées au pays, ces personnes se mirent à organiser des services de renseignements.

## XI

— C'était une chose très difficile et compliquée. Car, pour qu'un renseignement pris à portée d'une gare pût parvenir à l'Etat-Major, il fallait tout un petit régiment de travailleurs sûrs et dévoués.



Chaque poste d'observation comprenait au moins deux personnes qui se relayaient pour surveiller les voies jour et nuit.

Puis, il y avait des transmetteurs qui portaient aux grands centres, les papiers des petits postes. Là, les petites feuilles couvertes de chiffres et de notes, étaient recopiées à la machine sur du papier si fin que de longs rouleaux pouvaient devenir aussi minces qu'une cigarette. Les plus gros ressemblaient à des cartouches.

Cartouches et cigarettes étaient remises à d'autres messagers qui passaient la frontière et s'en allaient porter en Hollande les précieuses petites notes prises dans toutes les gares de la Belgique.

Malheureusement, plus d'un paquet tomba entre les mains des Allemands. Ils se mirent alors à chercher par tout le pays les membres des services de renseignements. Et ils les appelèrent des *espions*. Quand ils arrivaient à en saisir, ils leur faisaient subir en prison toutes les tortures, tous les mauvais traitements possibles. Après de longs mois de réclusion, ils les faisaient fusiller.

Ceux qui s'engageaient dans les services de renseignements savaient à quels dangers ils s'exposaient. Ils savaient qu'ils accomplissaient une chose que les Allemands interdisaient, parce qu'elle était utile à nos armées ; ils ne faisaient rien d'hypocrite qui pût tromper sur leurs intentions.

Avait-on le droit, par conséquent, de les appeler des espions ?

— Non, répond toute la classe en chœur.

— Je vous l'ai dit, reprend M<sup>lle</sup> Marchotte, on peut les comparer aux patrouilles qui s'en allaient la nuit, à pas de loup, jusqu'aux lignes ennemies, pour relever



leurs positions. Les patrouilles couraient le risque d'une balle à la tête ; les observateurs couraient le risque d'être emprisonnés, de souffrir de la faim, des coups, de la vermine et d'être, pour finir, fusillés par le peloton d'exécution.

Malgré toutes ces menaces, les services de renseignements n'ont jamais manqué de travailleurs dévoués et silencieux.

Ils employaient des hommes d'âge mûr, des vieillards, des femmes, des enfants.

— Même des enfants ?

— Oui, des enfants, et je vous raconterai demain l'histoire d'une famille courageuse. Tous ses enfants ont travaillé à l'œuvre commune comme de braves petits soldats ; ils ont collaboré à la victoire avec les autres soldats, ceux du front.

---



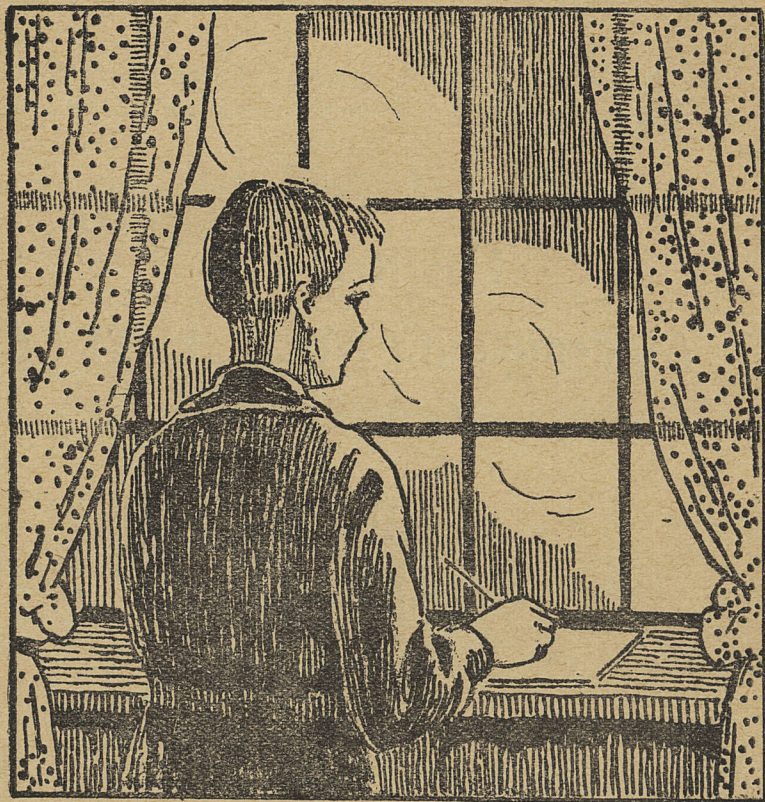
Les Récits  
de Mademoiselle MARCHOTTE

---

II

LA CONSIGNE.





*Julien restait l'œil au guet jusqu'à ce que le train fût passé. (P. 51).*



## La Consigne.

### I

La classe était si silencieuse qu'on aurait entendu voler une mouche. M<sup>lle</sup> Marchotte commença en ces termes :

— La famille Thomas habitait pendant la guerre une petite maison, qui se trouvait un peu à l'écart du village de X., tout près de la frontière française. C'était au bord de la grand'route qui conduit à la ville, en face du passage à niveau. Car le chemin de fer coupe la route à cet endroit.

En face est une grande forêt à travers laquelle mille sentiers vont sous bois, vers la ville et les villages des environs. M. Thomas était forestier, et aucun des petits chemins ne lui était inconnu.

Un soir d'été que Madame Thomas était occupée à cueillir, dans le jardin, des haricots pour le souper, son mari rentra et lui dit d'un air mystérieux :

— Mets double portion à la casserole ce soir, ma femme ; nous aurons du monde à souper.

— Qui cela ? demanda Madame Thomas, tout étonnée.

— Tu verras. Mets deux couverts de plus à table et attends-toi à une surprise.

Madame Thomas savait que son mari, qui était le meilleur forestier du pays, était un homme avisé. Elle ne questionna pas davantage et prépara le repas. Les trois



enfants rentrèrent de l'école ; Julien avait treize ans, et les deux jumelles, Anne et Marie, en avaient douze. Tous trois firent d'abord leurs devoirs, puis ils aidèrent leur maman à dresser la table du souper.

## II

Tout était prêt et le soir tombait déjà quand Thomas rentra à son tour, introduisant deux ouvriers en blouse bleue. L'un était un tout jeune homme au visage gai et ouvert ; l'autre, plus âgé, avait un air de grande bonté. Malgré leur accoutrement, ils n'avaient pas les mains calleuses et brunes de ceux qui tiennent tout le jour un outil. Madame Thomas les regarda tous deux d'un air intrigué, quand tout à coup, elle reconnut le plus jeune et s'écria en joignant les mains avec stupeur :

— Grand Dieu, c'est Monsieur Edmond ! Et nous vous croyions en Hollande, parti pour aller rejoindre l'armée. Comment êtes-vous revenu au pays, et déguisé comme vous l'êtes là ?

— De grâce, Madame Thomas, donnez-nous d'abord à souper, répondit en riant M. Edmond, car nous mourons de faim, M. Durand que voici, — dit-il, en présentant son compagnon — et moi. Quand nous serons restaurés, nous vous donnerons toutes les explications que vous pourrez souhaiter, car c'est pour cela que nous sommes venus.

Lorsque tout le monde se fut assis et que les deux voyageurs eurent apprécié comme il convenait le lard et les haricots de M<sup>me</sup> Thomas, le petit Julien dit tout à coup dans le silence :

— Je savais bien, moi, que vous étiez de retour au



pays, Monsieur Edmond. Hier soir, j'avais une commission à faire au village ; je vous ai vu entrer chez vous avec M. Durand et je vous ai bien reconnu.

— Et tu n'as rien dit ? s'écrièrent en même temps M. et M<sup>me</sup> Thomas.

— Je me suis dit que, puisque M. Edmond rentrait au pays en se cachant, c'est qu'il n'avait pas envie qu'on le sache. Alors je n'ai rien dit.

— Tu me parais être un garçon capable de garder un secret et d'obéir à une consigne, dit M. Durand, en caressant la tête bouclée de Julien. Est-ce que tes petites sœurs sont aussi sérieuses que toi ?

— Oui, Monsieur, répondit Julien, sans hésitation.

— Dans ce cas, je pense que notre voyage n'aura pas été inutile, dit M. Durand d'un air satisfait.

— Nous allons causer ensemble de tout cela, dit Thomas. Vous, les enfants, allez vous coucher. On vous dira plus tard ce qu'on aura à vous dire.

Les trois enfants, qui étaient très obéissants, s'en furent sans répliquer.

### III

Le lendemain, lorsqu'ils s'éveillèrent, leur papa était absent et la maman paraissait fort inquiète. Elle allait sans cesse à la haie du jardin pour voir si personne ne se montrait sur la route.

— M. Durand et M. Edmond sont partis ? demanda Julien, en la voyant si soucieuse.

— Ils n'ont pas passé la nuit ici, répondit M<sup>me</sup> Thomas, ils se sont remis en route dès que la lune a été couchée. Ils devaient repasser cette nuit la frontière de



l'étape, car ils courent grand danger dans ce pays où tout le monde connaît M. Edmond. Papa les a accompagnés pour leur servir de guide. J'ai peur que les sentinelles allemandes ne les aient arrêtés.

Les enfants étaient sur le point de partir pour l'école, quand Thomas revint. Ses cheveux et ses vêtements étaient pleins de brindilles et de feuilles sèches, comme lorsqu'on a dormi sous bois.

— Eh bien? demanda M<sup>mo</sup> Thomas.

— Eh bien, M. Edmond est sain et sauf, mais j'ai eu bien peur pour lui. Comme ils n'étaient pas sûrs du chemin, je les ai conduits à travers bois. Mais, à l'endroit où le chemin sort de la forêt et longe des prés, entre des haies, nous sommes tombés tout d'un coup sur trois soldats allemands qui faisaient la ronde. Ils nous demandent nos passe-ports. Nous n'en avons pas; nous nous sommes sauvés tous les trois. M. Edmond et moi nous sommes jetés dans le fossé, au pied de la haie, et comme il faisait nuit noire, les Allemands n'ont pu nous découvrir.

Quant à M. Durand, je crois qu'il a enjambé la haie et qu'il s'est sauvé à travers les prairies. Un des Allemands l'a poursuivi à la course et je ne sais s'il l'a rejoint. En tout cas, je suis fort inquiet de son sort. M. Edmond et moi, nous ne nous sommes relevés que quand les soldats se sont éloignés en jurant comme des païens. Vingt minutes après, il passait la frontière sans encombre.

Mes enfants, pas un mot de tout cela à âme qui vive! La consigne est de se taire. Entendu?

— Entendu, papa, répondirent en chœur les trois enfants qui s'en allèrent à l'école sans en demander davantage.



La semaine suivante, Thomas recevait de Namur un mot qui parut le remplir de joie.

— M. Durand s'est sauvé, dit-il ; il a marché toute une nuit sous bois, en se guidant d'après les étoiles, et il a rejoint M. Edmond. Tout va bien. Nous allons maintenant nous mettre à la besogne. La consigne est de bien travailler.

#### IV

A partir de ces événements mémorables, tout fut changé dans la vie de la famille Thomas. Mais il n'en apparut rien à l'extérieur.

Ainsi, M<sup>me</sup> Thomas avait l'air de s'occuper comme d'habitude de son ménage et de sa cuisine. Mais à chaque train qui passait, elle s'approchait sans rien dire de la fenêtre, comptait les locomotives et les wagons et inscrivait le tout sur un morceau de papier qu'elle cachait ensuite dans son corsage. Puis, elle se remettait à nettoyer ses légumes sans faire semblant de rien.

M. Thomas n'avait plus guère d'ouvrage depuis que les Allemands occupaient le pays. Il travaillait beaucoup dans son jardin qui était admirablement entretenu. Mais chaque fois qu'il entendait siffler une locomotive, il s'approchait de la barrière, s'y accoudait et regardait passer le train, comme font sur les routes les gens qui n'ont rien à faire. Puis, il rentrait dans la maison et prenait lui aussi des notes sur un chiffon de papier.

Au bout d'une semaine, Thomas pria Julien d'aller porter un panier d'œufs au père de M. Edmond, au village. Il ajouta :

— Tu demanderas à parler à Monsieur lui-même et tu



lui diras de regarder au fond du panier, entre la toile et l'osier. Mais personne d'autre que lui ne doit regarder ce qu'il y a là. Tu comprends?

— Oui, père. Sois tranquille, je ne dirai rien à personne. Je connais la consigne.

Le père de M. Edmond qui était industriel, parut charmé de voir arriver Julien. Il lui prit le panier des mains, sortit de la chambre, le lui rendit vide quelques instants après :

— Dis à ton papa de regarder, lui aussi, sous la toile du panier.

## V

Ce soir-là, quand les enfants furent couchés, Thomas dit à sa femme :

— Il y avait une lettre de M. Durand dans le fond du panier. Il nous dit qu'il va bien et il nous remercie de ce que nous avons fait pour lui. Nos observations, paraît-il, sont bien prises et il nous en félicite. Seulement, pour que nos renseignements soient vraiment utiles à l'Etat-Major, nous devons, dit-il, indiquer tous les trains qui passent jour et nuit sur la ligne. Et je me demande comment nous pourrions, occupés comme nous le sommes, faire le guet nuit et jour.

— Il y aurait un moyen, répondit M<sup>me</sup> Thomas, ce serait de nous faire aider par les enfants.

— Crois-tu qu'il serait prudent de faire travailler les enfants à une œuvre aussi dangereuse?

— Ils courent moins de risque que nous, car les Allemands n'iront jamais soupçonner des mioches comme eux. D'autre part, tu peux avoir toute confiance en eux. Tu te rappelles ce que M. Durand a dit de Julien : « Tu



me parais un garçon capable de garder un secret et d'obéir à une consigne ». Il comprendra parfaitement ce que l'on demande de lui et je suis persuadée que, si c'est nécessaire, les jumelles nous aideront aussi.

M. Thomas avait grande confiance dans le bon sens de sa femme. Il réfléchit pendant toute la journée à ce qu'elle venait de lui dire ; quand le soir fut venu et que les enfants furent rentrés, il prit Julien à part et lui parla en ces termes :

— Mon garçon, je vais te parler, non comme à un enfant, mais comme à un homme. Il y a un mois, tu as vu M. Edmond qui avait passé la frontière pour aller s'engager dans l'armée, revenir au pays en grand mystère. Tu as bien compris qu'il venait ici par ordre et pour accomplir un devoir. Il nous a demandé à ta maman et à moi, de remplir une mission et naturellement nous avons accepté. Nous sommes chargés de tenir note de tous les trains qui passent devant la maison. Jusqu'à ce jour, nous avons pu observer la ligne pendant toute la durée du jour ; mais voici qu'on nous demande de travailler la nuit également.

— Oh, papa ! permettez-moi de vous aider, interrompit Julien, d'un air suppliant.

— C'est justement ce que j'allais te demander, mon garçon, répondit M. Thomas. Mais tu ne dis rien ? Que veux-tu de plus ?

— Papa, je pense aux petites sœurs et je me dis qu'elles seraient très fâchées si elles savaient que nous travaillons pour nos soldats sans qu'elles puissent nous aider. Si nous faisons aussi travailler les petites sœurs, papa ?

— Eh bien, nous ferons aussi travailler les petites sœurs.



## VI

Cette année-là, à la rentrée des classes, M. Thomas alla trouver M. l'instituteur et lui dit qu'il garderait désormais Julien à la maison. Il y avait beaucoup de besogne dans le ménage et le jardin, et Julien apprendrait son métier de bûcheron en parcourant la forêt avec son père. M. l'instituteur comprit fort bien les raisons de M. Thomas ; cependant, il regrettait Julien qui était un bon élève et il lui offrit quelques livres de sa bibliothèque pour occuper les loisirs de l'hiver.

M. l'instituteur ne se doutait pas de l'immense service qu'il rendait ainsi au jeune garçon.

A ce moment, M<sup>me</sup> Thomas était malade ; les deux petites sœurs observaient les voies pendant la journée tout en faisant le ménage et en soignant leur maman. Thomas et Julien, l'un après l'autre, passaient la nuit derrière le carreau du premier étage, attentifs au coup de sifflet qui annonçait les trains.

Que ces nuits d'hiver étaient longues et fatigantes ! Thomas arrivait sans peine à rester éveillé. Mais vous savez tous que les yeux des enfants se ferment quand l'heure du sommeil est arrivée. Après le souper, Julien allumait la lampe et se mettait à lire. Chaque fois qu'un train passait, il interrompait sa lecture et prenait des notes. Cela n'était rien.

Mais, lorsque dix heures sonnaient, il fallait bien éteindre la lampe, car un soldat allemand se promenait le long des voies, près du passage à niveau de la route, et il aurait pu se demander ce que c'était que cette lumière allumée toute la nuit dans la petite maison du forestier. Julien restait alors tout seul, dans l'obscurité silencieuse.



Il essayait, pour se tenir éveillé, de se raconter à lui-même l'histoire qu'il venait de lire ou bien, il comptait les pas frappés dans la neige par les lourdes bottes de la sentinelle.

Souvent le feu s'éteignait dans le poêle et Julien n'osait pas le rallumer, de peur de réveiller sa maman dans la chambre à côté. Alors, la fenêtre se couvrait peu à peu d'un rideau de glace et, quand il entendait dans le lointain le sifflet d'un train, Julien se levait de sa place et frottait, avec un chiffon, la vitre devenue opaque. Puis, il restait l'œil au guet, derrière la petite meurtrière ainsi dégelée, jusqu'à ce que le train fût passé.

## VII

Chaque semaine, un des enfants se chaussait de gros sabots, enroulait une écharpe autour de son cou et s'en allait à travers les sentiers du bois, porter le petit rouleau de papiers au père de M. Edmond.

En hiver, le trajet était dangereux. Les officiers allemands chassaient dans la forêt et, souvent, des coups de feu partaient tout près des petits messagers qui s'enfuyaient alors, tout courant, parmi les branches mortes et cassantes.

Quand revint le printemps et que M<sup>me</sup> Thomas fut guérie, les jumelles retournèrent à l'école. Elles emportaient le petit rouleau de papiers parmi leurs cahiers d'écolières.

Ou bien encore, elles s'en allaient jusqu'au calvaire, qui est au carrefour des sentiers, à mi-chemin entre leur maison et le village. Elles attachaient des fleurs au bas de la croix et autour de la tête du Christ, et déposaient aussi un petit paquet bien caché dans la mousse, au pied



du soubassement. Une heure après le paquet n'y était plus. Il était parti pour le long voyage qui le promenait à travers la Belgique, la Hollande, l'Angleterre et la France, à travers les plaines et la mer, jusqu'à l'Etat-Major de nos armées au front.

Puis vint l'été, qui fut celui où se termina la guerre. Il y eut de grands mouvements de troupes sur toutes les lignes voisines du champ de bataille. La maison Thomas reçut des hôtes nouveaux, et la vie y fut toute bouleversée.

Tout d'abord, on vit arriver cinq soldats allemands qui réclamèrent la meilleure chambre de l'habitation et qui ne tardèrent pas à l'envahir toute entière. Ils firent plus d'une fois leur cuisine dans la pièce même d'où l'on observait les trains.

Les Thomas continuèrent néanmoins leur service. Ils se réfugièrent dans une mansarde et, jamais, une nuit ne se passa sans que l'un d'eux fût debout, à la fenêtre, prêt à guetter les convois qui passaient chaque jour plus nombreux, vers la ligne d'où l'on entendait sans cesse tirer le canon. Cependant toutes les routes étaient gardées et il devenait bien difficile de circuler à travers la forêt.

## VIII

Les soldats allemands commençaient à raconter qu'ils étaient battus, qu'on allait faire la révolution en Allemagne, chasser l'Empereur et ses généraux, lorsqu'un beau matin, Rose arriva chez Thomas. Rose était une cousine de M<sup>me</sup> Thomas ; on était sans nouvelles d'elle depuis quatre ans, parce qu'elle habitait un petit village



près de la ligne de feu. Les Allemands avaient fait évacuer le village, puis ils l'avaient brûlé en se retirant. Rose ne possédait plus rien au monde que les vêtements qu'elle portait et le linge qu'elle avait pu nouer en hâte dans un drap de lit.

M<sup>me</sup> Thomas jeta de grands cris en voyant arriver sa jeune cousine en si pauvre équipage, mais Rose, qui était une belle et robuste jeune fille de vingt ans, l'assura qu'il n'y avait pas lieu de se désoler pour si peu de chose.

— On rebâtera la maison, dit-elle, et tu me donneras un lit en attendant. Tout cela n'a pas d'importance, pourvu qu'on ait la victoire. Et nous sommes sûrs maintenant d'avoir la victoire.

Rose n'était pas depuis vingt-quatre heures à la maison qu'on lui avait déjà donné sa besogne : elle était chargée de soigner les poules, de faire le dîner et d'observer les trains deux nuits par semaine. Elle s'acquittait des deux premières besognes en chantant comme un pinson. Quant à la troisième, elle la remplissait avec un enthousiasme contenu et silencieux qui la tenait éveillée, au moins autant que le fracas toujours plus proche du canon.

Bientôt, tout le monde dans la maison se mit à bénir son arrivée, car, avec l'automne, on vit apparaître dans le village la terrible épidémie de grippe qui fit alors tant de morts. La maison Thomas fut atteinte par la contagion, si bien qu'un jour arriva où Rose et les jumelles restèrent seules debout et chargées de toute la besogne. Mais ni Rose, ni les jumelles ne redoutaient un surcroît de travail.



## IX

— Mes chères filles, dit Rose gaiement, il ne s'agit pas de nous endormir aujourd'hui. Anne, occupe-toi des malades. Il faut leur faire prendre leur potion toutes les heures et leur donner à boire lorsqu'ils le demandent. Tu prendras en même temps note des trains qui passent. Marie, viens avec moi à la cuisine, nous ferons le dîner pour ces messieurs les Allemands qu'il ne s'agit pas de mécontenter. Car il ne faut pas qu'ils s'avisent de venir voir de trop près ce que nous faisons quand ils n'y sont pas. Mes enfants, la consigne est de travailler, travaillons.

Elles travaillèrent nuit et jour, pendant une semaine. Au bout de ce temps, M<sup>me</sup> Thomas put se lever et reprendre la direction du ménage. Elle fut effrayée de voir la mine épuisée de sa jeune cousine.

— Tu en fais trop, Rose, tu vas devenir malade à ton tour, va te reposer, je t'en prie.

— Je veux bien, dit Rose, qui se sentait très fatiguée, car je dois aller demain au village porter les plis.

— Une des jumelles ira à ta place. Tu as absolument besoin de repos.

— Il faut que j'aille moi-même, je ne veux pas qu'une des petites se risque dans le bois. Il est plein d'Allemands qui vous arrêtent et il faut parfois discuter longtemps avec eux avant de pouvoir passer. Je vais me reposer et je serai prête demain matin à faire la route.

Le lendemain, Rose se sentait la tête lourde ; elle avait des vertiges et une fatigue qu'elle n'avait jamais éprouvée auparavant. Elle comprit aussitôt qu'elle avait la grippe ; mais personne dans la maison ne pouvait par-



tir à sa place et il fallait que les papiers fussent au village le jour même. Elle n'hésita pas et ne parla à personne du malaise qu'elle éprouvait. En s'en allant, elle s'en fut embrasser Julien qui brûlait encore de fièvre dans son petit lit.

— Tu auras de la peine à traverser le bois, cousine Rose, j'entends les Allemands qui tirent.

— Bah ! ne te tourmente pas. La consigne est de passer, je passerai.

## X

Rose revint très tard le soir. Elle était pâle et ses dents claquaient. Le médecin, qui était venu pour voir Thomas et Julien, la regarda d'un air préoccupé et lui dit :

— Il faut vous mettre au lit tout de suite, Mademoiselle ; vous n'auriez pas dû sortir aujourd'hui ; c'était une grave imprudence.

Quand Rose fut couchée, elle put raconter pourquoi son voyage avait été si long.

A peine entrée dans la forêt, elle avait rencontré des colonnes allemandes qu'elle avait voulu croiser. Mais l'officier lui avait ordonné d'attendre jusqu'à ce que toutes les troupes eussent passé. Il avait transmis cet ordre à l'officier de l'unité suivante. Rose, épuisée de fatigue, s'était assise par terre et avait attendu trois longues heures que tous les soldats eussent passé.

Elle s'était relevée toute raidie et frissonnante. Elle avait eu néanmoins la force d'aller faire son message. Mais au retour, elle s'était perdue dans le bois. Les balles y sifflaient, elle recevait des feuilles et des branchages arrachés aux arbres. Incapable de reconnaître son che-



min, la tête égarée par la fièvre, elle fit des heures de marche, avant de retrouver la route de la maison.

Rose fit ce récit d'une voix haute, gaie et rapide. Elle s'interrompait par moments pour rire aux éclats. Les jumelles riaient aussi, mais M<sup>me</sup> Thomas était inquiète et triste, car elle se rendait bien compte que Rose avait la fièvre et qu'elle serait très malade.

Le lendemain, Rose avait le délire et ne reconnaissait plus personne. Elle répétait à chaque instant d'une voix plaintive, ce qu'elle avait dit à Julien au moment du départ :

— Il faut que je parte, n'est-ce pas ? Et soyez tranquilles, je passerai bien puisque la consigne est de passer.

La pauvre Rose mourut trois jours après.

## XI

Quand M<sup>lle</sup> Marchotte eut terminé ce récit, elle s'arrêta un instant. Les enfants étaient profondément émus et restaient silencieux. Elle demanda :

— Si vous étiez, vous, général français ou belge, qu'auriez-vous fait pour récompenser la pauvre Rose ?

Toute la classe réfléchit longuement, puis Henri répond :

— J'aurais ordonné qu'elle fût enterrée à côté des soldats tombés au feu.

— Pensez-vous qu'elle ait mérité un si grand honneur ? demanda M<sup>lle</sup> Marchotte.

— Oui, certes, répondent tous les autres enfants.

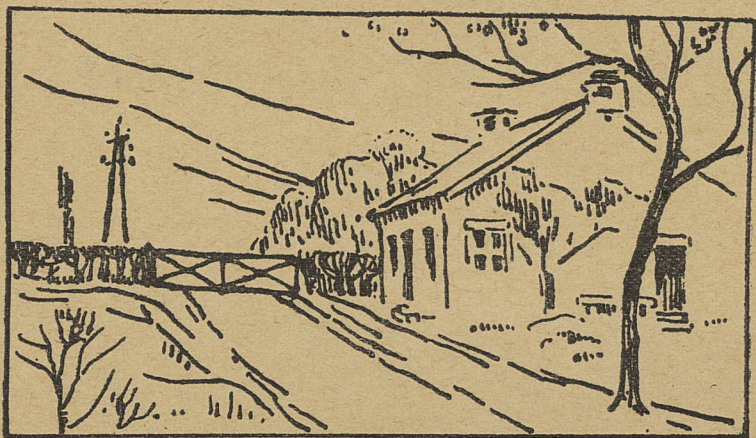
— Et pourquoi cela ?

— Parce qu'elle a obéi comme un soldat, à l'ordre de ses chefs et qu'elle a fait le sacrifice de sa vie, répond encore Henri.



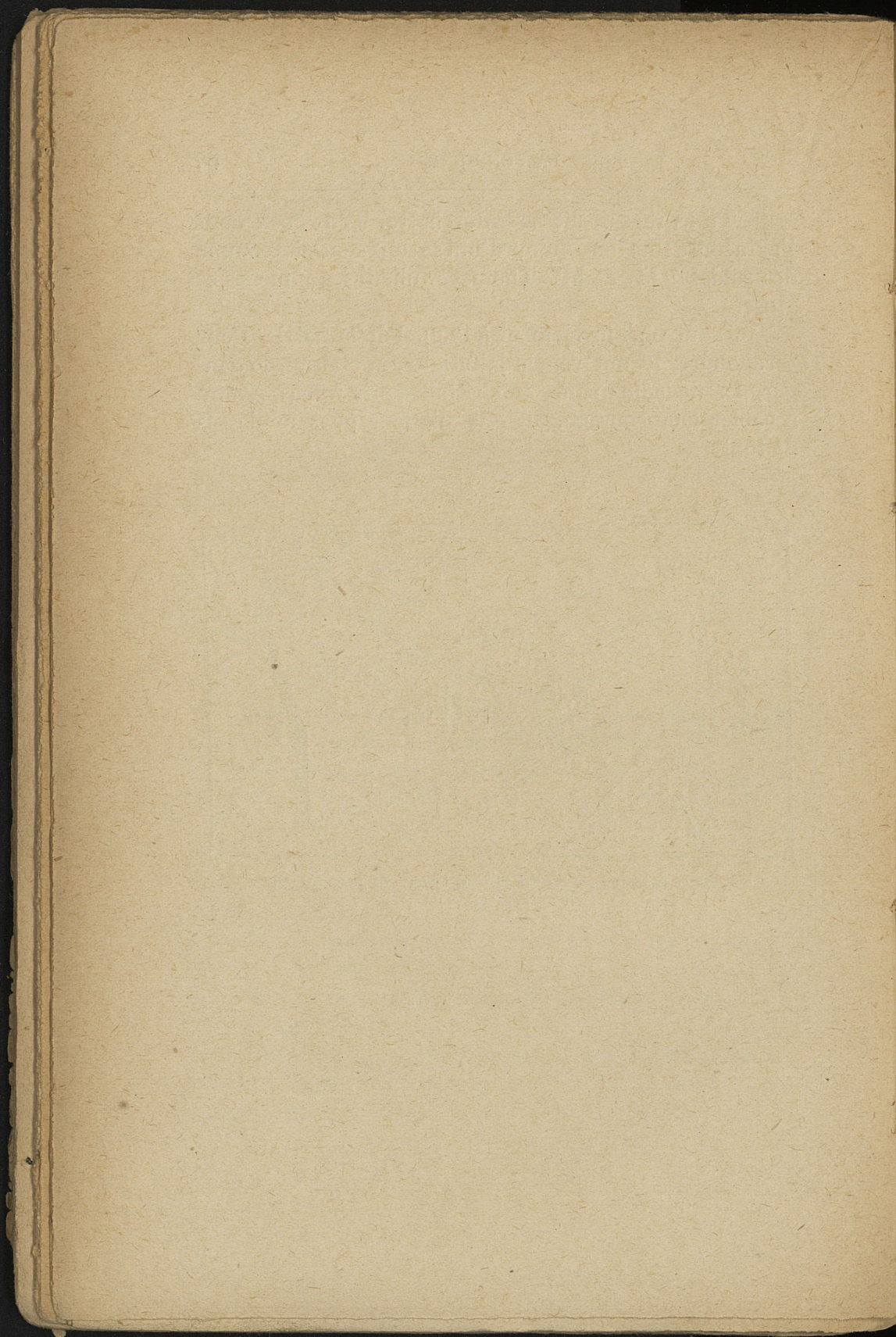
— Tu as raison, dit M<sup>lle</sup> Marchotte. Tous ceux dont j'ai raconté l'histoire aujourd'hui se sont conduits comme des soldats : M. et M<sup>me</sup> Thomas, Julien, les jumelles et Rose.

Tous ont obéi loyalement à l'appel de la patrie. Pour y répondre, ils ont vaincu la fatigue, la crainte, le danger. La maladie même, en abattant leurs forces, n'a pu accabler leur courage. Ils ont mis leur pays au-dessus de tout.



*La maison est au bord de la grand' route, en face du passage à niveau. (P. 43).*







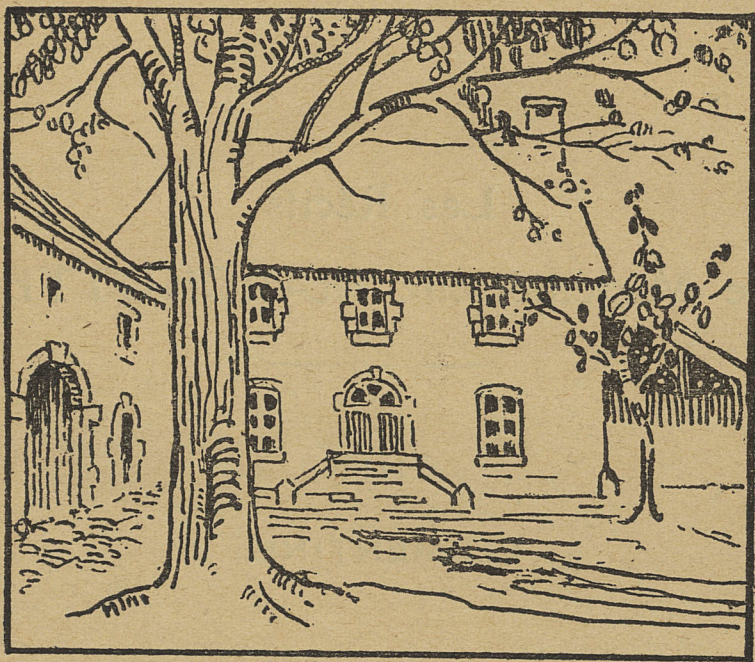
Les Récits  
de Mademoiselle MARCHOTTE

---

III

CLÉMENTINE.





*Il y avait devant une cour de terre battue, ombragée par un orme.*  
(P. 61).



# Clémentine

## I

Le lendemain, quand les enfants arrivèrent à l'école, ils demandèrent :

— Mademoiselle, s'il vous plaît, racontez-nous une histoire qui finisse bien.

— Je veux bien, répondit M<sup>lle</sup> Marchotte. Il y a tant de belles histoires du temps de l'occupation, qu'on peut choisir dans le nombre. Les unes se terminent heureusement ; les autres sont très tristes, mais celles-ci sont souvent les plus héroïques.

Je vous raconterai ce matin l'histoire de Clémentine, qui, je crois, vous plaira à tous.

Les parents de Clémentine avaient une grande ferme dans le Sud de notre pays. Il y avait devant une cour de terre battue, ombragée par un orme ; à droite, se trouvaient l'étable des vaches, l'écurie pour les chevaux, la bergerie et la porcherie ; les poules y avaient aussi leur demeure, mais à l'étage ; elles y montaient par une de ces petites échelles que vous connaissez bien ; à gauche de la grande cour se trouvait la grange avec les remises et, au-dessus, les grands greniers où on mettait le blé et le foin.

Au fond était la maison d'habitation. On y montait



par un double escalier qui formait un perron de sept ou huit marches. D'un côté du corridor se trouvait la cuisine et, derrière, le lavoir ; de l'autre côté, on entrait d'abord dans la belle chambre de la ferme. On voyait là, sur la table, les beaux livres de prix des enfants, des parents et grands-parents. Les murs étaient garnis de souvenirs de première communion et de diplômes de concours agricoles. Il y avait des tabourets de tapisserie sous les chaises et un grand fauteuil dans l'embrasure de chaque fenêtre.

Derrière le salon, se trouvait la laiterie, toute sombre et fraîche. Chaque jour, on y faisait manœuvrer la turbine qui sépare la crème du lait. La crème reposait ensuite dans des grands plats de terre brune vernissée ; deux fois par semaine, on mettait en marche la baratte qui en faisait du beau beurre jaune et parfumé. Et le beurre de la ferme Remacle était renommé dans tout le pays.

## II

Clémentine n'avait que douze ans lorsque la guerre éclata. Mais comme elle était l'aînée des enfants, elle était habituée à s'occuper des petits, à aider sa maman dans le ménage et à faire les commissions de la ferme. De la sorte, elle était devenue très sérieuse et très raisonnable et on pouvait avoir confiance en elle comme en une petite femme.

Il y eut beaucoup d'ouvrage à la ferme pendant les premières semaines de la guerre. Le village était plein de soldats français à qui les habitants faisaient grand accueil. Il en logeait vingt à la ferme et les fourneaux de M<sup>me</sup> Remacle étaient couverts du matin au soir de mar-



mites fumantes ; et, du matin au soir, Clémentine trot-tait pour que personne ne manquât de rien.

Malgré l'angoisse de la guerre et de tous les malheurs menaçants, tout le monde était plein d'enthousiasme et d'élan. Les soldats chantaient et riaient avec les domestiques de la ferme. Cependant, beaucoup parmi ceux-ci étaient absents ; ils avaient été rappelés comme anciens soldats, ou bien ils s'étaient engagés comme volontaires et ils étaient maintenant dispersés par toute la Belgique. Le fermier Remacle devenait soucieux chaque fois qu'il pensait à eux et aux souffrances que son pays allait traverser.

La première rencontre entre les Allemands et les Français eut lieu dans les bois des environs. Tous les habitants de la ferme étaient réunis dans la laiterie d'où l'on voyait, toute proche, la lisière de la forêt. Des coups de feu partaient entre les arbres et on entendait des cris et des appels. Vers le soir, la bataille cessa et pendant la nuit, la ferme fut envahie par des Allemands qui demandaient à boire.

Ils racontèrent qu'ils étaient vainqueurs et que les Français battaient en retraite vers le Sud.

### III

Un régiment allemand occupa en effet le village, mais aucun soldat ne vint loger à la ferme. Celle-ci était trop éloignée de l'agglomération et trop proche du bois. Les Allemands, qui se savaient haïs à cause de leurs crimes, craignaient d'y être isolés.

L'été passa, puis vint l'automne qui fut radieux. Dans le jardin de la ferme, les dahlias s'épanouissaient au grand



soleil et les branches des pommiers pliaient sous le poids des fruits mûrs. Mais personne ne pensait à se réjouir cette année-là de la beauté des fleurs et des fruits. On entendait au loin les coups de canon de la grande bataille, et chacun songeait à ceux qui tombaient là-bas.

Cependant il faisait calme dans les villages et aux environs, et les parents laissaient leurs enfants aller et venir par les chemins et les sentiers de la forêt.

Un soir d'octobre, Clémentine revenait d'une course dans un hameau voisin. En traversant le bois, elle perdit le sentier et s'égara. Elle savait qu'elle n'était pas loin de la ferme et qu'elle retrouverait aisément la direction à suivre. Mais les fougères qu'elle traversait étaient hautes et drues, et elle avait grand'peine à les écarter.

Tout à coup, elle s'arrêta court. Il y avait un homme couché par terre devant elle. Il se leva brusquement et elle vit qu'il portait un uniforme de soldat français.

Elle comprit aussitôt qu'elle ne devait ni crier, ni appeler au secours, car on racontait dans les villages que des compagnies entières, séparées de leurs régiments au moment des batailles, se cachaient dans les bois de la région. Plutôt que de se livrer aux Allemands qui les eussent faits prisonniers, ils aimaient mieux vivre misérablement en attendant qu'ils pussent rejoindre leur corps. C'était un de ces sauvages modernes que Clémentine voyait devant elle.

#### IV

Il la regardait d'un air effaré, car il venait de se réveiller en sursaut.



— N'ayez pas peur, dit-elle, en faisant un pas en avant. Je suis une petite fille belge et je ne vous trahirai pas.

— Mais je te reconnais, gaminette. Tu es la petite de la ferme où nous avons logé avant la bataille. Moi, je suis Matthieu, Gérard Matthieu. Tu ne te rappelles pas?

Non, jamais Clémentine n'aurait pu reconnaître le gai et robuste Matthieu dans cet homme misérable, maigre, couvert de haillons, qui se tenait devant elle.

— Et... que faites-vous ici? demanda-t-elle sans trop savoir ce qu'elle disait.

— Tu le vois, nous mourons de faim, en attendant que nous puissions rentrer en France.

Clémentine ouvrit son panier et en retira la tartine de son goûter. C'était peu de chose, et Matthieu en fit deux bouchées.

— Et vous êtes nombreux par ici? demanda-t-elle, quand il eut fini.

— Nous sommes bien cent ou cent cinquante dans le bois et il y en a encore bien autant de l'autre côté de la rivière. Mais dans cet endroit-ci, nous sommes douze. Jusqu'à hier, une femme venait tous les jours nous apporter du pain et de la viande. Aujourd'hui, elle n'est pas venue. Heureusement, nous avons attrapé un lapin au lacet.

Clémentine reprit son panier et dit : « Attendez-moi, je vais revenir. »

Puis, elle s'enfuit à travers les hautes fougères et courut d'un trait jusqu'à la ferme. Tout en se hâtant pour arriver avant la nuit, elle regardait attentivement le chemin qu'elle voulait retrouver tout à l'heure. Elle n'avait



pas le temps de jeter des cailloux sur la route, comme petit Poucet.

## V

La nuit était noire et profonde. Gérard Matthieu s'était couché parmi les fougères, mais il n'avait pas envie de dormir. Il faisait frais, et il sentait l'humidité de la nuit qui le pénétrait jusqu'aux os. Puis, il se demandait si la petite fille de la ferme reviendrait comme elle l'avait promis.

Tout à coup, il entendit deux pas sous la feuillée. Les deux promeneurs marchèrent d'abord très vite, comme font les gens qui sont sûrs de leur chemin ; ils se rapprochaient ; puis ils eurent l'air d'hésiter, de chercher. Matthieu, l'oreille au guet, n'osait pas signaler sa présence, quand il entendit une voix d'enfant qui chantait à mi-voix les premières mesures de la « Marseillaise ». Il répondit en sifflant les mesures suivantes. Alors, la voix enfantine cria : « Matthieu ». — « Par ici », répondit-il. Et une minute après, Clémentine et son père étaient à côté de lui.

Le fermier avait au bras un grand panier plein de victuailles, mais Matthieu lui expliqua qu'il souffrait plus encore du froid et de l'humidité que de la faim. Remacle promit de lui apporter de la paille et des vêtements. Il pourrait aussi aider les fugitifs à rejoindre l'armée française. Vous devinez avec quelle joie Matthieu le remercia de tant de bonté.

A partir de cette visite nocturne, il y eut des rapports quotidiens entre la ferme et le bois. Comme les Allemands étaient loin et venaient rarement de ce côté, on oublia bientôt d'être prudent. Les Français venaient



chaque jour, par groupe de huit ou dix, prendre leur repas à la ferme.

On leur servait comme aux premiers jours de la guerre du café et de la soupe chaude. Ce bon repas leur donnait du courage et de l'espoir, et ils s'attardaient, après avoir fini de manger, à la table hospitalière.

Cependant, les officiers allemands publièrent des arrêtés, informant les civils qu'ils devaient dénoncer tous les soldats belges ou français réfugiés ou cachés dans les maisons ou dans les bois. Tous ceux qui en hébergeraient chez eux seraient fusillés.

Malgré cette menace, la ferme continua à recevoir ses hôtes habituels.

## VI

Une après-midi de novembre, Clémentine était occupée à servir le dîner à huit Français, quand tout à coup, en regardant par la fenêtre, elle vit quatre soldats allemands conduits par deux officiers, qui se dirigeaient vers la ferme. Ils n'en étaient plus à cent mètres et seraient là dans deux minutes.

Il y eut un moment de terreur parmi nos amis, mais le fermier Remacle était un homme plein de sang-froid et de présence d'esprit. Pendant que sa femme enlevait en hâte la vaisselle du repas, il conduisit ses hôtes dans la laiterie. Il ferma à clef la porte qui menait de la laiterie dans la grande salle, et, ouvrant la fenêtre sur le jardin, montra aux prisonniers le chemin par lequel ils fuieraient dès que les Allemands seraient tous entrés dans la maison.

Il y avait deux seaux de lait dans la pièce. Clémentine se mit à les écrémer, et, pendant que la turbine remplis-



sait la maison de son bourdonnement, le fermier allait s'installer dans la grande salle. Une seconde après, sa femme y introduisait les six Allemands.

Ils trouvèrent notre ami Remacle occupé à écrire une lettre, d'un air aussi calme que s'il n'avait pas couru risque de mort. Si, à ce moment, ils avaient été voir ce qui se passait dans la laiterie, ils auraient vu huit jeunes gens qui sautaient de la fenêtre dans le jardin pendant que la turbine étouffait le bruit de leurs pas ; mais ils furent curieux et indiscrets, et ce fut leur curiosité et leur indiscrétion qui les perdit.

Un des officiers se mit à lire la lettre que le fermier écrivait. Comme il y avait une phrase qu'il ne comprenait pas, il appela son camarade à l'aide. Pendant ce temps, les soldats attendaient les ordres de leurs chefs... et les fugitifs regagnaient le bois.

Les Allemands quittèrent la ferme sans avoir rien trouvé. Cependant, ils avaient mis toutes les pièces sens dessus-dessous. Ils avaient tout retourné, même des boîtes de paille où se trouvait la peau d'une génisse que les Français étaient venus tuer dans son étable quelques jours auparavant.

Dix minutes après, Clémentine courait auprès de ses amis pour leur raconter ce qui s'était passé. Et tous se réjouirent ensemble d'avoir pu échapper à ce danger imprévu.

## VII

Mais vous pensez bien qu'il n'est pas aisé de ravitailler plus de cent hommes, cachés à peu de distance de votre maison, sans qu'il s'en répande quelque chose. Quelques jours après la première perquisition, dix Allemands, of-



ficiers et soldats, envahirent la ferme à trois heures de l'après-midi ; ils se mirent à bousculer tous les meubles, fouillant partout, en déclarant qu'il y avait là des Français cachés et nourris, ce qui était défendu.

Les Remacle eurent une émotion terrible en voyant les Allemands entrer dans les chambres à coucher. Elles étaient vides, mais trois Français malades y avaient logé et leurs lits étaient restés défaits. Les soldats virent bien que les chambres étaient en désordre et demandèrent qui y avait habité. Mais M<sup>me</sup> Remacle ne se laissa pas troubler par si peu et répondit :

— Je n'ai pas le temps de refaire les lits tous les jours. Du reste, j'ai bien le droit de laisser ma maison en désordre si cela me plaît.

— Les Allemands ont dû la prendre pour une bien mauvaise ménagère, dit doucement la petite Juliette, qui est toujours la première de la classe des filles pour l'ordre et l'exactitude.

— C'est possible, dit M<sup>lle</sup> Marchotte en souriant ; mais il valait mieux passer pour une mauvaise ménagère que pour avoir enfreint les prescriptions des Allemands. Ceux-ci regardèrent M<sup>me</sup> Remacle en grommelant, mais ils ne surent que répondre à un aussi beau raisonnement et sortirent de la maison sans rien ajouter. Cette fois encore, les Remacle se crurent sauvés avec leurs hôtes.

### VIII

Mais, comme les soldats sortaient de la cour, accompagnés par un des valets de la ferme, l'un d'eux eut la fâcheuse inspiration de se retourner et de regarder du côté du bois. Il demanda :

— Qu'est-ce que cette fumée qui sort des arbres ?



Le valet comprit aussitôt que c'étaient les Français qui préparaient leur souper. Il répondit :

— Je suppose que ce sont des bûcherons qui allument du feu.

— Nous verrons bien, dit l'officier, et c'est vous qui allez nous y conduire. Marchez à dix pas devant nous et ne tentez pas de vous évader, sinon je vous envoie une balle dans le dos.

Que faire ? Le valet, tout tremblant, se dirigea vers le bois et y pénétra, les Allemands derrière lui. Arrivés à cinquante mètres du campement, les soldats crièrent : « Rendez-vous, nous ne vous ferons pas de mal. » Ils disaient cela parce qu'ils voyaient que les Français étaient plus nombreux qu'eux et bien armés et qu'ils avaient peur de devoir se battre. Mais les Français comprirent leur intention. Ils sautèrent sur leurs pieds et crièrent :

— Aux armes.

La fusillade commença ; le valet se coucha par terre et les Allemands prirent la fuite.

Dix minutes après, ils rentraient à la ferme, fous de rage et de terreur. Ils frappèrent rudement tous ceux qu'ils rencontrèrent, et un officier s'écria :

— Vous avez caché et ravitaillé des Français ; nous allons vous fusiller et brûler la maison.

— Nous n'avons pas peur de vous, dit M<sup>me</sup> Remacle, nous savons comment vous traitez les civils innocents. Mais nous aimons mieux mourir que de trahir notre patrie.

## IX

Cependant, les soldats s'étaient emparés de Clément-



tine et l'avaient adossée au grand orme de la cour. La petite fille était très pâle et ses yeux étaient dilatés. Elle restait immobile, regardant tout droit devant elle et gardant le silence.

L'officier s'approcha d'elle et lui dit :

— Si tu ne dis pas la vérité, tu vas être fusillée.

Clémentine serra les lèvres et ne répondit rien. L'officier fit reculer ses soldats à vingt-cinq mètres et leur ordonna de charger leurs fusils. Il s'approcha de nouveau de Clémentine et répéta :

— Tu vas nous dire la vérité ou tu vas être fusillée. Avez-vous caché ou ravitaillé des soldats français dans votre ferme ?

Alors, les lèvres toutes blanches de Clémentine se desserrèrent et elle eut le courage de répondre :

— Je ne sais pas. Il vient souvent des gens ici pour demander la charité. On leur donne du pain sans demander qui ils sont.

Alors, l'officier donna un signal et plusieurs coups de feu retentirent.

Toute la classe jeta un cri d'horreur.

— Fusiller une petite fille ! et sans jugement !

— La petite fille ne fut pas fusillée. L'officier avait ordonné de tirer en l'air ; il voulait seulement épouvanter les parents. Mais vous avez raison de vous indigner, mes enfants, car un homme capable de jouer un jeu aussi cruel était capable aussi d'assassiner une petite fille.

Lorsque la fumée se fut dissipée et qu'on vit Clémentine debout, pâle, immobile, adossée à l'orme, Remacle, qui était aussi pâle qu'elle, et qui tremblait de tous ses membres, fit un pas en avant et dit à l'officier :

— Vous pouvez nous faire souffrir comme vous voulez,



mais nous ne trahirons pas notre patrie. Nous aimons mieux mourir que trahir.

L'officier ne le regarda pas et dit à Clémentine :

— Tu vas venir avec nous pour nous conduire là où sont les Français.

— J'irai partout où vous me mènerez, répondit la voix tremblante de Clémentine, mais vous devez me guider, car je ne connais pas les bois. Alors, l'officier comprit qu'il n'obtiendrait rien d'elle. Il la secoua rudement par les épaules, et lui cria :

« Rentrez chez vous » ; après quoi, il s'éloigna avec les soldats.

Remacle et sa femme rentrèrent avec Clémentine dans la maison. Ils tombèrent assis dans la cuisine, incapables de parler.

## X

Pendant trois longues semaines, les Allemands harcelèrent les Remacle de leurs poursuites. Chaque jour, leurs autos s'arrêtaient devant la ferme. Il en descendait des officiers et des soldats qui bousculaient toute la maison sous prétexte de faire des perquisitions.

Pendant ces trois longues semaines, les Remacle ne cessèrent pas un jour de ravitailler les Français cachés dans les bois. Beaucoup avaient réussi à passer la frontière et à rejoindre leur régiment. Mais à mesure que l'hiver s'avancait, ils avaient de plus en plus besoin de vivres et de vêtements chauds et les Remacle ne les laissèrent jamais manquer de rien.

Un jour que Clémentine donnait du grain aux poules, dans la cour de la ferme, elle vit une auto militaire s'arrêter devant le perron. Il en descendit un officier qui de-



manda à l'enfant où était son père. Il était dans la prairie le long de la route, à dix minutes de la ferme. L'auto s'éloigna dans cette direction et, quelques instants après, elle repassa à toute vitesse devant la maison. Clémentine eut le temps de voir son père qui agitait la main dans sa direction. Elle comprit qu'on venait de l'arrêter et qu'on l'emmenait en prison.

Elle alla tout droit à la cuisine où était sa mère.

— Où est ton père ? demanda celle-ci, en voyant son visage défait.

Clémentine s'assit sur une chaise, incapable de parler ; elle cacha son visage dans ses mains et se mit à pleurer.

— Votre mari est arrêté, dit un soldat allemand, qui avait suivi l'enfant. Il a caché des Français et il va probablement être fusillé, car c'est un grand crime.

Madame Remacle devint toute pâle, elle aussi, mais elle ne cria, ni ne pleura.

— Ton père a fait son devoir, répondit-elle, et cela vaut mieux que la vie.

Malgré leur grand courage, les semaines qui suivirent leur parurent bien longues et bien douloureuses, car elles n'eurent aucune nouvelle de Remacle.

## XI

Celui-ci avait été conduit comme un malfaiteur jusqu'à un village voisin, où un officier lui annonça de nouveau qu'il allait être fusillé. On avait déjà si souvent lancé cette menace contre Remacle qu'il ne la prenait plus tout à fait au sérieux. Cependant, son cas était grave, car lorsqu'il arriva à la prison de Namur, il apprit que vingt-cinq soldats français y étaient prisonniers.



— Ils ont été pris dans les bois de la province de Limbourg, au moment où ils voulaient passer la frontière, lui dit le géôlier. Il paraît que c'est vous qui les avez ravitaillés ; s'ils vous reconnaissent demain à l'audience, vous êtes sûr d'être condamné.

Remacle passa une nuit affreuse. Il se vit jugé, et mis à mort, ou tout au moins emprisonné et envoyé en Allemagne. Et que deviendrait-on alors à la ferme ? Il revit la figure blanche et les lèvres serrées de sa petite Clémentine, le jour où les Allemands l'avaient adossée à l'orme. Il se dit que s'il était tué, elle aurait le même visage désespéré en apprenant sa mort. Cependant, il ne regretta pas une minute ce qu'il avait fait.

Il fut conduit au tribunal. Des officiers allemands étaient assis derrière une longue table. Ils lui demandèrent s'il avait ravitaillé des soldats français, comme le disait l'acte d'accusation. Remacle qui ne voulait pas compromettre ses anciens hôtes, nia comme il l'avait toujours fait.

Sur ces entrefaites, on fit entrer tout un groupe de soldats français. En tête était Gérard Matthieu, que Clémentine avait un jour trouvé endormi dans la fougère.

L'officier qui présidait le tribunal leur dit :

— Voici le fermier qui vous a si bien ravitaillés. Il est enchanté de vous revoir. Venez donc lui serrer la main.

Remacle se dit qu'il était perdu. Mais les soldats défilèrent un à un devant lui avec un visage impassible et tous, l'un après l'autre, dirent :

— Nous ne connaissons pas cet homme.

Remacle n'en croyait pas ses oreilles. Quand ils l'e-



rent tous passé en revue, l'Allemand, furieux de n'avoir rien appris d'eux, ordonna que tout le monde rentrât en prison.

## XII

Cette fois, Remacle n'était plus seul dans sa prison. Il avait avec lui deux soldats français et l'un d'eux lui dit à voix basse, car les gardiens espionnaient tout ce qui se passait dans les cellules :

— Ne craignez rien, nous ne dirons jamais tout ce que vous avez fait pour nous. Nous avons juré tous de mourir plutôt que de vous trahir. Comment vont votre femme et votre gentille petite fille?

Remacle était si heureux de pouvoir parler des siens qu'il trouva la prison moins sombre et moins froide. A son tour, il demanda aux Français comment ils avaient été pris.

— Au début de notre voyage, répondirent-ils, tout alla bien. Nous nous dirigions vers la frontière hollandaise, et, d'étape en étape, nous rencontrions des personnes dévouées qui s'occupaient de nous et qui nous adressaient à d'autres. Nous nous retrouvâmes plus de deux cents à la frontière. C'était la nuit, les sentinelles se promenaient de long en large et il fallait passer en silence, sans éveiller leur attention. Malheureusement, l'un de nous tomba, les autres se sauvèrent vers la Hollande. Mais les Allemands accouraient et nous, qui étions les derniers, fûmes pris.

— Après tant de fatigues, dit Remacle, quel malheur !

— Oui, mais qu'y faire ? Les camarades qui sont maintenant rentrés au régiment pourront bien dire aux



chefs que nous ne nous sommes pas rendus comme des lâches. C'est l'essentiel, n'est-ce pas?

Remacle resta en prison quinze jours encore ; on l'interrogeait tous les jours et on le menaçait de mort ; mais il se bornait à nier doucement tous les faits dont on l'accusait.

Voyant qu'on n'en pouvait rien tirer, les Allemands le relâchèrent. Vous pensez bien qu'il ne demanda pas d'autres explications et qu'il prit le premier train pour son village.

Il arriva à la ferme au milieu de la nuit. Tout dormait. Il frappa à la porte et entendit sa femme qui se levait. Elle ouvrit la fenêtre et cria :

— Qui est là ?

— C'est moi. Ouvrez vite.

Il n'avait pas fini que la porte s'ouvrait et que Clémentine tombait en sanglotant dans ses bras. Car elle s'était bien dit que seul son papa pouvait les réveiller ainsi au milieu de la nuit.

Personne ne dormit cette nuit-là à la ferme. Chacun racontait ce qui était arrivé. Remacle félicita sa femme et sa fille de tout le travail qu'elles avaient fait en son absence. Elles bénirent les braves soldats français qui, par leur silence, avaient sauvé leur bienfaiteur.

### XIII

— C'est une belle histoire, dirent quelques enfants, après que M<sup>lle</sup> Marchotte eut fini de parler.

— C'est une très belle histoire, parce que tous ceux dont je vous ai parlé se sont admirablement conduits. Les Remacle et les soldats, tous ont rivalisé de générosité



et de grandeur d'âme. Ils ont été pleins d'abnégation, c'est-à-dire, qu'ils se sont oubliés eux-mêmes pour ne penser qu'aux autres et au bien commun. Parmi eux, une petite fille comme Clémentine, a montré un grand cœur, elle s'est conduite comme un homme courageux et réfléchi. C'est pourquoi j'ai voulu vous la faire connaître.

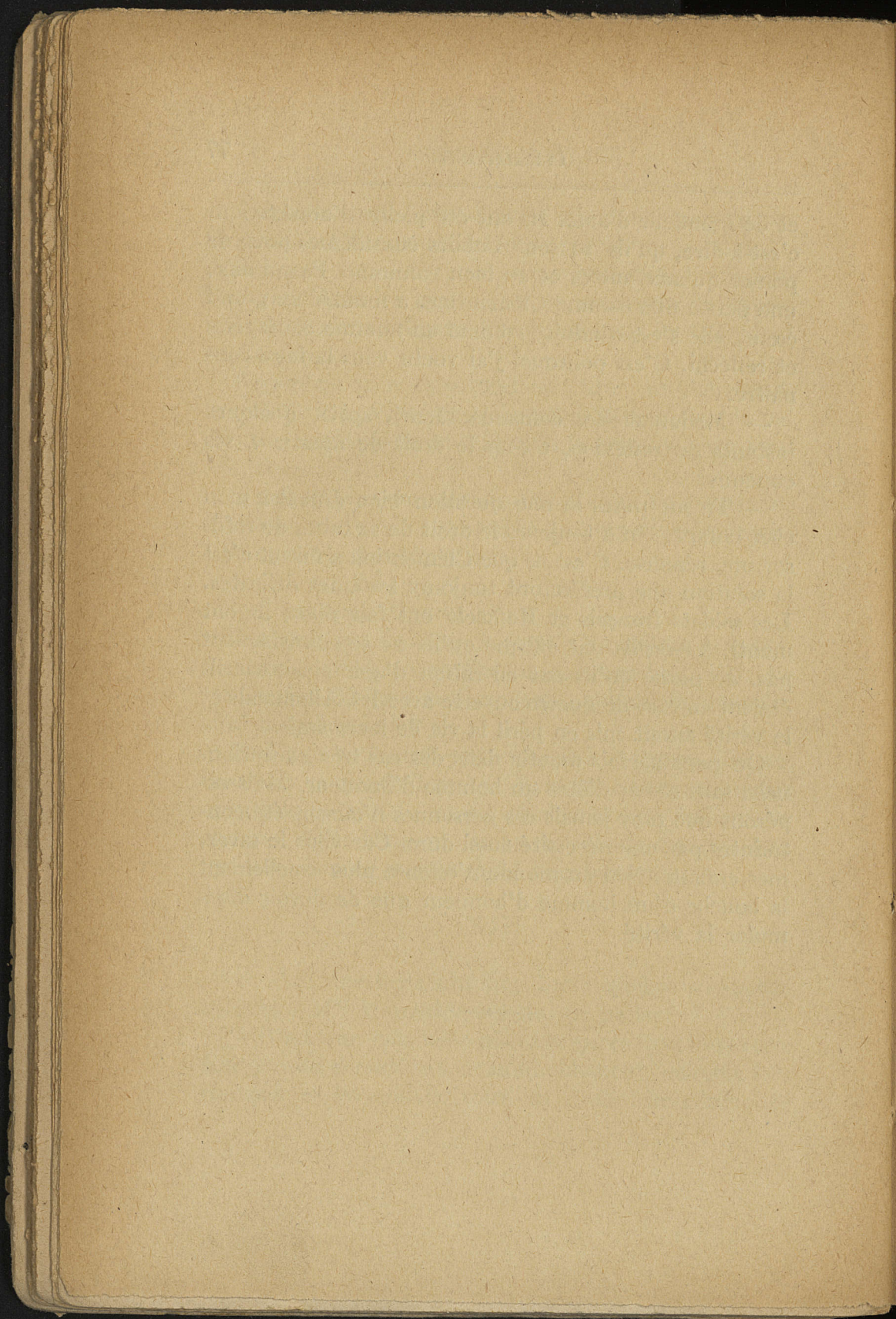
— Mademoiselle, demanda Henri, après quelques instants de réflexion, a-t-on le droit de mentir à ses ennemis?

— Tu me poses là une question bien difficile, mon cher enfant. On a toujours le droit de se taire, de refuser une réponse. C'est ce que Clémentine a fait et c'est la solution que préféreront toujours les âmes délicates. Les soldats français et Remacle ont fait plus; ils ont menti, lorsqu'ils ont affirmé qu'ils ne se connaissaient pas. Je pense qu'ils ont eu raison d'agir ainsi, car ils étaient en état de guerre ouverte avec les Allemands et la vérité aurait mis en péril la vie de leurs amis.

On peut parfois mentir dans des cas très exceptionnels, sans cesser d'être un homme d'honneur. Mais espérons que plus jamais ces personnes n'auront été contraintes par une nécessité aussi dure. Car vous le savez, mes enfants, rien au monde n'offense plus cruellement la bouche d'un homme d'honneur que de devoir dissimuler la vérité.

---







Les Récits  
de Mademoiselle MARCHOTTE

---

IV

LES DEUX AMIS.





*Grand-papa ! s'écria Nanette, en reconnaissant Florent. (P. 91.)*



# Les deux Amis

## I

L'histoire que je vous raconterai aujourd'hui, dit M<sup>lle</sup> Marchotte, est très triste à écouter. Vous, les petits, qui n'aimez pas à pleurer, voulez-vous aller jouer dans la cour jusqu'à ce qu'elle soit terminée?

Les grands se penchent en avant pour voir quelle mine font les petits. Il y en a quelques-uns qui ont envie de se rendre à l'invitation de M<sup>lle</sup> Marchotte, mais Pierrot, qui a huit ans et qui est le premier de sa division, déclare en se croisant les bras :

— Moi, je reste.

Et toute la division reprend en chœur :

— Nous restons tous.

Alors, M<sup>lle</sup> Marchotte commence son histoire.

— Il y avait, avant la guerre, dans une ville industrielle du Hainaut, deux ouvriers qui travaillaient ensemble dans une grande fabrique d'armes. Ils étaient les meilleurs amis du monde, et cependant, ils étaient aussi différents que possible.

Le plus âgé des deux s'appelait Florent. C'était un Flamand réfléchi et silencieux. Il parlait rarement et ne riait jamais. Ceux qui le connaissaient bien, disaient qu'il avait toujours eu du malheur. En effet, il était resté orphelin très jeune avec la charge d'un petit frère



qu'il avait dû élever. Puis, il s'était marié et avait eu cinq enfants. Mais, en une année, il avait perdu sa femme, sa fille unique et un de ses fils. Ses trois autres fils s'étaient mariés ; l'un d'eux lui offrit alors l'hospitalité. Florent accepta, et demanda à sa belle-fille d'héberger aussi un de ses camarades d'atelier, Marius, qui vivait seul.

Marius était un Français du midi, très gai et bavard. Il remplissait la maison de son activité. Il jouait avec les petits-enfants de Florent et leur racontait toutes sortes d'histoires extraordinaires.

Florent, son fils et sa belle-fille, Marius, les enfants, tous ces braves gens s'aimaient beaucoup et s'entendaient à merveille.

## II

Quand la guerre éclata, Florent était beaucoup trop vieux pour être soldat. Quant à Marius, il avait été autrefois refusé par l'armée française, parce qu'il boitait un peu. Mais cela ne l'empêchait pas d'être leste et agile.

Aussi vint-il trouver son vieil ami :

— Ecoute, Florent, dit-il, je n'ai plus le courage de rester ici. Il faut que j'aille là où on se bat. Au revoir, je reviendrai quand la guerre sera finie.

— Mais tu es réformé, répondit Florent, on te refusera à l'armée.

— Je n'irai pas en France ; je vais à Liège ; je trouverai bien là un moyen de servir notre cause.

— Comme tu voudras, moi, je reste ici avec ma belle-fille et les enfants, puisque mon fils a été rappelé. Espérons que nous nous retrouverons tous bientôt.



Les deux amis s'embrassèrent affectueusement et se séparèrent.

Deux ans se passèrent sans que Florent eût la moindre nouvelle de Marius. Il n'en parlait presque jamais, car, je vous l'ai dit, il n'était pas bavard ; mais bien souvent, il se demandait en fumant sa pipe ce que son ami était devenu.

Le brave Florent avait des loisirs maintenant ; il était chômeur, car l'arsenal n'avait pas voulu fabriquer d'armes pour les Allemands et les ouvriers se tiraient d'affaire comme ils pouvaient.

Par une belle journée de printemps, en 1916, Florent, qui était assis à fumer devant sa porte, vit un homme misérablement vêtu qui s'approchait de lui. C'était Marius. Florent se leva, le prit par le bras et rentra avec lui dans la maison. Là, Marius lui dit :

— Mon vieux, je viens de m'échapper de prison et les Allemands sont peut-être à ma poursuite. Je meurs de faim et de fatigue. Veux-tu me cacher chez toi et me donner à manger ?

— Cela va de soi, répondit Florent, qui ne faisait jamais de longs discours. Assieds-toi, je vais te chercher du café et des tartines.

### III

Lorsque Marius eut bu et mangé, il raconta à Florent ce qui lui était arrivé depuis deux ans qu'ils ne s'étaient plus vus.

— J'étais à Liège, dit-il, au moment où les Allemands entrèrent dans la ville. Je les vis brûler des maisons et empêcher les habitants de circuler aux environs.



J'aurais bien voulu rejoindre l'armée, mais c'était impossible, parce que les chefs l'avaient dirigée sur Anvers.

J'étais logé chez une brave femme, dont le fils était soldat. Un jour, pour lui faire plaisir, j'allais jusqu'en Hollande porter une lettre qu'elle envoyait à son fils et je réussis à lui apporter une réponse. Sa joie fut telle que l'idée me vint de rendre le même service à d'autres personnes. Je me mis donc à faire régulièrement le voyage de Liège à Maestricht, tout chargé de lettres et de messages.

— Mais les Allemands devaient surveiller la frontière, n'était-il pas bien difficile de la franchir?

— C'est justement pour cela que c'était si amusant. Tu ne t'imagines pas les bons tours que nous avons joués aux Allemands, mes camarades et moi.

— Vous n'avez jamais été arrêtés?

— Nous avons été arrêtés dix fois, mais nous avons toujours réussi à nous tirer de leurs griffes. Une fois, nous avons jeté dans un fossé le paquet de lettres que nous rapportions de Maestricht. Ils nous ont fouillés, mais comme nous n'avions rien dans nos poches, ils ont bien dû nous relâcher. Le lendemain, nous sommes revenus prendre notre paquet dans le fossé et nous avons porté toutes les lettres à leur adresse.

Un autre jour, nous conduisions des jeunes gens qui voulaient passer en Angleterre pour s'engager dans l'armée belge. Nous avons été arrêtés et enfermés dans une salle d'une vieille maison. J'ai fait sauter la serrure qui était à moitié détraquée et nous nous sommes tous sauvés. Nous étions plus de vingt. Une autre fois, nous avons dû assommer une sentinelle qui se trouvait embusquée derrière une haie. Je lui ai donné un si solide



coup de bâton sur la nuque qu'elle est tombée la face contre terre, sans crier. Je ne crois pas qu'elle se soit jamais relevée.

## IV

— Comment ! s'écria Florent avec une sorte d'effroi, tu as tué un homme ? Toi ?

— Tu trouves que c'est faire un crime que de tuer un Allemand, un de ceux qui brûlent et pillent le pays ? Mais si j'étais soldat, je le ferais tous les jours.

— Je ne sais pas si c'est un crime ou non, répondit Florent, après avoir réfléchi, mais je sais bien que, moi, je n'aimerais pas à tuer un homme, puisque je ne suis pas soldat.

— Au surplus, reprit Marius, nous n'avions pas le choix : si je n'avais pas assommé la sentinelle, c'est elle qui m'aurait abattu d'une balle de son fusil et qui aurait donné l'alarme par surcroît. Alors, nous étions tous perdus, car les Allemands tuaient sans scrupule, eux, ceux qui essayaient de passer la frontière sans passeport.

J'ai été arrêté et mis en prison, au printemps de 1915. On m'a condamné à trois mois de forteresse en Allemagne, mais je n'avais aucune envie de faire le voyage. La veille du jour où je devais partir, j'ai jeté quelques pincées de tabac dans ma tasse de café et j'ai bu. Le soir, j'avais une fièvre terrible, car le tabac est un poison violent. On m'envoyait à l'hôpital et c'est là que j'ai fait mes trois mois, après quoi j'ai été relâché.

— Mais alors, demanda Florent, d'où viens-tu en ce moment ?

— D'une autre prison, car je ne suis pas au bout de



mes aventures. Dès que j'ai été libéré, j'ai recommencé à conduire des jeunes gens en Hollande. On me donnait aussi toutes sortes de petits paquets, qu'il fallait porter à Maestricht. Ces plis devaient être importants, car ils contenaient des renseignements sur les mouvements des Allemands en Belgique et on les envoyait aux Etats-Majors des armées alliées.

Cette fois je n'ai plus eu autant de chance. J'ai été pris, emprisonné, jugé et condamné à six mois de travaux forcés. Il m'a bien fallu alors faire le voyage d'Allemagne. Je ne puis te dire combien j'ai souffert en prison. J'y ai été roué de coups, accablé de travail et privé de nourriture. Ah ! j'étais bien misérable, quand je revins à Liège, mon temps fini. Et en descendant du train, je croyais bien que plus jamais je n'aurais le courage de reprendre la vie d'aventures.

## V

Mais j'avais à peine regagné mon ancien logement, qu'un Monsieur que je connaissais bien, demanda à me voir. J'avais souvent porté des plis pour lui en Hollande et je savais qu'il s'occupait d'un service de renseignements. Il venait pour me confier des papiers importants à faire passer en Hollande.

— Et tu as accepté ? demanda Florent.

— Mais oui, je n'ai pas eu le courage de faire autrement. Cela m'amusait de jouer un mauvais tour aux Allemands qui m'avaient si cruellement torturé pendant qu'ils me tenaient. Je partis et je fis ce voyage, puis plusieurs autres, mais, il y a un mois, je fus de nouveau arrêté et enfermé dans la prison de Tongres.

J'étais là depuis quinze jours, quand j'appris que



j'étais accusé d'espionnage et que je serais probablement fusillé. Mais je ne voulais pas mourir. J'aime la vie et les aventures ; il ne me plaisait pas de me laisser conduire à la mort comme un mouton qu'on égorge. Je résolus de me sauver avec un compagnon de cellule, dont l'affaire était aussi mauvaise que la mienne. Ce ne fut pas facile, mais nous y sommes arrivés.

Nous étions au premier étage ; à l'aide de deux draps de lit, nous sommes parvenus à descendre sur une véranda qui donnait dans le promenoir. De là, nous n'avions plus qu'à passer par-dessus le mur extérieur qui était tout revêtu de morceaux de verre ; nous y avons bien laissé un peu de notre peau et beaucoup de nos vêtements, mais enfin nous avons réussi à gagner pays.

Après avoir passé une nuit dans les bois, j'ai quitté mon camarade qui avait des amis dans la région et je suis arrivé jusqu'ici où je suis sûr que les Allemands ne me rechercheront pas. Je n'ai pas de meilleur ami que toi, Florent. Je sais que tu n'auras pas peur de me cacher dans ta maison ; et peut-être, quand le danger sera passé, aimeras-tu à te mettre avec moi à la vie d'aventures.

## VI

Florent retira sa pipe de sa bouche et passa sa grosse main brune sur celle de son ami.

— Je te cacherais ici aussi longtemps que tu voudras, mais ne me demande pas de partager une telle existence. Je ne suis pas un homme courageux comme toi. En t'écoutant, je frissonnais en pensant aux dangers que tu as courus. Depuis la déclaration de la guerre, tu as travaillé comme un soldat, je m'en rends bien compte,



mais moi, je n'ai ni le courage, ni l'audace qu'il faut pour faire un soldat.

— Quelle plaisanterie, s'écria Marius, en haussant les épaules. Je ne connais pas d'homme plus courageux que toi. Seulement, tu es du Nord et moi je suis du Midi. Je parle beaucoup et toi, tu ne dis jamais rien. Un jour ou l'autre, tu montreras ce dont tu es capable.

— En attendant, répondit Florent, je vais te conduire à ton ancienne chambre. Tu seras prudent et tu t'y tiendras soigneusement caché. Il ne faut pas que les Allemands sachent que tu es ici.

A cet endroit de son récit, M<sup>lle</sup> Marchotte fit une pause, et demanda aux enfants :

— Lequel des deux considérez-vous comme le plus brave, Marius ou Florent ?

— Marius, répond d'une seule voix, la plus grande partie de la classe.

— Et pourquoi donc ?

— Parce qu'il n'a peur de rien.

— Et vous autres, qu'en pensez-vous ? demanda M<sup>lle</sup> Marchotte, en s'adressant au groupe des grands qui, pour la plupart, n'ont pas répondu.

Henri se lève et répond :

— Mademoiselle, il n'y a pas moyen de le savoir jusqu'ici, puisque nous ne connaissons pas la fin de l'histoire. Et puis Florent est plus vieux que Marius ; il est bien naturel qu'il ait moins de goût pour les aventures. Un Flamand est aussi plus calme qu'un Méridional.

— Bien répondu, s'écrie M<sup>lle</sup> Marchotte. Avant que vous puissiez savoir lequel des deux amis était le plus courageux, il faut que je vous raconte la fin de l'histoire de Florent.



## VII

Le lendemain, qui était le 7 mai 1916, les deux amis étaient occupés à déjeuner, quand un des petits-fils de Florent apporta à celui-ci une lettre timbrée d'un cachet allemand. C'était un ordre de se rendre huit jours après à l'atelier de l'arsenal.

— Qu'est-ce que les Allemands peuvent te vouloir? demanda Marius.

— Je n'en ai aucune idée. Le gouvernement belge a donné à nos patrons ordre de fermer les ateliers. Du reste, aucun de nous n'aurait consenti à fabriquer des armes pour l'ennemi.

Huit jours après, Florent revint de l'arsenal, fort soucieux.

— Nous étions, dit-il, cinquante-et-un camarades que les Allemands avaient convoqués là. Ils exigent que nous reprenions le travail à leur profit. Si nous n'obéissons pas, ils séviront. Les ingénieurs nous ont dit : « Faites ce que votre conscience vous commande. » Alors, un contre-maître, qui parle bien, est allé dire aux Allemands de notre part à tous :

« Nous refusons de travailler, parce que nous avons signé un engagement envers le gouvernement belge et que nous ne renions pas notre signature. »

Les Allemands n'en ont pas demandé davantage et ils nous ont relâchés.

— Espérons qu'ils se le tiendront pour dit, répondit Marius.

Quinze jours après, Florent commençait à espérer qu'il n'entendrait plus parler des exigences allemandes, quand il fut convoqué à nouveau, avec ses cinquante



camarades. Les Allemands leur offrirent des salaires très élevés s'ils consentaient à reprendre le travail. Ils refusèrent. Alors on les menaça des pires châtiments. Ils s'obstinèrent à refuser. Enfin, les Allemands les renvoyèrent encore une fois sans qu'ils sussent à quoi s'en tenir.

### VIII

L'été était venu, et Florent occupait ses loisirs forcés à travailler dans son jardin, quand le facteur lui remit une troisième lettre au cachet allemand. C'était cette fois, une condamnation en bonne forme. Florent était avisé que, pour avoir refusé de reprendre le travail, il était condamné à huit jours de prison.

— Quelle singulière histoire ! dit Marius, te voilà condamné sans même avoir été jugé. Que vas-tu faire ? A ta place, je me sauverais.

— Si je me sauve, répondit Florent, on viendra perquisitionner dans la maison et on t'arrêtera avec ma belle-fille. Huit jours sont bien vite passés. Il n'y a pas de honte à être en prison quand ce sont les Allemands qui vous y mettent.

Malgré ces sages paroles, tous étaient émus et tristes lorsque Florent s'en alla, son petit paquet de linge et de tartines sous le bras. La semaine leur parut longue. Enfin, le jour de la libération arriva. Charles et Nanette, les deux aînés des enfants, allèrent vers la prison à la rencontre de Florent. Leur mère et Marius les attendaient avec impatience. Tout à coup, ils revinrent en courant et hors d'haleine.

— Où est grand-papa ?

— Nous n'avons pas vu grand-papa, mais nous avons



rencontré Louis, dont le père a été arrêté en même temps que grand-papa. Il nous a dit que les ouvriers ne seraient pas libérés, mais qu'ils étaient condamnés aux travaux forcés en Allemagne.

En ce moment, on entendit dans la rue un tumulte, dominé par des voix masculines qui chantaient la *Brabançonne*. Tous coururent à la porte. C'étaient les cinquante ouvriers de l'arsenal qui marchaient la tête haute, scandant le pas comme fait un régiment ; ils étaient encadrés par tout un peloton de soldats allemands, armés jusqu'aux dents. Derrière venait toute la population qui les acclamait.

— Grand-papa ! s'écria Nanette, en reconnaissant Florent. Et elle courut jusqu'à lui, se jeta à son cou et l'embrassa. Elle avait été si vite, que les Allemands n'avaient pu l'arrêter ; elle voulut se cramponner à lui, mais elle reçut sur le bras un coup de crosse qui la fit lâcher prise.

— Au revoir, bon courage, cria Florent, en leur faisant signe de la main.

Lui aussi, un coup de crosse l'obligea à continuer sa marche.

## IX

Le courage me manque, mes chers enfants, pour vous raconter toutes les tortures que ces braves ouvriers subirent en Allemagne.

Ils firent tout le voyage jusqu'au camp de Holzmin-den, enfermés à clef dans des wagons, dont les vasis-tas étaient baissés. A Cologne, à Paderborn, à Elberfeld, partout où ils passèrent, les gamins et la populace vinrent les insulter. Quand ils furent arrivés au camp, on



leur enleva leur argent et leurs vêtements, et on leur donna un uniforme de prisonnier.

C'était surtout de la faim qu'ils souffraient. Vous ne savez pas, vous autres, ce que c'est que cette torture. Vous dites parfois : « J'ai faim », quand le dîner tarde ou que vous avez joué trop longtemps. Puis, vous mordez de grand appétit dans vos tartines qui vous paraissent meilleures que d'habitude.

Nos malheureux déportés ne recevaient chaque jour, que deux ou trois morceaux d'un pain noir et gluant, et, à midi et le soir, un bol d'une soupe atroce, dans laquelle nageaient souvent des déchets de poisson. Ils durent s'habituer à cette nourriture répugnante et insuffisante. Au bout de quelques jours, ils mangeaient avec avidité une soupe qu'au début ils repoussaient avec dégoût. En même temps, ils sentaient décliner leurs forces ; lorsqu'on les conduisit du camp vers les baraques du travail forcé, quatre d'entre eux étaient si affaiblis qu'on ne put les transporter. L'un de ceux-ci était un vieillard de soixante-sept ans.

L'automne était venu, puis l'hiver. Quatre fois par jour, il fallait faire un long et pénible trajet pour aller travailler dans des terrains détrempés, des fossés et des marécages, où parfois les malheureux avaient de l'eau jusqu'aux genoux.

Ils rentraient glacés dans leurs baraques sans feu, harassés de fatigue, souvent le corps meurtri par les coups des sentinelles. Ils souffraient de la faim et des maladies. Malgré tout, le soir, dans leurs baraques, ils chantaient en chœur des vieilles chansons françaises, wallonnes ou flamandes, et ils se trouvaient ensuite plus forts et plus courageux.



A plusieurs reprises, le commandant du camp leur demanda :

— Voulez-vous êtes libres et rentrer en Belgique ? Vous le pouvez si vous vous engagez à travailler à l'arsenal.

Malgré toutes leurs souffrances, ils refusèrent aussi énergiquement que la première fois.

## X

Florent n'était ni assez jeune, ni assez fort pour supporter la vie de forçat. Sa faiblesse était telle, qu'il ne put, un jour qu'il était de corvée, soulever une pierre qu'il devait déplacer. Un soldat qui les commandait lui donna un coup de crosse et le fit chanceler. Florent était de bonne volonté ; tout étourdi, il s'efforça encore, mais sans y parvenir, de soulever la pierre. Le soldat le frappa de nouveaux coups, et si violemment qu'on dut le ramener évanoui au camp.

Quelques jours après, par un jour d'hiver humide et froid, l'ordre vint aux forçats de s'aligner dans la cour ; chacun devait avoir sa paillasse et sa couverture afin de subir l'inspection du commandant.

Ils restèrent là une journée entière, de six heures du matin à cinq heures du soir, sans manger ; le commandant ne vint pas. Les soldats et les sous-officiers riaient de ce bon tour.

Le lendemain, Florent dut être transporté à l'infirmerie. Il toussait beaucoup et avait de la fièvre. Il pensait aux siens, dont il était sans nouvelle et, dans son délire, il revoyait la petite Nanette qui lui sautait au cou en criant : « Au revoir, grand-papa ».

Il était encore alité, lorsqu'il reçut une lettre, la pre-



mière qu'il eût depuis son arrivée au camp. Il reconnut l'écriture de son plus jeune fils. Le cachet était d'un camp de prisonniers en Allemagne. Il ouvrit l'enveloppe avec épouvante : son fils était déporté comme lui et, bien loin, à l'autre bout de l'Allemagne, il endurait le même martyre que son père.

Le soir, le commandant du camp s'approcha du lit de Florent et lui dit :

— Voulez-vous retourner chez vous et être libre ?

— Que dois-je faire pour cela ?

— Prendre l'engagement de travailler pour nous dès que vous serez rétabli.

Florent ferma les yeux. Il lui sembla qu'il voyait devant lui son fils aîné qui était soldat et le plus jeune, qui préférèrent la prison à la honte de travailler pour l'ennemi. Il rouvrit les yeux et répondit :

— J'aime mieux rester ici.

## XI

Il n'y resta plus longtemps cependant. Au bout de quelques semaines, le médecin constata qu'il était perdu et conseilla aux officiers de le renvoyer chez lui. Il partit avec quelques autres qui étaient aussi malades que lui-même. L'espoir de revoir bientôt leur pays leur rendit des forces pendant quelques jours, mais ils ne purent arriver jusqu'au terme de leur voyage et un hôpital les recueillit en route.

Quand Florent fut couché là, dans un lit blanc, entouré de calme et de soins, il se rendit compte qu'il ne reverrait plus sa maison ni les siens. Il en éprouva un profond chagrin, mais il était si résigné qu'il ne songea pas à se révolter. Il pensa seulement qu'il aurait bien



voulu revoir son ami Marius, parce qu'il avait encore différentes choses à lui recommander.

Comme il réfléchissait ainsi, il vit en face de son lit un homme qui le regardait fixement. Cet homme était d'une maigreur effrayante et il avait de grands yeux creux qui paraissaient vides. Sa barbe était longue et inculte ; on aurait dit un sauvage. Cependant, Florent avait l'impression qu'il avait déjà vu ce visage quelque part.

A ce moment, l'homme maigre se leva du lit où il était assis, s'approcha de celui de Florent et dit :

— Bonjour, Florent, mon pauvre vieux.

Florent le reconnut à la voix et dit :

— Bonjour, Marius, comment es-tu ici, toi aussi ?

Marius répondit :

— J'ai été arrêté chez toi après ton départ. N'aie pas peur, on n'a pas inquiété les tiens et ils étaient tous bien portants quand je les ai quittés.

J'ai été envoyé dans un camp derrière le front près de Cambrai. Nous étions mêlés aux soldats allemands et nous aurions dû travailler avec eux sous la mitraille. J'ai refusé de faire des tranchées pour l'ennemi, alors on m'a envoyé au camp de Sedan où nous mourions de faim. Plus d'une fois, nous avons mangé la colle qu'on nous donnait pour faire des sacs de papier. A la promenade, les sentinelles ne parvenaient pas à nous empêcher de nous jeter sur les caisses d'ordures, comme des chiens affamés, à la recherche de quelques débris que nous pussions dévorer. Si les gens du pays n'avaient pas réussi à nous faire passer des vivres, nous serions tous morts de faim.

Je n'en vaux pas beaucoup mieux. Le médecin a dit



que j'étais tuberculeux et que j'allais mourir. C'est pour-quoi on m'a envoyé ici.

## XII

Florent n'avait plus la force de manifester de l'é-motion.

— Quel bonheur que nous nous soyons retrouvés ici ! dit-il simplement. Et quelle singulière chose que nous ayons eu tous les deux le même sort, après avoir commencé si différemment. Mais toi, tu ne mourras pas. Tu peux encore marcher et si tu veux bien te soigner, tu guériras. Je désire que tu ailles chez nous, que tu embrasses tous les miens de ma part. Tu leur diras que je ne regrette pas ce que j'ai fait, puisque je ne pouvais pas agir autrement.

Et comme Marius pleurait, il ajouta :

— Il ne faut pas pleurer, nous n'avons pas à rougir l'un de l'autre. Je suis très heureux.

Florent mourut douze jours après son arrivée à l'hôpital. Quant à Marius, il guérit et put accomplir le dernier message de son ami.

Aujourd'hui, quoiqu'il ait à peu près l'âge de vos papas, il paraît vieux comme un grand-père. Ses cheveux sont tout blancs et ses yeux sont restés creux et fixes. On lui a donné à l'arsenal une besogne peu fatigante, afin qu'il puisse gagner sa vie sans s'épuiser.

Il habite toujours chez les enfants de Florent. Il prend souvent les petits sur ses genoux, mais il ne leur raconte plus d'histoires merveilleuses comme il aimait à le faire autrefois. Il leur parle de leur grand-père mort et termine toujours son récit en disant :

— C'était un vrai héros. Il n'avait pas le goût de l'a-



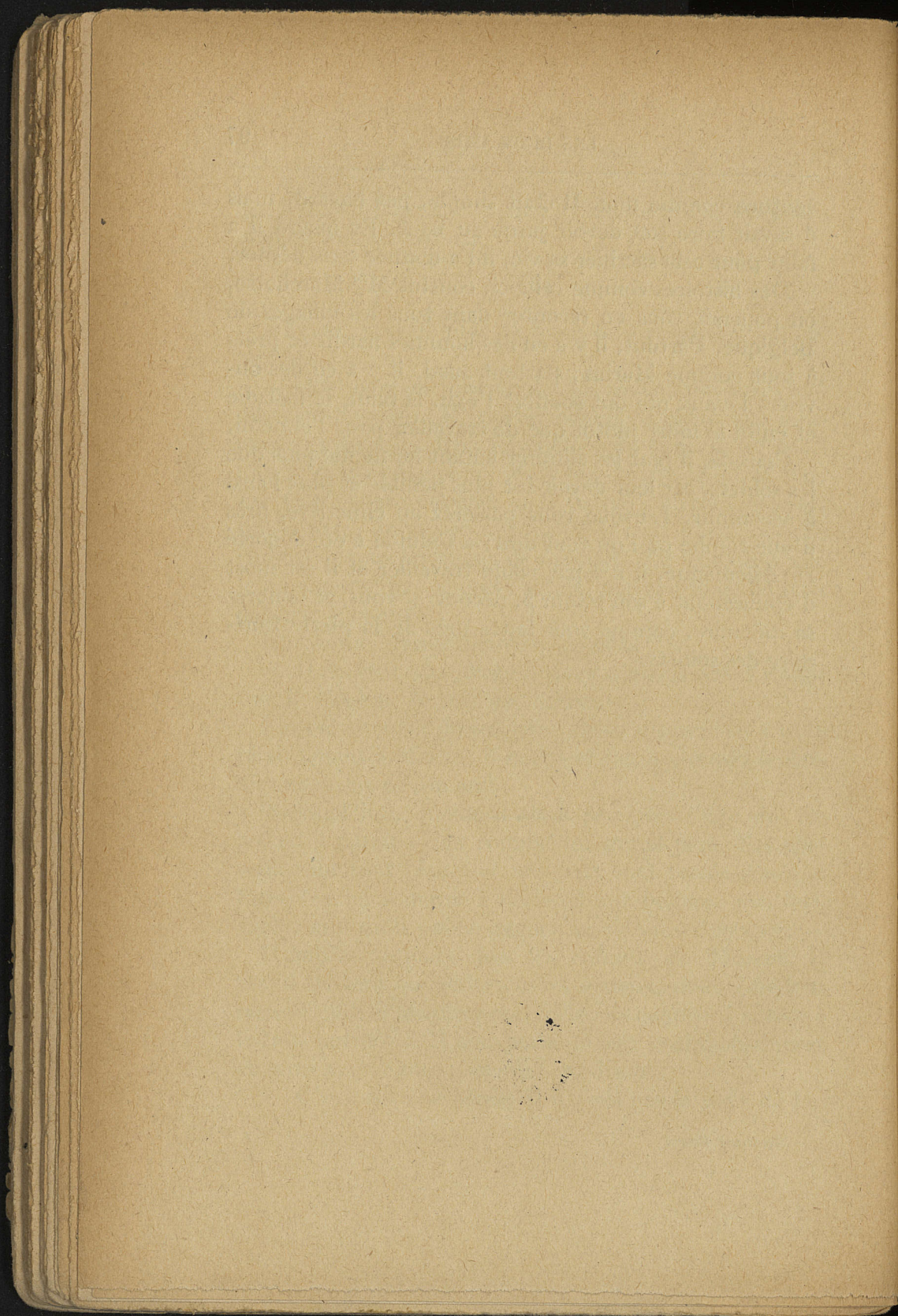
venture comme moi. Il était simple, pas bavard, mais il savait faire son devoir jusqu'au bout. Et quand il a fallu pour cela sacrifier sa vie, il l'a donnée sans hésiter.

Des histoires comme celle-ci, conclut M<sup>lle</sup> Marchotte, on pourrait vous en raconter dans tous les villages de Belgique. Partout, il y a eu des hommes hardis et prêts à tout comme Marius ; partout aussi, il y a eu des ouvriers loyaux qui ont souffert l'exil, la faim, la maladie et enfin la mort plutôt que de travailler pour l'ennemi.

Ceux-là, il faut les admirer autant ou même plus que les soldats, car leur devoir fut plus pénible et plus lourd à accomplir. Lorsque vous passerez au cimetière, près d'une tombe où l'on vous dira : « Celui-ci a été déporté en Allemagne, il n'a pas voulu travailler et il est mort d'épuisement à son retour », découvrez-vous, et honorez sa mémoire, comme vous faites près de la pierre funéraire des soldats.

---







Les Récits  
de Mademoiselle MARCHOTTE

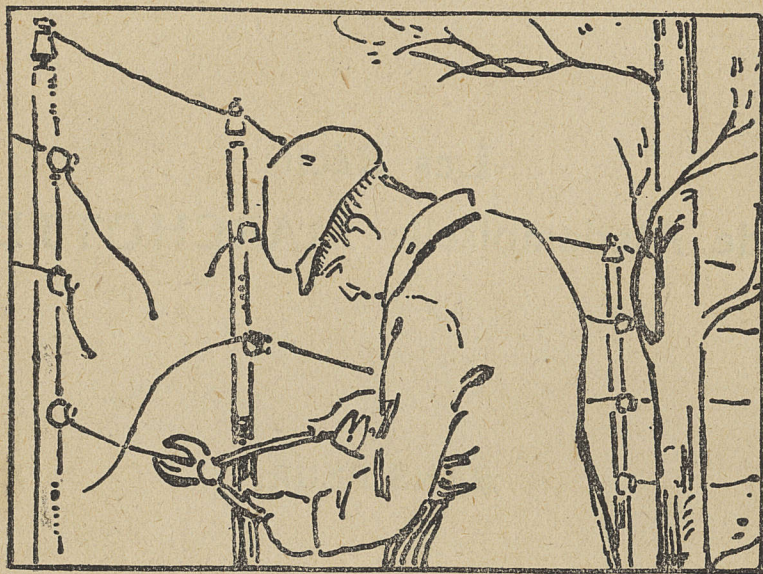
---

V

SANS PEUR.







*Il coupait les fils comme s'il n'y avait eu aucun danger. (P. 110).*



# Sans Peur

## I

Mademoiselle Marchotte, en entrant dans la salle, trouva la classe en grand émoi. Le silence se fit, lorsqu'elle monta sur l'estrade où se dressait son pupitre. Cependant, elle ne commença pas sa leçon aussitôt. Lorsque M<sup>lle</sup> Marchotte voit ses élèves en pareille agitation, elle cherche à savoir de quoi il s'agit, et elle y arrive toujours, car les enfants causent volontiers avec une institutrice qui est en même temps une amie.

— Pierrot, qu'as-tu, mon garçon ? pourquoi as-tu pleuré ?

Pierrot s'est efforcé de cacher son visage gonflé derrière le large dos de son voisin. Mais on n'échappe pas aux yeux de lynx de M<sup>lle</sup> Marchotte. Au lieu de répondre, il enfouit son visage dans son bras replié et se remet à pleurer.

— Mademoiselle, dit, en se levant, Jeannette, la grande sœur de Pierrot, il pleure parce que les autres lui ont dit qu'il était un lâche.

— Ce n'est pas vrai, hurle Pierrot à travers ses sanglots, je ne suis pas un lâche !

— Cesse de pleurer, Pierrot, dit M<sup>lle</sup> Marchotte avec



sévérité, croise tes bras derrière ton dos et tiens-toi droit. Rappelle-toi aussi qu'un enfant bien élevé ne dit jamais « ce n'est pas vrai ». Maintenant, Jeannette, dis-moi pourquoi on a donné à ton frère ce vilain nom qu'il ne mérite pas, car je sais, moi, qu'il n'est pas un lâche.

M<sup>lle</sup> Marchotte fait à Pierrot un petit signe de confiance et d'amitié qui remplit l'enfant d'un tel orgueil qu'il se sent tout rasséréné.

— Eh bien, Mademoiselle, dit Jeannette, après une seconde d'hésitation, car elle n'aime pas beaucoup raconter en public ce qui se passe chez elle, hier soir, nous étions tous assis dans la cuisine, quand nous avons entendu Faraud qui aboyait. La clôture du jardin était fermée. Papa a envoyé Pierrot pour ouvrir au visiteur. Il faisait noir. Pierrot n'a pas osé traverser le jardin tout seul, et c'est moi qui ai dû y aller, pour ouvrir à Henri qui attendait. Papa s'est moqué de Pierrot et lui a dit qu'il était un poltron ; puis il l'a envoyé avec moi reconduire Henri jusqu'à la route. Pierrot avait peur et se cachait la tête dans mon tablier.

— Et c'est toi, Henri, qui as raconté l'histoire aux autres et qui as traité Pierrot de lâche ?

— Oui, Mademoiselle, avoue Henri en rougissant.

## II

— Ne te remets pas à pleurer, Pierrot, dit sévèrement M<sup>lle</sup> Marchotte, qui déteste les larmes et les cris. Henri a eu grand tort de te nommer un lâche, mais ton papa a eu grand'raison de te nommer un petit poltron. De quoi as-tu peur dans l'obscurité ? Tu sais bien qu'il n'y a dans le jardin la nuit rien d'autre que ce qui



s'y trouve en plein jour. Il est tout à fait ridicule de craindre une chose qui n'existe pas.

— Je sais bien qu'il n'y a rien, Mademoiselle, mais j'ai peur tout de même.

— Eh bien, dit M<sup>lle</sup> Marchotte, en faisant signe de se taire à quelques enfants qui se mettent à rire, eh bien, nous demanderons à Jeannette, qui est une grande fille, de t'apprendre à devenir brave, en t'emmenant avec elle le soir dans toute la maison et le jardin, sans lumière. Au début, tu trembleras bien encore un peu, mais tu serreras les lèvres pour ne pas crier et tu ouvriras les yeux tout grands pour bien te convaincre qu'il n'y a aucun danger. Tu feras *comme si* tu n'avais pas peur, au bout de quelque temps, tu n'auras plus peur du tout et tu seras délivré de ta poltronnerie, car par nature, tu es un enfant courageux.

Tu te demandes peut-être quelle raison j'ai de te faire ce compliment. Voici : il y a quelques mois, je passais près de chez toi, tu étais assis sur le seuil et tu ne me voyais pas. Tout à coup, une automobile débouche au tournant et enfile la route. Mirette, la vieille chienne du docteur, trotte au soleil au beau milieu de la chaussée. Mirette est sourde ; elle n'entendit pas la trompe de l'auto. Tu as couru vers elle et tu l'as saisie par la peau du cou pour la mettre en sûreté sur l'accollement. L'auto était déjà sur toi et si tu n'étais pas un agile petit homme, tu aurais pu payer cher le sauvetage de Mirette.

J'ai bien vu que tu ne ressentais aucune crainte, car tu as calculé ton mouvement comme un homme de sang-froid. Cependant, tu aurais eu le droit d'avoir peur, car tu courais un réel danger.



## III

— Mademoiselle, demande Henri, qui est un peu raisonneur, a-t-on jamais le droit d'avoir peur de quelque chose?

— Quand un pompier s'élance dans une maison en flammes, pour sauver les petits enfants qui sont restés à l'étage, penses-tu qu'il ne tremble pas en grimpant à l'échelle, parmi la fumée et le craquement des poutres? Et l'homme qui se jette à l'eau pour en sauver un autre qui se noie? et ton père, qui a reçu l'an passé une médaille de sauvetage, n'a-t-il pas eu une seconde d'effroi en saisissant le mors du cheval emporté? Les hommes les plus courageux ont eu peur du danger, seulement ils ont agi comme s'ils n'éprouvaient aucune crainte, et c'est à l'action qu'on reconnaît les hommes de cœur.

Vous avez certes déjà entendu parler du grand général français Turenne, qui était un héros. Il entraîna ses troupes à plusieurs grandes victoires. Eh bien, je vais vous dire une chose qui va beaucoup vous étonner : au moment de partir pour la bataille, le grand Turenne avait peur, il tremblait, tout à fait comme notre ami Pierrot lorsqu'il doit traverser le jardin le soir. Mais au lieu de se cacher au fond de sa tente, il s'élançait à cheval en se disant à lui-même : « Tu trembles ! tu tremblerais bien davantage si tu savais où je vais te mener ! » Puis, il se portait en pleine mêlée, parmi les balles et les coups de canon ; ses hommes enthousiasmés le suivaient et remportaient la victoire.

Tous les enfants écoutent les yeux brillants. Eux aussi



sont pleins d'enthousiasme et courraient avec joie à la bataille.

— Et parmi les soldats de la grande guerre, Mademoiselle, y en a-t-il eu aussi qui ont tremblé en allant au combat?

— Il y en a eu et en grand nombre, et ce n'étaient pas les moins courageux. Parmi les Belges qui sont restés au pays, beaucoup, vous le savez, ont bravé les ordres des Allemands, pour rester en relation avec nos généraux et nos soldats. Ils étaient menacés par la prison, l'exil, la mort. Ils agissaient néanmoins, mais certains d'entre eux éprouvaient une terreur secrète qui parfois les empêchait de dormir de longues nuits durant. Mais leur cœur était plus fort que leurs angoisses ; à l'instar de Turenne, ils allaient de l'avant, comme s'ils n'eussent rien craint et ce n'étaient pas les moins braves.

— Mais, Mademoiselle, demande Henri, n'y a-t-il pas des gens tout à fait braves, des gens qui ignorent la peur?

Henri est un enfant très sérieux pour son âge ; il est sévère et exigeant et recommence son devoir lorsqu'il s'y trouve une seule rature. M<sup>lle</sup> Marchotte lui dit toujours en riant qu'il a la manie de la perfection.

— Si fait, dit-elle, il y a des gens qui n'ont jamais rien craint en leur vie. Je vais vous raconter l'histoire d'un homme de cette espèce qui est mort héroïquement pendant la guerre sans avoir jamais eu peur.

#### IV

En 1914, la famille Guillaume habitait à Herstal, près de Liège, une petite maison devant laquelle se trouvait un jardinet.



M<sup>me</sup> Guillaume se servait du jardinet pour y étendre le linge de la lessive. Sa petite fille Minette l'y aidait, la classe finie, et parfois même les deux garçons. Quand Guillaume rentrait de son travail, il trouvait tout ce petit monde occupé à déployer les chemises et les serviettes tordues et humides.

Le grand-père qui habitait la petite maison avait d'autres besognes ; il avait son établi de menuiserie dans la cour, et dès qu'il avait un instant de liberté, il montait au colombier où il élevait, avec soin et orgueil, plusieurs familles de superbes pigeons-voyageurs.

Guillaume, de son métier, était monteur. Mais, lorsque l'ouvrage se faisait rare, il s'engageait comme houilleur et descendait dans la mine.

C'était un ouvrier actif et courageux. Il aurait accepté n'importe quel métier, car il n'avait peur de rien. Le dimanche soir, Michel, l'aîné des enfants, lisait souvent tout haut des récits d'aventures tirés de ses livres de prix. Guillaume écoutait avec une telle attention, qu'il en laissait éteindre sa pipe. Lorsque l'histoire était finie, il disait, en hochant la tête :

— J'aurais bien voulu, moi, faire de grands voyages et partir à la découverte. Ce doit être une bien belle vie !

— Vous n'auriez pas eu peur, papa ? demandaient les enfants.

— Je ne sais pas... Non, vraiment, je ne crois pas que j'aurais eu peur.

Quand la guerre éclata, Guillaume aurait bien voulu endosser la capote et partir comme soldat avec les autres. Mais il y avait une femme et trois petits enfants à la maison, et le grand-père, qui se faisait vieux, ne gagnait plus grand'chose. Guillaume pouvait gagner le



pain du ménage en travaillant à domicile, car il n'aurait pas consenti à descendre dans la mine qui était occupée par les Allemands.

Mais il avait une autre idée en tête : lorsque le soir, son travail fini, il causait avec les voisins des nouvelles de la guerre et que Michel lisait les journaux, il se demandait :

— Comment pourrais-je bien trouver une occasion de servir ma patrie tout en restant ici ?

Par une belle matinée de novembre 1914, l'occasion vint sonner à sa porte.

## V

Elle se présentait sous les traits de Lucien Clément, un voisin de Guillaume. Lucien Clément était accompagné d'un jeune homme, qui avait visiblement passé la nuit précédente à la belle étoile. Ses vêtements étaient tachés de terre et pleins de brins d'herbe ; ses cheveux étaient emmêlés et ses yeux gonflés par la fatigue.

— Tu vois bien ce citoyen ? dit Clément à Guillaume, lorsqu'ils furent entrés. Comme il a bonne envie de ne pas rester ici plus longtemps à moisir en Belgique occupée, l'idée lui est venue de passer en Hollande pour aller rejoindre l'armée par l'Angleterre. Seulement, il ne connaît pas le pays et, arrivé à la frontière, il est tombé du premier coup en plein poste allemand. Il s'est caché dans les bois et il y a erré pendant deux jours. Il a fini par revenir ici pour chercher un guide sûr qui le conduise de l'autre côté de la frontière. Je sais que tu vas souvent voir ta mère qui habite un village de ce côté-là et je me suis dit que tu devais connaître les sentiers par lesquels on ne risque pas d'être dérangé.



— Servez-moi de guide, Monsieur, je vous en prie, s'écria le jeune homme, qui ajouta, en rougissant un peu : je ne voudrais pas vous faire perdre votre temps sans vous en indemniser. J'ai de l'argent et vous me direz vous-même combien je vous dois.

— Il ne s'agit pas d'argent, dit rondement Guillaume. Je vous conduirai jusqu'en Hollande bien volontiers, mais si je le fais, c'est parce que vous êtes un futur soldat et que notre petite promenade est interdite par les Allemands. Cependant, je ne suis pas riche, je gagne ma vie et, si je passe ma journée à courir les chemins avec vous, je vous demanderai cinq francs pour m'en dédommager.

Le lendemain, à la nuit tombante, deux hommes se glissaient dans les bois qui couvrent la frontière à l'est de Warsage. Le plus petit s'arrêtait souvent comme quelqu'un qui est accablé de fatigue et d'émotion. Mais son compagnon allait d'un pas si ferme et si sûr qu'il reprenait aussitôt courage et se remettait en route.

Au bout d'une heure de marche, ils se trouvèrent à l'entrée d'un village dont on voyait les fenêtres éclairées. Le guide s'arrêta :

— Vous êtes en Hollande, Monsieur. Vous allez trouver ici une bonne auberge où vous reposer.

— Comment, la frontière est passée, mais vous ne m'avez rien dit !

— Ce n'était pas la peine de vous émouvoir pour si peu. Vous voyez bien que nous ne courions aucun danger.

Le jeune homme regarda la belle figure ouverte de son guide.



— Je voudrais bien être un homme comme vous et n'avoir peur de rien.

Guillaume se mit à rire et ne répondit rien ; car son courage était si naturel qu'il ne se rendait même pas compte qu'il était courageux. Il serra la main de son compagnon et reprit à grandes enjambées la route de Herstal, dans la nuit noire, à travers bois, prairies et labourés.

## VI

Le jeune homme avait beaucoup d'amis qui voulaient, eux aussi, passer la frontière pour aller s'engager comme volontaires. Un à un, puis par petits groupes, ils se présentèrent mystérieusement à la petite maison de Guillaume.

Celui-ci allait presque journellement à la frontière, escorté de quelques jeunes gens qui le suivaient à quelques centaines de mètres, pour n'avoir pas l'air d'être avec lui. Arrivés dans les bois, ils se rapprochaient. Là, il fallait être très prudent, car les Allemands savaient bien que de nombreux volontaires rejoignaient chaque jour l'armée belge et ils avaient pris leurs précautions.

Des sentinelles étaient postées tous les deux cents mètres et se promenaient de long en large la nuit durant ; elles avaient ordre de décharger leur fusil sur tout promeneur suspect.

Puis, comme on passait malgré tout, les soldats tendirent d'un poste à l'autre un fil de fer, à dix ou quinze centimètres du sol.

— C'était le fil électrisé ? demandèrent plusieurs enfants.



— Non pas, répondit M<sup>lle</sup> Marchotte, nous sommes en l'hiver 1914-1915 et la haie électrique n'a été posée qu'en 1916.

Le fil dont je vous parle devait simplement faire trébucher, dans la nuit, les promeneurs imprudents ; mis en mouvement par le choc, il avertissait les sentinelles du poste qui s'élançaient et tiraient des coups de revolver.

Vous voyez qu'il y avait un réel danger à tenter ce passage. Mais Guillaume avait un tel sang-froid que les jeunes gens se sentaient en sûreté sous sa conduite. Il épiait le moment où les pas de la sentinelle s'éloignaient et aussitôt, sans tergiverser, s'avancait d'une marche ferme et silencieuse. Il tenait à la main une baguette, dont l'extrémité portait sur le sol ; elle heurtait doucement le fil de fer et avertissait les passeurs qui enjambaient d'un bond la barrière ; mais le choc était si léger qu'il ne pouvait donner l'alarme aux postes allemands à moitié endormis.

Arrivés en sûreté, les jeunes gens donnaient de grand cœur au bon guide les quelques francs qu'il demandait pour sa peine. En le remerciant, ils écrivaient leur nom et leur adresse sur des chiffons de papier que Guillaume mettait dans sa poche ; et souvent, en causant entre eux, ils faisaient cette réflexion :

— Nous voudrions être comme cet homme qui n'a peur de rien.

Guillaume avait vite fait de dépenser l'argent qu'il rapportait de ces expéditions. Il lui fallait vivre avec toute sa famille ; lorsqu'on se mettait en route pour toute une nuit, il s'agissait d'avoir de grosses tartines dans ses poches, de bons vêtements, une écharpe chaude, des



souliers ferrés et des guêtres de cuir. Car la route était longue, les nuits froides et humides. Tout cet équipement coûtait cher et Guillaume n'aurait pu se les procurer, d'autant plus qu'il ne gagnait plus un sou par son travail.

Je vous dis tout cela parce que les Allemands, afin de diminuer à nos yeux le caractère de nos héros, les ont accusés de n'avoir agi que pour gagner de l'argent. Vous voyez par l'exemple de Guillaume que c'est là un infâme mensonge.

Le dimanche soir, Guillaume s'amusait à recopier sur de grandes feuilles de papier écolier, les noms de ceux qu'il avait conduits au port. Il y avait des Belges et des Français, des jeunes gens, futurs soldats, des ouvriers qui allaient chercher du travail en France et en Angleterre, des médecins et des infirmières qui allaient rejoindre l'armée.

Quand il y en eut quatre cents, le grand-père dit :

— Cela fait toute une compagnie, à qui tu as servi de guide. Avant que l'année soit finie, tu auras conduit là-bas tout un bataillon.

## VII

Malheureusement, l'année venait à peine de commencer que Guillaume fut arrêté par les Allemands. Il faisait son dangereux métier avec hardiesse et sans se cacher. Un matin du printemps 1915, deux soldats allemands firent irruption chez lui et lui enjoignirent de les suivre. Comme M<sup>me</sup> Guillaume voulait donner à son mari des tartines et des cigarettes, ils la repoussèrent rudement et lui déclarèrent qu'il allait être fusillé.



M<sup>me</sup> Guillaume était trop courageuse pour se mettre à pleurer et à se lamenter. Elle attendit des nouvelles et dut attendre longtemps. Ce ne fut qu'à la fin de l'été qu'elle reçut une carte de la main de son mari, timbrée d'Allemagne. Guillaume était déporté dans un camp de prisonniers et devait y rester jusqu'à la fin de la guerre. Il ne se plaignait pas et tout en envoyant aux siens mille baisers et pensées affectueuses, il demandait seulement qu'on lui fît parvenir quelques vivres et un peu de linge et de vêtements.

M<sup>me</sup> Guillaume et ses enfants n'apprirent que longtemps après ce qui se passa pendant les deux années que notre héros resta en Allemagne. Il traversa plusieurs camps qui se ressemblaient par la misère et par le joyeux courage des détenus. Partout on souffrait du froid dans les baraques de planches où le vent soufflait par les fentes ; on souffrait de la faim, le pain était rare et la soupe était mauvaise ; on souffrait des mauvais traitements, car les sentinelles du camp frappaient à grands coups de poing et de crosse ceux qui n'obéissaient pas aussitôt. Cependant, le soir venu, les chants nationaux s'élevaient joyeusement des groupes rassemblés autour du poêle, et pas un jour les prisonniers ne cessèrent d'avoir foi en la victoire.

Dès son arrivée au camp, Guillaume demanda à être envoyé dans une mine pour y être employé comme houilleur.

## VIII

Un cri de réprobation s'éleva dans toute la classe :

— Comment ! Guillaume a travaillé pour les Allemands, il s'est mis à leur service !



— Que vous êtes pressés de juger votre prochain ! dit M<sup>lle</sup> Marchotte, en souriant. Ne vous ai-je pas dit que Guillaume, au début de la guerre, s'était refusé à reprendre son métier de houilleur parce que les Allemands en profitaient ? Pensez-vous que ce soit sans raison qu'il s'engage aujourd'hui à le faire ? Voyez, cherchez quel but il a bien pu avoir.

— Mademoiselle, dit Henri, il songe peut-être à s'évader.

— Tu l'as deviné, mon garçon. Guillaume se fit envoyer dans la mine et travailla au fond, parce qu'il se disait que là, il serait moins surveillé, qu'il pourrait se sauver et regagner son pays. Voyez quelle audace il lui fallut pour songer à un tel projet. Il n'avait pas d'argent. Il ne connaissait ni l'allemand, ni les routes du pays. Il n'avait pas de cartes sur lesquelles il pût lire son chemin. Il était au fond de la Prusse et avait tout le Nord de l'Allemagne à traverser. Aussi ne serez-vous pas étonnés d'apprendre que sa première tentative échoua. Il fut repris à trois jours de marche du camp ; ramené parmi ses geôliers, il y subit la peine habituelle des prisonniers évadés.

On l'enferma, en plein hiver, dans un cachot sans feu et sans lumière, où il ne recevait qu'un peu de pain, tout juste ce qu'il fallait pour ne pas mourir de faim. On espérait qu'il ferait là de salutaires réflexions et que plus jamais il ne songerait à se sauver. Mais vous autres, qui connaissez Guillaume mieux que ne faisaient les Allemands, pensez-vous qu'il se laissera décourager ?

— Non certes, s'écria toute la classe en chœur, il recommencera.



— Oui, il recommença et il échoua encore et il recommença de nouveau pour échouer toujours. Sans jamais se décourager, il tenta huit fois de s'évader d'Allemagne. A la huitième expédition, il avait fait quatre-vingts kilomètres à pied sans prendre de repos, quand au bout de cette marche forcée, poursuivi par des soldats, il reçut une balle dans la cuisse. On le ramena tout sanglant à l'hôpital. Il était à peine guéri qu'il se sauvait de nouveau et, cette fois, il parvenait à atteindre la frontière.

Il arrive dans une gare ; un train va partir vers la Hollande ; il se précipite et demande un billet à la buraliste, qui, étonnée, refuse. Alors il s'élance à travers la gare et grimpe dans le fourgon au moment où le train se mettait en marche. A la gare suivante, il en descendait, il était en sûreté sur le sol hollandais.

## IX

Guillaume aurait pu s'y installer et y gagner paisiblement sa vie parmi les nombreux réfugiés belges qui se trouvaient dans ce pays. Il avait assez travaillé et souffert pour que l'on pût considérer qu'il avait fait tout son devoir. Cependant, vous le connaissez trop bien pour ne pas deviner qu'il voulut continuer à servir son pays.

— Il va partir pour la France et s'engager comme ouvrier ou comme soldat ! s'écrie Pierrot.

— Il y songea, répondit M<sup>lle</sup> Marchotte, mais il avait en tête un autre projet bien autrement dangereux et qui, par conséquent lui plaisait davantage. Un jour qu'il réfléchissait aux moyens de le réaliser, il rencontra par



hasard un ancien ami à lui, nommé Chrétien, qu'il n'avait plus vu depuis des années.

Chrétien lui conta qu'il se trouvait en Hollande depuis le début de la guerre et qu'il était chargé par l'Etat-Major d'organiser en Belgique occupée un service de renseignements.

— Ce n'est pas facile. Il faut des hommes pour surveiller le passage des trains, d'autres pour grouper les documents, d'autres encore pour nous les apporter en Hollande. Et le passage de la frontière est extrêmement dangereux, car les Allemands y ont tendu des fils de fer où circule un courant électrique. Plusieurs jeunes gens et passeurs ont été tués en tentant l'escalade et beaucoup d'autres se sont découragés. En ce moment nous cherchons en vain un messager qui retourne pour nous en Belgique.

— Veux-tu que j'y aille? s'écria Guillaume, je connais très bien la frontière, je passerai.

— Tu n'y penses pas. Toi, un prisonnier évadé, rentrer en Belgique, mais c'est aller te jeter dans la gueule du loup.

— Je rentrerai et j'accomplirai là-bas toute mission que tu me donneras au nom de nos chefs. Je reviendrai bientôt te donner des nouvelles. Il y a des mois que je rêve de reprendre mon ancien métier de passeur. Ne crains rien, je ne me ferai pas prendre. Quand on est calme et de sang-froid, il n'y a de danger nulle part.

Guillaume insista si bien que Chrétien finit par consentir à ce qu'il demandait.



## X

Le soir du 24 décembre 1917, M<sup>me</sup> Guillaume était occupée à faire des crêpes de Noël. Les enfants jouaient dans la cuisine autour du grand-père. M<sup>me</sup> Guillaume était triste et songeuse. Il y avait plusieurs mois qu'il n'était arrivé de nouvelles du prisonnier. Un an auparavant, elle avait eu une grande joie pour la veillée de Noël ; elle avait reçu une carte de son mari, où il disait : « Je vous aime, je vous embrasse, dans un an je serai parmi vous ».

Hélas, cet espoir ne se réalisait pas ! Le prisonnier ne reviendrait que lorsque la guerre finirait et il semblait que la guerre dût être éternelle. Tout en versant de la pâte dans la poêle fumante, M<sup>me</sup> Guillaume soupirait profondément.

Tout à coup, la porte de la rue s'ouvrit, un pas résonna dans le corridor et une main impatiente tambourina sur la porte. Tous se regardèrent : c'était ainsi que le père avait l'habitude de signaler sa présence. Cela ne dura qu'une seconde : déjà Guillaume était au milieu d'eux et les embrassait ; tous étaient fous de joie.

Lorsqu'ils se furent un peu calmés, Guillaume s'assit et, tout en mangeant les délicieuses crêpes de Noël, il raconta son odyssée.

— As-tu reçu, demanda-t-il à sa femme, la carte que je t'ai envoyée pour la Noël de l'an dernier ? Lorsque je l'ai écrite, j'avais déjà tenté six fois de m'évader et je m'étais juré de tenir ma promesse, d'être avec vous pour les fêtes de cette année.



— Quel courage il vous a fallu, père, pour braver tant de dangers !

— Vous voulez rire, les enfants. J'avais si envie de vous revoir que je n'ai jamais songé à avoir peur de rien.

— Père, s'écria la petite Minette, qu'y a-t-il donc là qui remue dans votre sac ?

— Voyez la petite curieuse, dit Guillaume, en soulevant un petit sac de toile grise qu'il avait posé par terre, nous allons voir ce qu'il y a là-dedans.

Il desserra avec précaution les cordons qui fermaient la toile, y plongea la main et en retira quelque chose de doux et de chaud, qu'il posa dans les mains de la petite Minette. C'était un magnifique pigeon voyageur qui se mit à battre des ailes. Il y en avait encore cinq autres dans le sac.

— Je vois que vous avez pensé à moi, fils, dit le grand-père, en leur donnant du grain à picorer. Je vais les mettre au colombier avec les autres. Ils seront là bien au chaud.

## XI

Dès le lendemain, Guillaume se mit à courir la ville et les environs afin de remplir la mission que Chrétien lui avait donnée. Il parlait à tous avec tant de gaieté et de courage qu'on se sentait gagné par sa confiance et on acceptait de rendre les services qu'il demandait.

C'est ainsi qu'une famille qui habitait une maison près d'une ligne de chemin de fer se mit à tenir note, sur ses indications, de tous les trains qui passaient sous ses fenêtres. Les petites feuilles de papier mince, toutes couvertes de chiffres et de signes abrégés, étaient rou-



lées dans des bagues qu'on fixait aux pattes des pigeons.

Quand le temps était bien clair, le grand-père montait au colombier ; il ouvrait la lucarne et posait, au bord, deux pigeons. Ils hésitaient un instant, puis battaient des ailes, se soulevaient et s'envolaient vers le Nord-Est, vers la Hollande, vers leur ancien colombier.

Là, Chrétien les attendait, il détachait de leurs pattes les feuilles de notes qui étaient aussitôt transmises à l'Etat-Major.

Mais, pendant l'hiver, les journées sont courtes et brumeuses. Plusieurs fois, les pigeons s'égarèrent avec leur précieuse petite bague. Guillaume se décida aussitôt.

— Je passerai moi-même la frontière, dit-il.

Un ami lui procura des tenailles pour couper les fils électrisés et des gants de caoutchouc comme en mettant les employés des tramways pour les réparer lorsqu'ils se brisent. Il reprit alors les courses nocturnes qu'il avait faites si souvent trois ans auparavant. Dans les bois, les beaux arbres coupés prouvaient les pillages des Allemands. Il les traversait de son grand pas ferme et régulier et coupait les fils avec autant de calme que s'il n'y avait eu aucun danger.

Cependant, il aurait suffi d'un faux mouvement pour qu'il reçût la décharge électrique et tombât foudroyé ; il aurait suffi d'un bruit pour donner l'alerte à la sentinelle. Guillaume n'avait peur de rien, et même lorsqu'il eut trouvé d'autres passeurs pour le relayer dans cet office, il continua ses voyages. La frontière et ses dangers semblaient l'attirer invinciblement.



## XII

Les choses en étaient là, quand, au début de mars 1918, Guillaume fut arrêté pour la seconde fois et de nouveau emprisonné. Son cas était grave, car les Allemands découvrirent aisément au cours du procès, qu'il s'était évadé d'Allemagne. Il songea aussitôt à se sauver.

Comme il n'avait peur de rien au monde, les plans les plus aventureux se formèrent dans sa tête. Il communiquait par signes, d'une fenêtre de sa prison, avec des amis qui venaient se poster dans une maison en face. Il leur demanda une scie pour couper les barreaux de sa prison. Il offrit même à d'autres détenus de fuir avec lui.

Mais il ne recevait pas la scie promise et il lui fallait fuir à tout prix. Les Allemands savaient qu'il avait organisé un service de renseignements et ils auraient voulu le contraindre à nommer ses collaborateurs. Guillaume se taisait. Les soldats le rouèrent de coups. Il rentra un jour de l'interrogatoire, le front bandé et le visage en sang. Mais il ne parlait toujours pas.

Un beau matin, on vint chercher le policier qui l'interrogeait, et Guillaume resta un instant seul dans la chambre. Sur la table étaient le chapeau de l'Allemand et son portefeuille. Guillaume n'hésite pas une seconde : il met le chapeau sur sa tête, le portefeuille sous son bras, ouvre la porte et s'en va d'un air si calme et si absorbé, que la sentinelle le salue au passage, sans songer à lui rien demander.

Toute la classe applaudit à cet heureux dénouement :

— Vous voyez, dit M<sup>lle</sup> Marchotte, à quoi il sert de n'avoir peur de rien. Il faut un sang-froid absolu pour réaliser de pareils tours de force.



## XIII

Guillaume n'alla pas bien loin. Il se réfugia tout simplement chez un de ses amis qui habitait tout près de la prison. Cet ami, qui était coiffeur, lui coupa la moustache afin de changer l'expression de son visage.

Si Guillaume avait été un homme prudent, il se serait caché dans cette maison hospitalière jusqu'au jour où, n'étant plus poursuivi, il aurait passé la frontière tout à son aise. Mais bien loin d'être prudent, il était hardi et même téméraire. Je vous ai dit qu'il avait quitté la prison en emportant le portefeuille du policier allemand ; ce portefeuille était plein de papiers. Guillaume ne comprenait pas ce qu'ils signifiaient, car il ne savait pas l'allemand, mais il était convaincu qu'ils étaient importants et une idée le tourmentait : il voulait à tout prix remettre lui-même le portefeuille entre les mains de Chrétien.

En vain, son ami le coiffeur essaya de lui montrer la folie d'un tel projet. Guillaume ne voulut rien entendre. Par un soir d'avril, il se mit en route vers la frontière, le portefeuille caché sous sa ceinture, les tenailles et les gants de caoutchouc dans sa poche.

— Sans dire adieu à sa famille ? s'écria Jeannette.

— Oui, ma petite fille, sans dire adieu à ceux qu'il aimait tant. Il était trop dangereux pour lui d'aller les voir et il ne voulut pas les faire venir à son refuge. Je vous l'ai dit, il était possédé par l'idée unique de son devoir et ne songeait qu'à mettre le portefeuille en sûreté entre les mains de Chrétien. Il sacrifia tout le reste pour faire réussir ce projet.

Il partit donc le soir du 9 avril et prit cette route qu'il



connaissait si bien. Il sifflait pour rythmer sa marche. Bientôt il arriva à un sommet d'où la route descend lentement, en tournant à gauche vers la Hollande. La frontière la coupait d'une haie de fils de fer électrisés.

Guillaume coupa les quatre fils supérieurs, il en restait un, à dix centimètres du sol. Il jugea qu'il était inutile de le couper, puisqu'il était aisé de l'éviter en l'enjambant.

À ce moment, la sentinelle au loin, dut s'agiter, et Guillaume, pour n'être point vu, se jeta par terre pour se diriger en rampant vers la Hollande. Déjà il y touchait, ses deux mains saisissaient l'herbe quand, son pied gauche, ramené trop brusquement près du sol, heurta le fil électrisé.

Guillaume fut tué sur le coup. Dans la mort, son visage resta calme et paisible. On y reconnaît la figure d'un homme qui jamais, pas même dans la minute suprême, n'a connu la crainte.

Il y a très peu d'hommes sans peur, comme Guillaume. La plupart des hommes ont un fond de poltronnerie, comme notre ami Pierrot. Mais cette poltronnerie, on arrive à la vaincre lorsqu'on est réfléchi, raisonnable et persévérant.

#### XIV

Comme conclusion à l'histoire de Guillaume, les élèves de M<sup>lle</sup> Marchotte écrivirent dans leur cahier le bel exercice de synonymes que voici :

On dit qu'un homme est *courageux*, lorsqu'il distingue les choses qu'il est raisonnable de craindre et les choses qu'il est ridicule de craindre, et lorsqu'il sait que



ce qu'il faut craindre par-dessus tout, c'est de ne pas faire son devoir.

Un homme qui est prêt à affronter le danger est un homme *brave*.

Un homme qui ne se laisse pas intimider par le danger est *hardi*.

On appelle *téméraire*, celui qui ignore le danger et dont la hardiesse est excessive.

Un *héros* est celui qui se porte toujours vers les tâches les plus dangereuses, vers les devoirs les plus difficiles.

Un *lâche* est celui qui se dérobe au devoir ; un *poltron* est celui qui se laisse effrayer par des choses qui n'en valent pas la peine.

Il y a donc une immense différence entre l'un et l'autre. La lâcheté est basse et vile ; le poltron est seulement ridicule ; il peut, s'il le veut, devenir courageux et même héroïque.

---



VII

A LA BELLE ÉTOILE





*Nous avançons sur la pointe du pied, nous ne respirons plus. (P. 133.)*



# A la Belle Étoile

## I

Jacques était en vacances, mais son papa et sa maman ne pouvaient pas encore partir pour la campagne. Il fut décidé qu'il irait à Grandcour avec ses deux petites tantes : tante Nette et tante Lou. A eux trois, ils mettraient la maison en ordre pour l'arrivée des parents.

Grandcour se trouve tout au Sud de la Belgique dans un beau pays de collines, de forêts et de ruisseaux chantants, qui débordent en hiver.

Jacques sauta de joie en apprenant qu'il partait seul avec les deux petites tantes. Il les aimait beaucoup, parce qu'elles étaient très gaies et très jeunes. Elles n'avaient pas plus de deux fois son âge à lui, qui allait à l'école depuis cinq ans.

On partit un jour de juillet où il faisait très chaud. On se leva très tôt le matin et on prit le train après avoir fait enregistrer tous les bagages. Il y en avait beaucoup, car il faut bien des choses pour remettre une maison en ordre.

Ce fut alors que commencèrent tous les malheurs. Le train eut un accident de locomotive, les voyageurs manquèrent une correspondance. Quand ils arrivèrent à la gare la plus proche de Grandcour, le vicinal qu'ils



devaient prendre pour aller jusqu'au village était parti. Ils avaient deux lieues à faire à pied.

Ils furent tout heureux de trouver un paysan qui voulut bien charger dans sa carriole une partie de leurs bagages ; mais il n'y avait pas de place pour eux. Jacques fut d'abord très content de se dérouiller les jambes après cette longue journée en chemin de fer. Les petites tantes se mirent à chanter et Jacques aussi. Mais bientôt il sentit la fatigue et laissa les petites tantes chanter toutes seules. Il avait déjà bien assez de peine à les suivre.

On arriva à Grandcour comme le jour tombait déjà. On déchargea les bagages dans le vestibule, mais il était bien tard pour se mettre à extraire des malles les draps et les couvertures. Jacques tombait de fatigue et de faim, et même les petites tantes ne chantaient plus.

Aussi, tous trois furent-ils ravis, quand Jeannette, la fermière, qui avait vu passer leur équipage, vint leur offrir un souper et un gîte. Ils acceptèrent de grand cœur ; les petites tantes se remirent à chanter et tous trois, après s'être régelés de pommes de terre au lard, montèrent à la chambre que Jeannette leur offrait.

## II

Dans la chambre qui était fort petite, il y avait deux lits ; l'un qui n'était pas très grand, pour les petites tantes, l'autre, minuscule, pour Jacques. Celui-ci vit tout de suite qu'il pourrait à peine s'y étendre de toute sa longueur. Dès qu'il fut couché, il se trouva plus mal encore qu'il n'avait craint.

Le matelas avait l'air d'être bourré de noyaux de pêche, l'oreiller était aussi dur qu'une bûche, la couverture lourde comme si elle était faite de ficelles, et le drap



rude comme une râpe. De plus, il faisait une chaleur suffocante, et les moustiques menaient au plafond une ronde endiablée et bourdonnante. Jacques était très énervé et agité comme il arrive quelquefois quand on est trop fatigué :

— Tantes, dit-il, brusquement, mon lit est trop dur, j'étouffe et je ne pourrai jamais dormir.

— Jacques, répondit tante Nette, avec le plus grand calme, quand tu seras soldat, tu devras battre les bois et puis coucher sur ton sac à la belle étoile. Tu seras beaucoup plus mal encore et tu devras bien dormir tout de même.

— Cela vous est aisé à dire, repartit Jacques, avec le plus profond dédain. (Je dois dire que jamais il n'aurait parlé à ses tantes avec un tel mépris, s'il n'avait pas été très énervé et fatigué). Vous êtes des femmes et n'avez jamais été soldat. Vous avez toujours dormi dans de bons lits où vous pouviez vous étendre bien au long. Vous ne savez pas ce que c'est que de battre les bois et de coucher à la belle étoile.

— Tu crois, dit tante Lou. Eh bien, mon garçon, tu pourrais bien te tromper. Tante Nette et moi, nous avons déjà battu les bois et couché à la belle étoile ou tout comme.

— Quand cela ? demanda Jacques, un peu incrédule.

— Pendant la grande guerre. Nous te raconterons l'histoire demain, si tu veux.

— Non, ce soir, supplia Jacques. Nous ne pourrons pas dormir avant que les moustiques se soient tus et qu'il fasse moins chaud. Racontez l'histoire, mes tantes, je vous en prie.

Et tante Nette commença en ces termes :



## III

— Eh bien, la dernière année de la grande guerre, nous faisions partie d'un service de renseignements. Les soldats de ce service procuraient aux armées alliées des renseignements sur les troupes allemandes qui traversaient la Belgique et le Nord de la France pour se rendre sur le front. Nos chefs nous demandèrent de passer la frontière pour aller fonder un poste à huit lieues d'ici, dans une ville où nous avions des amis.

— Comment, s'écria Jacques, vous étiez aussi soldats, vous deux, et vous aviez des chefs?

— Sûrement. Nous n'avions pas d'uniformes naturellement, parce que les Allemands nous auraient mises en prison s'ils avaient su ce que nous faisions; mais nous avions prêté serment à nos chefs et nous leur devions obéissance.

Nous sommes donc parties par un beau matin d'octobre. Un jeune garçon du pays, nommé Georges, un fraudeur de pommes de terre, devait nous conduire. Nous avions mis de gros souliers, un fichu sur la tête et des cabans assez malpropres. Comme cela, tout le monde aurait pu nous prendre pour des fraudeuses.

Notre ami Georges avait quarante kilos de pommes de terre sur le dos. Nous avions déjà dépassé le village, nous causions gaiement en riant tous les trois, car nous croyions bien avoir échappé aux Allemands. Mais nous avions à peine fini de nous réjouir que, derrière nous, un « halte » retentissant nous donne le frisson.

Deux gendarmes ennemis arrivaient à bicyclette : il n'y avait pas moyen de nous sauver. Du reste, c'était aux pommes de terre qu'ils en voulaient. Ils emmenè-



rent Georges et sa denrée. Et nous, à quelques mètres de là, assises dans la bruyère, nous attendions avec anxiété.

— Comment les Allemands avaient-ils le droit de voler les pommes de terre aux paysans ? demanda Jacques, avec indignation.

— Ils n'en avaient pas le droit, dit tante Lou, du fond de son oreiller. Mais ils empêchaient tout commerce pour affamer le pays ; ils espéraient ainsi le rendre plus docile. Mais tous leurs vols n'ont servi qu'à les faire haïr.

#### IV

— Au bout d'une demi-heure, reprit tante Nette, Georges revint, avec son sac vide, furieux. Nous le plaignions, mais nous étions bien heureuses qu'il fût libre.

Nous grimpons dans les bois par des sentiers de chèvre, droits comme un I. Nous soufflons, nous avons chaud, mais nous sommes contents. Arrivés au sommet, nous nous trouvons devant une palissade de fils de fer barbelés. Heureusement, les chômeurs y avaient fait des trous par où nous passons en égratignant un peu nos mains et nos vêtements. Tu vois que nous avons eu raison de ne pas faire trop belle toilette.

La frontière est passée ! Nous sommes en France ! Il nous faut maintenant redescendre à pic pour arriver à M..., la patrie de notre ami Georges. Il nous conduit chez sa mère ; elle le gronde de s'être laissé prendre des pommes de terre, mais elle nous reçoit cordialement et nous offre l'hospitalité.

— Sans vous connaître ? s'écria Jacques, étonné.

— Oui, sans nous connaître. Tu vois qu'on est plus



charitable et hospitalier à la campagne qu'à la ville.

Et note bien qu'il n'y avait qu'une chambre à coucher et qu'on nous l'a offerte ! Il y avait même un lit, mais nous n'avons pas pu dormir. Nous nous demandions avec inquiétude comment notre mission réussirait et si nous parviendrions à rentrer en Belgique aussi aisément que nous en étions sorties. De plus, nous devons nous lever avant le jour pour arriver de bonne heure au but de notre voyage. A 3 heures 1/2 du matin nous commençons à nous reposer, quand Georges vint tambouriner à notre porte, en nous criant qu'il était temps de partir.

Ici, Jacques, qui de sa vie ne s'était levé aussi tôt, commença à éprouver pour ses petites tantes, une estime qui touchait à l'admiration.

## V

— Il faisait encore nuit lorsque nous nous mettons en route, continua tante Nette. Nous avions froid, parce que nous n'avions pas assez dormi et je t'avoue, mon pauvre Jacques, que nous étions beaucoup moins gais que la veille.

Au bout d'une demi-heure de marche, nous arrivons au bord de la Meuse et nous passons l'eau. Sur l'autre rive, nous ne voyons que des collines escarpées et déjà couvertes de feuilles tombées. Il a plu, nos souliers commencent à prendre l'eau. Nous marchons en silence.

Bientôt, le taillis devient plus épais, le sentier se perd sous les buissons. C'est à travers le fouillis du bois que nous marchons maintenant. Nous tenons nos deux bras devant les yeux pour les préserver des branches qui nous



frappent le visage. Nous sommes trempés jusqu'aux os et nos cheveux collent sur le front.

Tout à coup, nous sortons des bois et la ville de Ch... s'étend devant nous. Nous sommes au but de notre expédition. Nous allons entrer dans la place. Mais il ne s'agit plus d'avoir l'air de mendiants. Nous nous donnons un coup de peigne et notre ami Georges nettoie nos chaussures avec une poignée d'herbe. La fatigue est oubliée et nous entrons à Ch..., resplendissants et triomphants.

Mais nos grands airs ne durent pas longtemps : sur la route à cinquante mètres, nous voyons un policier allemand. Si nous sommes pris sans passe-port, c'est la prison. Nous bondissons dans une maison, nous grimpons l'escalier et nous voilà au milieu d'un taudis où grouillent des femmes et des enfants. Nous cherchons à expliquer notre irruption soudaine, mais nous voyons tout de suite que ce n'est pas nécessaire : ils ont l'air habitués à ce genre de visite.

Le danger passé, nous prenons congé et nous entrons à Ch... Comme Georges n'est pas au courant de notre mission, nous l'expédions chez une de ses tantes. Une fois délivrées de lui, nous allons chez les personnes que nous voulions voir et nous leur demandons d'entrer dans notre service.

## VI

— Et elles ont accepté ? demande Jacques, qui suit l'histoire avec attention, accoudé sur son oreiller.

— Oui, elles ont accepté. C'était dangereux de faire ce que les Allemands appelaient de l'espionnage, mais



on trouvait, pour s'en occuper, autant de gens qu'on voulait.

Beaucoup l'auraient fait si on le leur avait demandé. Vois-tu, Jacques, il faut avoir vécu pendant la guerre pour savoir tout le courage et toute la bonne volonté que renferme notre pays.

— Et on vous a offert l'hospitalité?

— Oui, mais nous n'avons pas accepté. Nous devions nous en aller avant la nuit et nous avions rendez-vous avec Georges à huit heures du soir.

— Comment, s'écrie Jacques, vous êtes donc capables, vous deux, de vivre sans manger ni dormir ! Et se mettre en route au début de la nuit ? Mais maman le défend, parce que c'est imprudent.

— Tu exagères, mon enfant, dit tante Lou avec calme. Nous avons admirablement dîné chez nos nouveaux amis. Quant au sommeil, nous le remettions à la nuit suivante. De plus, ce qui est imprudent en temps de paix est souvent prudent en temps de guerre. Nous devions revenir par un autre chemin et passer un pont. Or, les ponts étaient très sévèrement gardés et les sentinelles y demandaient les passe-ports. Quand on n'était pas en règle, il valait donc mieux y passer la nuit que le jour.

— Toute la famille nous accompagna jusqu'à la sortie de la ville, reprit tante Nette. On se fit des adieux touchants comme si on se connaissait depuis toujours. Georges en était tout pénétré.

Nous revoilà par les chemins ; mais au mois d'octobre, la nuit vient vite. Elle est bientôt profonde, sans lune, et il nous est impossible de retrouver les sentiers. Notre



ami Georges ne cache pas ses inquiétudes au sujet du pont qu'il va falloir passer.

— Si la sentinelle s'y promène, dit-il, il ne faut pas songer à le traverser. Mais il y a un chemin de halage sous le pont en longeant la berge. Il faudra le suivre jusqu'au passage d'eau ; là, nous devons attendre le batelier qui nous mènera de l'autre côté.

## VII

— Nous approchons du moment dangereux. Nous quittons la route pour prendre le chemin de halage. Nous avançons doucement sur la pointe du pied... Mais il semble que tous les cailloux de la terre se soient donné rendez-vous pour nous faire trébucher.

Nous voici en vue du pont ; nous distinguons une forme indécise qui doit être celle de la sentinelle. Chut ! nous ne respirons plus...

Nous sommes presque sous le pont, quand tout à coup, un fracas terrible...

— C'était moi qui m'étendais sur un tas de ferrailles, dit tante Lou, en riant à ce souvenir. Je me relève aussi vite que je le puis dans cette obscurité. Mais, trois pas plus loin, nouveau tas de ferrailles, nouveau fracas. Un obus, tombant à nos pieds, ne nous aurait pas fait plus peur. Nous restons blotties contre une arche du pont, prêtes à toutes les catastrophes.

— Et la sentinelle est venue vous arrêter ? demanda Jacques, haletant.

— Pas du tout, répond tante Lou, en riant de plus belle. Elle n'a pas bougé. Nous n'avons jamais su si elle dormait, si elle rêvait ou si, tout simplement elle



était trop paresseuse pour se déranger. Au bout de quelques minutes, nos cœurs battaient moins fort et, comme nous n'avions pas l'intention de coucher sous les ponts, nous continuons notre marche.

— Mais, au bout de quelques pas, reprend tante Nette, je sens Georges, dont je tiens le caban, qui plonge dans les buissons de la rive. « Bon, me dis-je, voilà le gamin à l'eau ! »

— Je me demandais si nous allions passer la Meuse à pied ! dit tante Lou, et cela aurait été un joli tour de force, Jacques, tu peux m'en croire. Mais ce n'était qu'une manœuvre de Georges qui avait cru entendre remuer l'Allemand et qui voulait disparaître jusqu'à ce que son attention fût détournée. N'importe, il m'avait fait bien peur. Si un jour j'ai la fièvre et le délire, tous les ponts de la Meuse danseront devant moi.

— Mais c'est aussi fort que des aventures d'Indiens, ce que vous avez fait là, s'écrie Jacques, avec une admiration qu'il ne déguise pas.

— Je ne sais pas, dit tante Nette, avec modestie, mais écoute la fin de l'histoire.

## VIII

Nous arrivons enfin au passage d'eau, où nous attendons patiemment le batelier. Ah ! mon petit Jacques, quel soulagement quand nous entendons enfin le lourd bateau plat qui frappe l'eau et accoste la rive !

De l'autre côté, nous sommes presque sauvées. Mais nous voudrions bien trouver un gîte pour cette nuit. Georges, qui est un garçon débrouillard, nous emmène



chez des amis à lui. Mais ces amis sont en soirée dans une autre maison, où nous entrons à notre tour.

— Je n'ai jamais vu de ma vie une soirée plus amusante que celle-là, déclare tante Lou. Nous avons été très bien reçues. Personne ne nous connaissait. Il y avait nombreuse société, entre autres, un gendarme allemand, chargé d'arrêter les gens qui n'ont pas de passeport. Heureusement, qu'il n'a pas eu l'idée de nous demander les nôtres. Nous avons tous bien ri et bu du café ensemble fraternellement.

— Mais nous tombions de sommeil, reprend tante Nette, nous avons fait quinze lieues depuis la veille. Les amis de Georges qui voyaient notre fatigue, nous ramènèrent chez eux. Il était minuit. Nous devions être en route à quatre heures du matin pour passer de nouveau la Meuse avant le jour.

— De sorte que vous avez dormi trois heures en tout? demande Jacques, avec un respect marqué pour l'endurance de ses tantes.

— Nous n'avons pas dormi du tout, s'écrient en même temps les deux petites tantes. Ce n'était cependant pas la faute de nos hôtes. Ils nous ont donné une chambre divisée en deux par une cloison; une moitié pour Georges, l'autre pour nous.

— Et vous ne connaissiez pas Georges avant de partir? demande Jacques.

— Mon cher garçon, dit tante Lou, on apprenait vite à se connaître pendant la guerre. On avait à chaque instant besoin les uns des autres et on voyait aussitôt sur qui on pouvait compter. Nous avons senti tout de suite que Georges était un brave garçon et qu'il nous était dévoué.



— Mais pourquoi n'avez-vous pas dormi, puisque vous aviez si sommeil?

Ici les deux petites tantes se mirent à rire comme deux folles.

## IX

— J'aurais bien voulu t'y voir, toi qui es un jeune homme délicat et qui ne peux dormir parce que ton lit est un peu court, ton matelas un peu dur, ta couverture un peu lourde, parce qu'il fait chaud dans la chambre et que les moustiques y bourdonnent leur chanson.

Là, nous avions bien un lit à notre longueur, mais les draps avaient une couleur si douteuse que nous n'avons pas eu le courage de nous y coucher. Nous avons dit à notre hôtesse que nous ne voulions pas nous endormir pour si peu de temps, que nous aimions mieux rester à nous chauffer auprès du feu.

La bonne femme remua les cendres et y jeta un fagot, ce qui fit une belle flambée. Puis, elle s'en alla, en nous souhaitant le bonsoir. Et nous, le dos appuyé au lit et les pieds au feu, nous nous endormons sur nos chaises, terrassées par la fatigue. Mais tu devines si c'était confortable. Nous nous réveillons au bout d'un quart d'heure, plus courbaturées qu'auparavant.

— Alors, reprend tante Lou, nous avons eu l'idée de nous coucher par terre en roulant nos pélerines mouillées pour en faire des traversins. Nous voilà couchées côte à côte comme au bivouac. Mais nous ne dormons pas mieux, car des puces et des punaises se lèvent en masse des crevasses des murs et des fentes du plancher et viennent nous dévorer.



Puis le feu s'éteint. Il fait glacial, la fatigue nous fait sentir le froid plus vivement. Nous claquons des dents. Les trois heures de cette nuit mémorable nous paraissent une éternité. Mais c'est la guerre. Il faut bien s'y résigner.

— Nous n'avons jamais dit autant de folies que cette nuit-là, dit tante Nette. Georges ronflait de l'autre côté de la cloison. Je n'ai jamais compris comment nous ne l'avions pas réveillé par nos fous rires.

Mais quelle joie de nous retrouver dehors, à quatre heures du matin ! continua tante Lou. La Meuse est là. La lueur d'un réverbère nous montre la barque qui vient nous prendre. Puis, nous continuons notre voyage et, dans l'après-midi, nous sommes chez nous, rompues de fatigue et ravies de notre expédition. Tu le vois, Jacquot, nous avons raison de dire que nous avons couru les bois et que nous avons presque passé ces trois journées à la belle étoile. Car nous n'avons pas été trois heures sous toit, et encore nous n'avons pu dormir ni l'une, ni l'autre nuit.

## X

— C'est vrai, dit Jacques. Et est-ce que le poste d'observation que vous aviez fondé à Ch... a beaucoup travaillé pour la cause des Alliés ?

— Il aurait bien travaillé si on lui en avait laissé le temps, mais figure-toi, que nous sommes partis le 4 octobre 1918, et les Allemands signaient l'armistice le 11 novembre. Tu vois que notre poste est bientôt devenu inutile.

Jacques fit la moue :



— Vous avez dû être bien fâchées, dit-il, de vous être donné tant de mal pour une chose qui n'a servi à rien.

— Nous avons été ravies de la victoire des Alliés, dit tante Nette et enchantées de voir qu'elle rendait notre travail superflu.

— On ne fait pas les choses parce qu'elles sont utiles, ajouta tante Lou, on les fait parce qu'elles sont bien. Voilà tout.

— C'est magnifique, ce que vous avez fait là, dit Jacques, avec conviction.

A ce moment, on entendit onze heures qui sonnaient à la petite cloche du village. Les deux petites tantes s'écrièrent tout d'une voix :

— Il est temps de dormir, bonsoir Jacques.

— Bonsoir, mes tantes.

Et comme il faisait beaucoup moins chaud, que les moustiques au plafond semblaient vouloir se taire et que Jacques aurait eu honte maintenant de se plaindre de son mauvais lit, il s'endormit aussitôt.

## XI

Le lendemain, les petites tantes, aidées de Jacques, mirent la maison en ordre. Il fallut ouvrir des caisses, porter des paquets, traîner des malles, ranger du linge et laver de la vaisselle. Jacques passa sa journée à trotter de droite et de gauche et travailla comme un brave petit ouvrier.

A quatre heures, la cuisine était en ordre et ils purent y prendre le thé. Comme ils terminaient, tante Nette proposa :

— Si nous lavions par terre à nous trois pour que toute



---

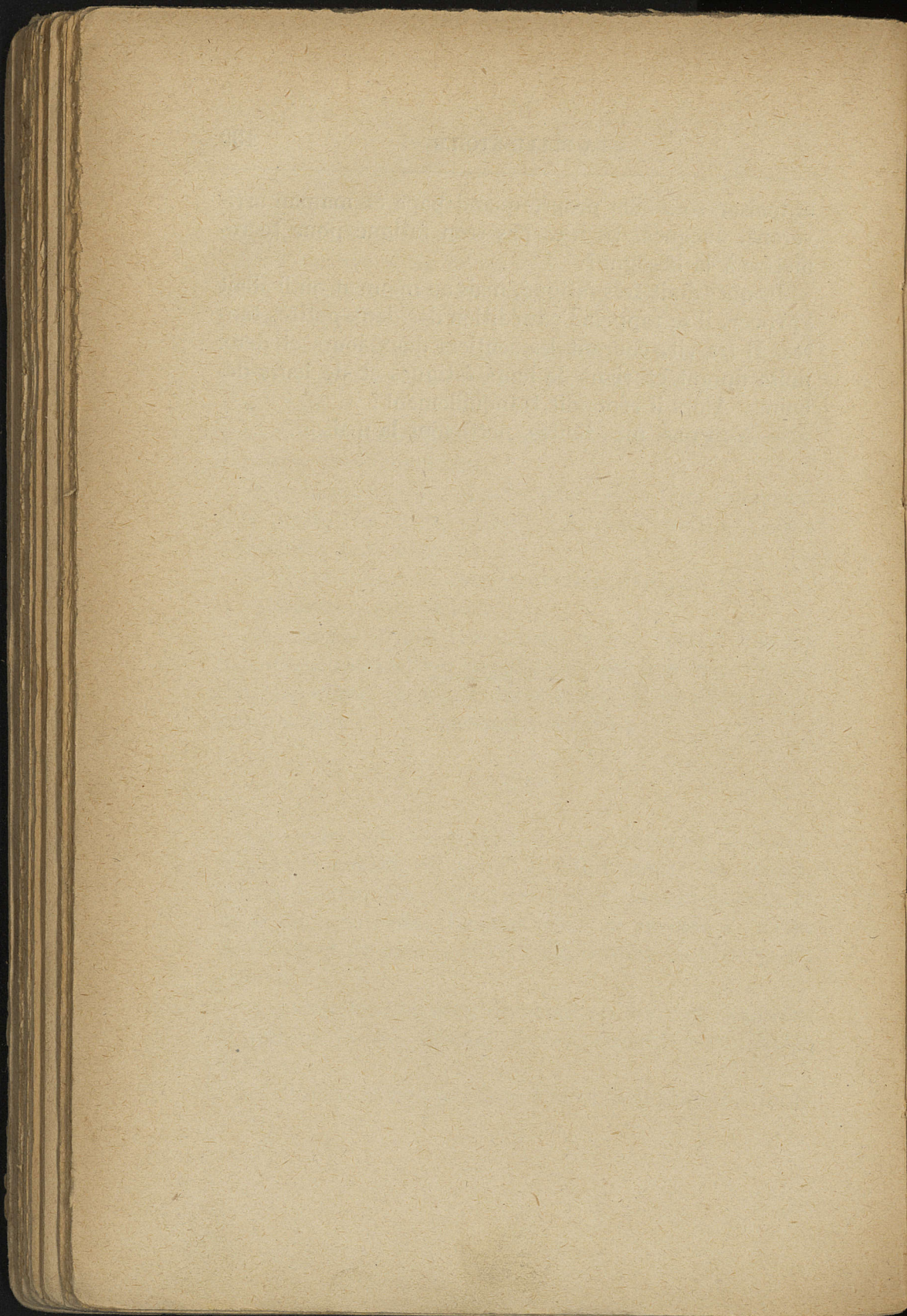
la maison soit bien propre quand papa et maman arriveront. Jacques, tu n'es pas trop fatigué pour te remettre à la besogne?

Jacques était très fatigué, mais au moment où il allait l'avouer, il se rappela l'expédition des deux petites tantes. Il les vit, courant les sentiers deux jours et deux nuits durant et riant de leurs fatigues et de leurs débâcles. Alors il répondit tranquillement :

— Non pas, mes tantes, nettoignons la maison.

---







VIII

ROBINSON CRUSOÉ





*Ce n'était pas le moment d'avoir le vertige! (P. 154.)*



# Robinson Crusoé

## I

Il était une fois, dans un joli village des Flandres, un brave forgeron, nommé Gérard, qui travaillait toute la journée pour nourrir Sus, sa femme, Pier et Mieke, ses deux enfants.

Pier avait treize ans; il allait encore à l'école où il suivait les cours du quatrième degré. Tout le monde sait qu'au quatrième degré, les enfants apprennent le français, le flamand, le calcul et bien d'autres choses. Mais en même temps, ils apprenaient à se servir de leurs bras. C'est ainsi qu'ils deviennent de bons ouvriers, adroits et intelligents.

Cette année-là, la petite Mieke alla passer les jours de la Pentecôte chez sa marraine. Elle revint toute triomphante tenant bien serrée dans sa main l'anse d'un petit panier d'osier. Le panier était un cadeau de la marraine; Mieke l'ouvrit devant toute la famille réunie et en sortit un joli lapin blanc, qui n'avait pas plus de quatre semaines.

— Voilà un beau petit lapin, dit Gérard. Il s'agit maintenant qu'il soit bien soigné; Mieke, ta maman a déjà bien assez d'ouvrage avec la maison, le jardin et les poules. C'est toi qui t'occuperas de nourrir ton lapin. Je te donnerai un petit couteau pour lui couper son herbe.



— Mais où mon lapin sera-t-il logé? demanda Mieke avec inquiétude.

— Nous allons mettre du foin dans une caisse, dit Gérard. Il est si petit qu'il peut bien rester quelques jours ainsi. Mais dimanche, Pier lui construira un clapier. Comme cela nous verrons si l'on apprend quelque chose au quatrième degré.

— Et tu me donneras ce qu'il faut pour construire le clapier, père? demanda Pier, les yeux brillants de plaisir.

— Il y a de vieilles caisses dans le grenier de la forge; tu y trouveras aussi des planchettes pour tes claires-voies et des morceaux de treillis pour la façade du clapier. Si tu es un peu adroit, le lapin de Mieke sera bien logé. Si Mieke est soigneuse, il sera bien nourri. Ainsi nous verrons si on peut vous confier quelque chose.

Les deux enfants se sentirent tout fiers à la pensée que les parents leur remettaient le bonheur du petit lapin blanc et se promirent d'être dignes de cette mission.

## II

Le samedi après-midi, dès qu'il fut rentré de l'école, Pier enleva sa veste et mit le grenier sens-dessus dessous pour trouver la caisse, les planches et le treillis dont il avait besoin. Il descendit tout cela dans la cour, derrière la maison. Mieke portait le marteau et les clous.

Pier travailla si bien que le soir même il avait bâti son clapier. Mais il fallait encore y faire le plancher à claire-voie, la porte du toit, la petite mangeoire pour l'herbe et la façade en treillis. Et chacun sait que c'est là le plus difficile.



Le dimanche matin, toute la famille alla à la messe, puis Pier se hâta d'enlever son beau costume et se remit à son travail, mais il n'y mettait plus le même entrain que la veille.

Après le dîner, il y eut une visite, celle du vieux Jef, le menuisier. Jef le menuisier était le meilleur ami des Gérard depuis qu'ils avaient été compagnons de prison, pendant l'occupation allemande. Jef disait même parfois que Gérard lui avait sauvé la vie. Mais cela s'était passé plusieurs années auparavant, quand Pier était encore un tout petit garçon et Mieke un poupon au berceau. De sorte que les enfants ne savaient pas très bien dans quelles aventures leur père et le vieux menuisier s'étaient trouvés réunis.

Gérard et Jef vinrent s'asseoir sur le banc derrière la maison et allumèrent leurs pipes. Sus posa devant eux, sur la table peinte en vert, des verres et une cruche de bonne bière mousseuse. Puis elle s'assit à côté d'eux, en laissant pendre ses mains sur ses genoux. Les mains de Sus, la bonne ménagère, ne se reposaient que le dimanche. Les six jours de la semaine elles frottaient, tricotaient, raccommodaient si activement qu'à elles deux elles faisaient l'ouvrage de trois paires de mains ordinaires.

Mieke arriva ensuite avec son prix de l'an dernier. C'était le récit des aventures de *Robinson Crusoé* dans son île déserte. Elle l'avait lu dix fois d'un bout à l'autre, mais elle l'aimait davantage chaque fois. De plus, il y avait des images où l'on voyait Robinson au milieu de ses troupeaux avec son ombrelle en peau de chèvre. Pier regardait les poules qui venaient picorer entre les



pavés de la cour. Au bout d'un instant, il vint, lui aussi, s'asseoir à côté de Mieke et lire avec elle *Robinson Crusoé*.

### III

— Eh bien ! garçon, demanda alors Gérard, où en est ton clavier ?

Pier eut un air un peu embarrassé.

— Il n'y a pas moyen de le finir, père. Je n'ai rien de ce qu'il faut. Les planchettes pour les claires-voies sont trop courtes.

— Mets-en deux ensemble.

— Le treillis est déchiré.

— Raccommode-le.

— Je n'ai pas de charnière pour fixer la porte.

— Tu en trouveras tant que tu voudras dans les ferrailles du grenier.

— Mais je ne trouve pas de tourne-vis pour les dévisser. Elles sont rouillées et j'ai peur de casser mon couteau.

— Fabrique un tourne-vis toi-même.

— Oh ! père, comment veux-tu que je fabrique un tourne-vis moi-même ?

Gérard se mit à rire et répondit :

— Demande la recette à Jef et tu verras.

Pier regarda Jef avec étonnement, se demandant comment un menuisier pourrait lui donner une recette pour fabriquer un tourne-vis. Jef, qui ne parlait que dans les grandes occasions, retira sa pipe de sa bouche et prononça lentement ces paroles :

— On prend une vieille cuiller de fer et on l'use sur une pierre.



— Cela ne doit pas être un fameux tourne-vis, dit Pier. A l'école, nous avons des boîtes à outils : on travaille bien avec de beaux outils.

— Peut-être, dit Gérard, mais il est utile aussi de savoir se passer d'outils et d'être capable de les fabriquer soi-même, comme Robinson Crusoé.

— Mais nous ne sommes pas dans une île déserte, repartit ce petit entêté de Pier, et nous avons toujours des outils sous la main. Il n'y a plus de Robinson Crusoé !

— Tu crois cela, mon garçon ? tu pourrais bien te tromper. L'ami Jef et moi nous nous sommes trouvés un jour dans le cas de Robinson Crusoé. Nous avons été obligés de fabriquer de nos mains tous les objets dont nous avions besoin.

— Où cela ? dans une île déserte ?

— Non pas, dans une prison allemande, où nous étions enfermés tous les deux.

— Pourquoi étiez-vous prisonniers, père ?

Ici Gérard et Jef se regardèrent en souriant, comme lorsqu'on se rappelle de bons souvenirs.

#### IV

— Eh bien ! raconta Gérard, les Allemands m'avaient pris parce que je servais de guide aux jeunes gens qui voulaient passer la frontière. Tu connais bien, Pier, le carrefour où il y a un poteau peint comme un drapeau ? Au delà c'est la Hollande. Pendant la guerre, les jeunes gens belges qui voulaient aller rejoindre leur armée devaient passer par un double réseau de fils de fer. Les Allemands y montaient la garde jour et nuit et quand



ils surprenaient ceux qui voulaient passer, ils tiraient dessus, comme le chasseur sur le gibier.

Malgré cela, on arrivait à franchir les fils de fer. Il fallait connaître à fond le pays ou bien, avoir un guide qui vous menait par des petits sentiers mal gardés. C'est dans une promenade de ce genre que j'ai été pris.

— Et vous, oncle Jef, vous guidiez aussi les volontaires? demanda Pier.

— Oui, dit Gérard, répondant pour son ami. Seulement, son affaire était beaucoup plus grave que la mienne. Il a été pris, lui, huit jours après moi. Et il avait sur lui le plan d'un dépôt de munitions qu'il voulait envoyer aux Alliés.

— Ces gredins venaient remiser leurs engins à une lieue de chez moi et ils auraient voulu m'empêcher de prévenir notre armée, moi qui avais trois fils soldats! dit Jef, en retirant de nouveau sa pipe de sa bouche.

— Mais pourquoi vouliez-vous prévenir les Alliés? demanda Pier. Ils ne pouvaient pas venir attaquer le dépôt.

Comme Jef avait remis sa pipe dans sa bouche, ce fut Gérard qui répondit :

— Si fait : ils pouvaient, en avion, venir pour y jeter des bombes, ce que les Allemands craignaient beaucoup. Envoyer des renseignements à l'armée de campagne, ils appelaient cela faire de l'espionnage. Jef fut donc accusé d'espionnage et très durement traité en prison.

## V

On ne peut pas s'imaginer la façon dont les Allemands torturaient leurs prisonniers. Ils nous laissaient souffrir



de la faim et du froid et nous frappaient. Un jour, j'ai reçu une avalanche de coups de poing au visage et au cœur. Je ne puis pas me plaindre, Jef en a reçu plus que moi ; il a été blessé. Comme il ne voulait pas dire qui l'avait aidé à faire ses plans, les policiers lui ont fait une large entaille à la figure. Il ne s'est pas plaint, mais le médecin, en le soignant, n'a pas pu se retenir de dire en allemand, à mi-voix, comme s'il se parlait à lui-même : « Ils doivent être des barbares ».

Pour finir, Jef a été condamné à mort avec deux autres. Pour moi, je ne savais encore rien.

Je ne sais vraiment pas comment Jef et moi nous avons pu obtenir d'être mis dans la même cellule. Nous avons immédiatement décidé de nous évader. Mais ce n'était pas facile, car la fenêtre avait trois rangées de barreaux. De plus, l'officier des prisons venait trois fois par semaine pour inspecter les cellules. Nous n'avions aucun outil et cependant il fallait aller vite, car d'un jour à l'autre, on pouvait venir chercher Jef pour le conduire dans une cour écartée, que nous connaissions bien. C'est là qu'on emmenait les condamnés à mort dès le petit matin. On les liait à un poteau et puis, au commandement, douze soldats les visaient au cœur et tiraient. Jef et moi nous ne voulions pas mourir ainsi. Nous étions deux hommes forts et résolus et nous nous mîmes à la besogne sans perdre notre temps à nous lamenter.

## VI

La première chose à faire, c'était de nous fabriquer un outil. Heureusement notre lit menaçait ruine ; nous



arrivons à détacher complètement un morceau du cadre et à en faire un marteau.

A l'aide de ce marteau, nous enlevons le premier grillage de la fenêtre qui n'était pas bien solide. Le second était fait de barreaux de fonte; nous arrivons à les casser à l'aide de notre marteau. Restait une grille faite de barreaux de fer forgé, distants l'un de l'autre de douze centimètres. D'abord, nous avons essayé de les écarter en nous servant d'un drap de lit roulé en corde, mais les barreaux avaient cinq centimètres de diamètre et nous n'arrivions à augmenter l'espace entre eux que d'un ou deux doigts.

Il ne nous restait qu'un espoir, c'était d'arriver à nous procurer une scie. Nous envoyons un de nos gardiens, un soldat, chez un marchand de ferrailles de l'endroit. Je le connaissais et, en lui demandant de nous envoyer des vivres, j'espérais qu'il comprendrait ce que nous voulions.

Le soldat revint bientôt, apportant des pains fourrés que nous envoyait le marchand; malheureusement celui-ci n'avait pas compris notre billet et il n'avait pas songé à cacher dans le panier la lime dont nous avions besoin pour scier les barreaux de notre prison.

Malgré cela, nous ne perdons pas courage. Mon frère devait venir me voir au parloir le lendemain, et je me proposais d'obtenir de lui le secours qui nous manquait.

Il y avait à trois mètres du mur de notre prison un pommier, haut de cinq mètres à peu près. Une branche de ce pommier obliquait d'un demi-mètre environ vers le faite du mur. Il nous fallait donc jeter un pont de notre fenêtre au pommier, et de là, au mur extérieur.

Nous avions à notre disposition les planches de notre



lit, qui, réunies par des clous, pourraient faire une passerelle praticable. Les clous ne nous manquaient pas. Quelques heures suffirent pour dévisser la douzaine de vis et les clous rouillés qui maintenaient le lit, nous n'avions pour tourne-vis qu'une cuiller aiguisée sur les dalles, comme Jef l'a dit tout à l'heure, et pour tenailles que nos doigts et nos dents.

L'un de nous faisait le guet pendant que l'autre travaillait. L'espoir de nous échapper nous soutenait.

On vient me dire que je ne puis voir mon frère au parloir. J'y cours et je le supplie de m'envoyer une lime. Hélas ! il refuse. Tout notre travail est donc inutile.

## VII

— Pourquoi mon oncle refusait-il de t'envoyer une lime pour te sauver ? demanda Pier avec étonnement.

Ici, le vieux Jef retira une troisième fois sa pipe de sa bouche et dit :

— Ton oncle avait parfaitement raison, mon garçon. En essayant de s'évader, ton père sauvait ma vie, à moi, puisque j'étais condamné à mort et sûr de mon affaire. Mais il risquait la sienne, car il n'était pas jugé ; et si on l'avait pris à scier les barreaux de sa prison, on l'aurait fait fusiller aussi. Ton père m'a sauvé la vie, mon garçon, et à un troisième, comme il va te le raconter.

— Allons donc, dit Gérard, en haussant les épaules, ne croyez pas cela, mes enfants, j'en avais assez des prisons allemandes et cela m'amusait de jouer Robinson entre quatre murs, voilà la vérité. Car tu vois que nous devons fabriquer nos outils nous-mêmes, comme Robinson, et que ce n'était pas toujours facile.



Puisque nous ne pouvions nous procurer de lime, il était impossible de nous sauver par la fenêtre. Mais il y avait encore une autre issue. Au milieu du plafond se trouvait un entonnoir d'aérage traversé par un tuyau.

Je monte sur les épaules de Jef, j'enlève le tuyau et je regarde ce qui se passe à l'étage supérieur. Je vois un grenier couvert de grandes tuiles rouges posées sur les poutres de la charpente et faciles à déplacer.

Quand le soldat vient faire l'inspection, nous le faisons causer. Il nous dit que le grenier n'est pas habité, parce que la clef en est perdue. Dans ce cas nous étions bien tranquilles, car les Allemands sont très lents à faire faire un travail. Ils n'auront probablement remplacé la clef perdue que lorsqu'il était trop tard. Mais alors ils en auront fait faire douze à la fois.

### VIII

Nous nous mîmes à la besogne. Il s'agissait d'élargir suffisamment l'entonnoir d'aérage pour pouvoir passer par là dans le grenier.

L'un de nous faisait le guet à la porte. L'autre dressait la chaise sur le lit, se hissait sur la chaise, passait le bras par l'entonnoir et travaillait à la partie supérieure de l'orifice. Nous ne devions attaquer la partie inférieure qu'à la dernière minute de peur que l'officier qui venait inspecter notre cellule ne se rendît compte de nos efforts. Nous bouchions soigneusement les trous que nous faisons avec des journaux trempés dans l'eau de notre cruche.

Nous n'avions à notre disposition que notre marteau improvisé et aussi un de ces crochets de fer qui maintien-



nent les gouttières contre le mur. Nous étions arrivés à le détacher et c'est grâce à lui que nous sommes arrivés à notre but. Mais je ne puis dire combien ce travail était épuisant. Il fallait se hisser sur la pointe des pieds et rester tendu pendant des heures, les bras au-dessus de la tête. Cependant nous travaillions jour et nuit, taillés par l'inquiétude.

Enfin, nous touchions à la délivrance, il ne nous fallait plus que deux nuits pour tout terminer, quand le gardien vint m'annoncer que je devais quitter aussitôt cette prison pour une autre.

Que faire? Je dis adieu à Jef. Je crois que nous pleurons tous les deux. J'étais désespéré. Je donnais mon pain et tout l'argent que j'avais au gardien, en lui demandant de mettre dans la cellule de Jef un des deux autres condamnés à mort.

Puis je partis. Bientôt un train m'emmenait vers ma nouvelle prison. A un moment, où le soldat qui me gardait était parti, je dis à mes compagnons de route : « Priez pour des hommes en grand danger de mort ». Ils ne me demandèrent rien et je vis bien que tous se recueillaient en pensant à ceux qui allaient mourir.

## IX

A ce moment, le vieux Jef prit la parole et acheva le récit.

— Je t'assure qu'à ce moment nous ne perdions pas notre temps, l'autre camarade et moi. Nous étions décidés à risquer l'évasion la nuit suivante. Et nous y avons réussi. Le trou était fait. Nous montons sur le lit et je me hisse dans le grenier sur les épaules du ca-



marade. Nous étions pieds nus pour ne pas faire de bruit. Il me passe deux paquets contenant nos chaussures et du pain. Puis il me tend la passerelle faite au moyen de notre bois de lit.

Je le fais monter à son tour en lui jetant un drap de lit roulé en corde. Nous voilà dans le grenier. Nous ouvrons une lucarne et nous passons sans encombre sur le toit. Nous avons vite fait de trouver la gouttière. Je me laisse glisser le premier. Mais la gouttière aboutissait à une plate-forme de zinc sur laquelle je tombe avec un bruit formidable.

Nous nous tenions tapis dans notre coin, sûrs d'être perdus. Mais personne ne vint. Encore aujourd'hui, je ne comprends pas comment toute la prison n'a pas été réveillée par un tel fracas. Enfin, mon camarade me passe la planche à laquelle nous avions attaché les paquets et il descend à son tour, plus adroitement que moi.

De la plate-forme nous pouvions atteindre les maîtresses branches du pommier dont Gérard a parlé tout à l'heure. Nous arrivons à appuyer notre pont, d'un côté à une fourche de l'arbre, de l'autre au mur extérieur de la prison.

Ce n'était pas le moment d'avoir le vertige. Nous franchissons notre étroite et branlante passerelle et nous arrivons sur la crête du mur. Il avait cinq mètres de haut, mais l'espoir d'être sauvés nous donnait du courage. Nous nous laissons couler jusqu'en bas. Nous étions enfin hors de la prison.

## X

— Et les Allemands ne vous ont pas repris? demanda Pier avec angoisse.



— Non, heureusement ; s'ils nous avaient rejoints, nous étions perdus. Nous avons laissé tomber nos paquets du haut du mur. Nous nous chaussons et nous nous mettons à courir dans la direction de la frontière. Cette seule nuit-là, nous avons dû sauter sept haies, car nous voulions couper court et éviter les grand'-routes.

Le lendemain, nous étions en bien plus grand danger encore, car on savait à la prison que nous nous étions évadés et on avait dû télégraphier à tous les postes de gendarmerie de la région. Nous ne marchions plus que la nuit ; le jour nous nous cachions dans les bois. Souvent, on voulait bien nous héberger dans des fermes et nous donner à manger. A la fin, nous avons trouvé un guide qui nous a fait passer la frontière. Nous étions sauvés.

Tu vois, mon bonhomme, conclut Gérard, que nous étions un peu dans ce temps-là des Robinsons Crusoés. Et il ne s'agissait pas alors de jeter manche après cognée, comme on dit de celui qui, voyant que la cognée de sa hache ne vaut plus grand'chose, se décourage et laisse perdre le manche qui est encore bon. Non pas, il fallait fabriquer soi-même sa cognée et prendre patience si on ne voyait pas tout de suite le moyen de lui ajuster un manche.

Pier réfléchit un instant, puis dit :

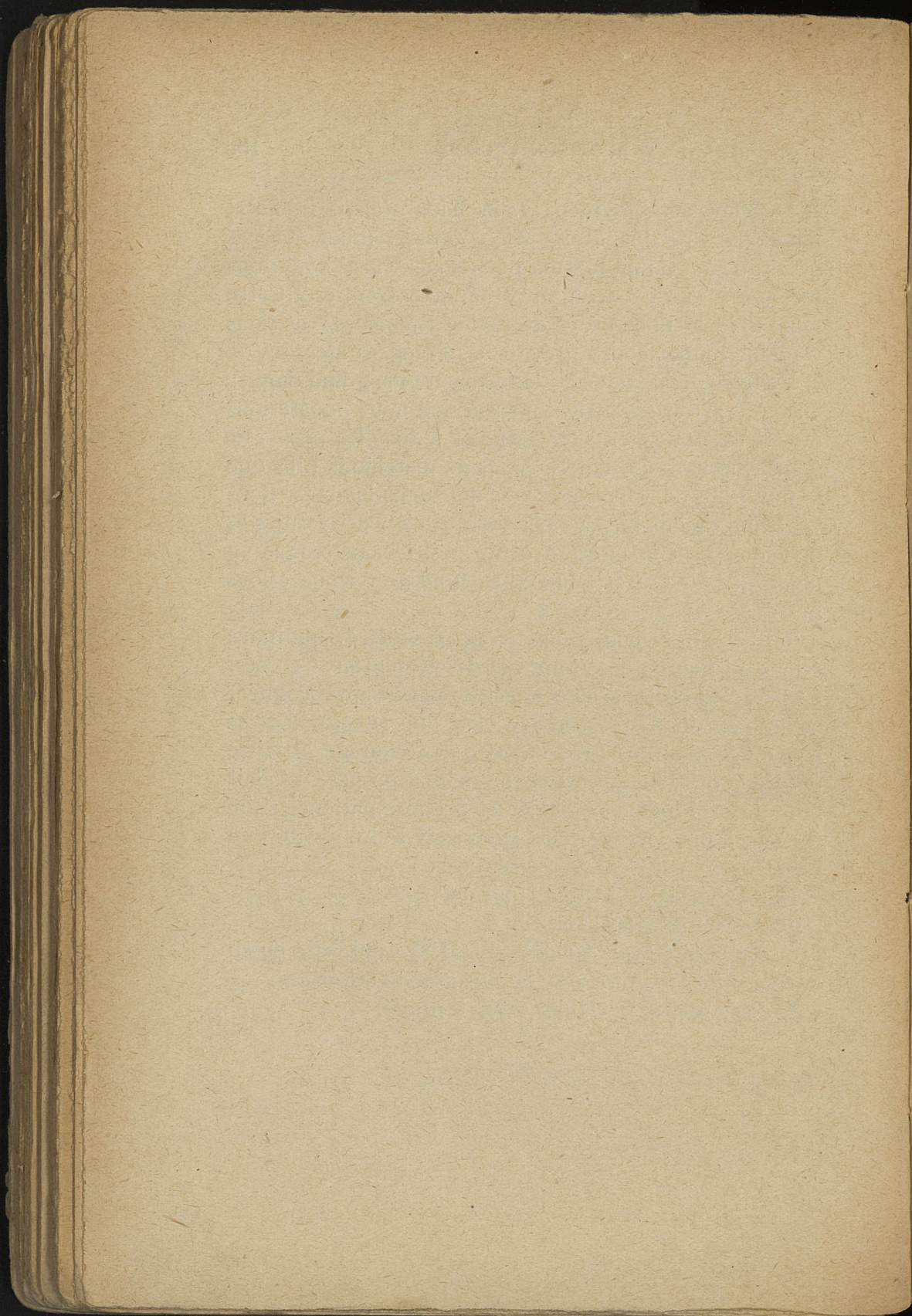
— Je vais achever le clapier.

— Et moi je vais t'aider, dit Mieke qui, elle aussi, avait écouté l'histoire avec la plus grande attention.

Le soir même le clapier était terminé.

---







IX

**Honore ton Père et ta Mère**





*Et parfois leur petit garçon venait les remplacer. (P. 162.)*



# Honore ton Père et ta Mère

## I

Chaque jour à quatre heures, lorsqu'il avait fini sa classe en ville, Monsieur l'instituteur Noël allait donner une leçon à André, qui avait treize ans.

André habitait avec sa maman et ses sœurs une fort belle villa d'où l'on découvrait la ville et la douce rivière qui coulait au fond de la vallée. De l'autre côté se trouvait l'usine où des centaines d'ouvriers venaient chaque jour à leur travail.

C'était le père d'André qui avait fondé l'usine. Quand son petit garçon était né, il avait eu une grande joie et il s'était dit : « Je ferai d'André un ingénieur comme moi ; il aimera ses ouvriers et ses machines et fera sa fortune comme j'ai fait la mienne, à force de travail et d'honnêteté. »

Malheureusement il était mort lorsqu'André n'était encore qu'un petit enfant très chétif et délicat. Et, s'il avait pu le revoir maintenant, il aurait éprouvé une grande tristesse à le retrouver si pâle et si maigre. André était très intelligent, mais paresseux, et il restait de longues heures oisif et distrait, sans même regarder son livre ouvert devant lui.

Quand sa maman lui rappelait le dernier vœu de son père « qu'il devienne ingénieur et travaille à développer



l'usine », il répondait d'un air un peu maussade : « Comment voulez-vous, maman, que je devienne ingénieur ? Je ne comprends rien à l'arithmétique et je manque tous mes problèmes ».

Heureusement pour lui, Monsieur Noël était un excellent instituteur qui comprenait les enfants et qui les aimait. Il sut dire à André ce qu'il fallait pour faire de lui un homme énergique et actif.

## II

Ils étaient un jour assis ensemble dans le jardin. Le bruit de l'usine arrivait jusqu'à eux. Les livres et les cahiers étaient étalés devant eux sur la table et M. Noël faisait lire à André, une histoire qui avait pour titre : « Honore ton père et ta mère ». On y voyait, comment Franklin, Pasteur et d'autres grands hommes ont respecté et vénéré leurs parents.

Quand l'histoire fut finie, M. Noël fit une pause d'un instant, puis reprit :

— Tu as bien lu et je vois que tu as bien compris. Mais, dis-moi, penses-tu qu'un enfant ait fait tout son devoir quand il a honoré ses parents vivants ?

— Il faut aussi honorer les morts.

— C'est vrai, et comment honore-t-on les morts ?

André réfléchit à la visite qu'il faisait souvent au cimetière en compagnie de sa maman et de ses sœurs, et répondit :

— On va porter des fleurs sur leur tombe et on pense souvent à eux.

En ce moment, un jeune garçon d'une quinzaine d'années passa sur le chemin, de l'autre côté de la grille. Il



était pauvrement vêtu ; son regard était droit et clair dans un visage tout brun ; il salua M. Noël avec un air de respect et d'amitié et passa outre.

— Sais-tu qui est ce garçon, demanda M. Noël à André.

— Non, Monsieur.

— C'est un ouvrier de l'usine. Il a perdu son père comme toi. Je pense qu'il ne va pas souvent prier sur sa tombe parce qu'il n'a pas beaucoup de temps à lui. Cependant, je vais te dire une chose qui va peut-être t'étonner : je ne connais pas un homme au monde qui honore son père mieux que ne fait ce garçon.

— Qui est-il, Monsieur, et comment le connaissez-vous ?

— Il s'appelle Léon Laurent, il est le fils d'Oscar Laurent qui a été fusillé par les Allemands pendant la guerre et il était dans ma classe à cette époque. Je vais te raconter toute l'histoire de la famille Laurent.

### III

Oscar Laurent, le père de Léon, était au début de la guerre employé au chemin de fer ; il habitait avec sa femme, son fils et sa fille une petite maison tout près de la gare. Tu peux la voir d'ici. Il y a une glycine qui grimpe le long de la porte.

Oscar Laurent était très heureux. Cependant, il y avait dans sa vie un grand regret : il aurait voulu être ingénieur. Son grand-père et son père l'avaient été et lui avaient légué le goût des sciences et de la mécanique. Malheureusement son père était mort jeune ; il s'était ruiné en faisant des expériences et des recherches fort



coûteuses. Oscar, qui avait deux frères et deux sœurs plus jeunes que lui, s'était trouvé à sa mort chef de famille : il avait dû renoncer aux études pour pouvoir gagner sa vie aussitôt.

Il avait pris alors un poste au chemin de fer, mais tout en faisant consciencieusement sa besogne d'employé, il continuait à travailler et à réfléchir aux questions de mécanique qui l'intéressaient vivement. Il cherchait à perfectionner les appareils de la gare où il travaillait et très souvent, il passait de longues soirées à dessiner et à faire des calculs.

Quand la guerre éclata, Oscar Laurent avait cinquante ans et il était trop âgé pour être soldat. Cependant, il trouva moyen de servir sa patrie.

Un de ses chefs fonda un service d'observation des chemins de fer. Il fallait noter tous les trains qui passaient jour et nuit, allant d'Allemagne au front et retournant du front en Allemagne, emportant des soldats, des canons, des chevaux et des matériaux de toutes sortes. Tu devines aisément quels services rendaient ces observateurs : ils étaient aussi utiles que les aviateurs qui volaient au-dessus des lignes pour venir photographier les forces ennemies. Tu devines aussi avec quel acharnement les Allemands recherchaient ceux qui leur faisaient tant de mal. Les observateurs devaient se tenir cachés derrière les rideaux de leur chambre et y rester immobiles pendant des heures.

Oscar Laurent et sa femme se partageaient ces fatigantes journées. Et parfois leur petit garçon venait les remplacer.



## IV

— Comment, Léon a été observateur pendant la guerre?

— Oui, et un excellent observateur, attentif et consciencieux. Son père avait toujours exigé de lui la plus parfaite sincérité et jamais il n'aurait avancé une chose sans l'avoir vue de ses propres yeux. « Une nuit, m'a raconté Léon, maman qui était à bout de forces, s'endormit à la table où elle écrivait. Tout à coup un train passe, elle se réveille en sursaut et n'aperçoit plus que le dernier wagon qui s'éloigne dans l'obscurité. Interdite, elle hésite, se demandant ce qu'elle allait écrire ; elle était déjà prête à noter « un train complet » quand papa, qui veillait sans qu'elle le sût, lui posa la main sur l'épaule et lui demanda : « qu'allais-tu écrire ? » Alors, j'ai compris qu'il faut toujours se taire quand on n'est pas sûr de la vérité ».

C'était un travail épuisant pour un enfant de l'âge de Léon et même pour une grande personne. Tu sais combien il est difficile de rester éveillé aux heures où l'on a l'habitude de dormir. Puis, il était impossible de faire de la lumière dans la chambre, car les Allemands qui faisaient la patrouille sur la voie eussent vu les clartés aux fenêtres. Et les heures semblaient longues au pauvre observateur qui attendait, dans l'obscurité profonde, le passage des quelques trains qui sillonnaient la nuit.

Cependant, Léon insistait souvent auprès de son père pour qu'il le laissât observer à sa place. Laurent vérifiait au début les notes que prenait l'enfant, mais il remarqua bientôt qu'elles ne contenaient jamais aucune erreur.



Il y eut un jour une grande joie dans la petite maison aux glycines. Oscar Laurent reçut une lettre de l'Etat-Major où on le félicitait de son travail si bien fait et si utile aux armées alliées.

Hélas ! ce bonheur fut de courte durée. Quelques jours après, on apprit que le chef de service était arrêté par les Allemands. Il aurait été prudent de cesser toute observation, mais Oscar Laurent se refusa à interrompre son service ; il voulait être prêt à fournir des renseignements, si un jour on revenait les lui demander.

## V

Ce fut alors qu'arriva le malheur. Un soir, les Allemands vinrent arrêter Oscar Laurent. Ils le brutalisèrent et l'emmenèrent en prison. Tu ne seras pas étonné d'apprendre que Léon eut devant eux une attitude ferme et courageuse. Il ne pleura ni ne cria, comme font d'habitude les enfants. Il regarda en face ceux qui venaient arrêter son père ; son cœur était plein de tristesse et d'anxiété, mais surtout de mépris pour ces lâches et de fierté à la pensée qu'il était le fils d'un père aussi courageux. Plus tard, un des Allemands dit à M<sup>me</sup> Laurent que l'attitude de cet enfant les avait impressionnés.

Oscar Laurent fut plusieurs mois en prison avant d'être fusillé. A lui comme à tant d'autres, les Allemands offrirent la vie sauve s'il acceptait de leur dénoncer ses collaborateurs. Il refusa obstinément de parler et se conduisit en homme d'honneur.

Sa pauvre femme et ses enfants allèrent bien souvent jusqu'à la prison pour lui porter des vivres et des vête-



ments. Léon avait toujours le même indomptable courage. Un jour, un des policiers, touché par la jeunesse des deux enfants, voulut offrir des bonbons à la petite fille. Léon lui ordonna de refuser : il avait déjà alors le ton d'un jeune chef de famille.

Dans sa prison, Oscar Laurent s'était remis aux études qu'il avait tant aimées autrefois. Il passait de longues heures à réfléchir à des projets de son invention et se demandait si son fils pourrait les réaliser après lui.

Tu sais qu'il fut condamné à mort. Il était incapable de mentir, même à des ennemis, même lorsqu'il s'agissait de sauver sa vie. Il ne nia pas ce dont on l'accusait et reconnut qu'il avait observé les chemins de fer. Mais il se tut obstinément dès qu'il s'agit de ses collaborateurs.

Il fut exécuté et fusillé à Liège au bastion de la Char treuse. Il mourut en héros. Léon, qui avait alors douze ans, était maintenant tout à fait un chef de famille.

## VI

Cette année-là, je te l'ai dit, il était dans ma classe. C'est ce qui fait que je l'ai si bien connu et que je puis te raconter toutes ces choses. Il vint très irrégulièrement à l'école avant et après l'exécution de son père. Sa mère, me disait-il brièvement, avait besoin de lui. Tu penses bien que je ne songeais pas à lui reprocher ses absences, bien au contraire, je ne pensais qu'à lui témoigner ma sympathie.

Cependant, je m'apercevais d'une série de petites choses qui m'en disaient long sur la façon dont on vivait chez lui. Ses habits s'usaient et il ne les remplaçait plus ; on voyait aux coudes et aux poignets de savants rac-



commodages de la maman. Un jour il vint en classe avec des sabots.

Puis, je m'aperçus qu'il maigrissait et que ses joues devenaient bien pâles. Alors je m'inquiétais. Car on marche aussi bien dans des sabots que dans des souliers ; il n'y a que la vanité qui y perd. Mais, quand un enfant est mal nourri, la maladie a vite fait de s'emparer de lui.

Je m'étais attaché à ce courageux garçon. Je résolus donc d'aller jusque chez lui pour voir s'il ne m'était pas possible de faire quelque chose pour cette famille. Je t'avoue que j'étais assez embarrassé de ma démarche. Je savais que M<sup>me</sup> Laurent était très fière et qu'elle ne demandait rien à personne. Quant à Léon, aucun de ses camarades n'aurait jamais osé faire la moindre allusion à sa situation de fortune.

## VII

J'allai tout simplement voir M<sup>me</sup> Laurent ; elle voulut bien avoir confiance en moi ; elle m'avoua qu'elle était à peu près sans ressources et que ses économies seraient bientôt épuisées. Je réussis à lui procurer un travail qu'elle pût faire tout en s'occupant de son ménage. De la sorte, j'allai plus d'une fois chez elle et je devins bientôt un ami de la maison.

M<sup>me</sup> Laurent était une femme sérieuse et qui, malgré son grand chagrin, s'était résignée à son malheur. Elle me disait souvent :

— Ce qui me console, c'est de voir quelle joie me donnent mes enfants.

C'était vrai. Ses enfants ne lui donnaient que de la



satisfaction. La petite Renée l'aidait au ménage avec l'activité d'une vraie petite femme. Quant à Léon, il travaillait de toutes ses forces et étudiait avec ardeur comme pour réparer le temps perdu.

Au bout de l'année scolaire, je ne pus pas lui donner de prix général, parce qu'il avait été trop irrégulier, mais il avait mérité un prix spécial et il l'eut. Ce fut même le jour de la distribution des prix qu'il me prouva une fois de plus son caractère droit, sincère et entier.

Figure-toi, qu'après la cérémonie, il vint me remercier très affectueusement et me souhaiter de bonnes vacances. Puis, sans rien dire, il tira un journal de sa poche, enveloppa son livre et mit le paquet sous son bras.

— Que fais-tu là, Léon ?

— Excusez-moi, Monsieur, répondit-il en me regardant d'un air un peu gêné. Mais j'aime mieux qu'on ne voie pas que j'ai eu un prix. Je sais bien que je ne l'ai pas gagné et que vous ne me l'avez donné qu'en souvenir de mon père.

Puis il s'en alla très vite parce qu'il ne voulait jamais qu'on vît ses yeux se remplir de larmes lorsqu'il parlait de son père.

## VIII

Ce soir-là, j'allais chez M<sup>me</sup> Laurent pour causer avec elle de l'avenir de ses enfants et ce fut alors que Léon me montra les derniers souvenirs de son père. C'étaient des chiffons de papier couverts de dessins. Ceux-ci avaient été tracés au moyen d'une encre faite d'un peu de suie délayée dans du café. C'étaient des plans pour



perfectionner différents appareils employés dans les gares.

Je les regardais en silence et j'admirais le courage et l'ingéniosité de celui qui avait fait cela à la veille de mourir, quand Léon me demanda tout à coup :

— Est-ce que les études d'ingénieur sont très longues ?

— Oui, certes et difficiles. Mais les jeunes gens bien doués pour les mathématiques arrivent aisément à passer ces examens.

— Pensez-vous, Monsieur, qu'un ouvrier pourrait faire ces études en n'ayant que ses soirées à y consacrer ?

Je compris tout de suite quelle était son idée et je répondis :

— Oui, je le pense, s'il est intelligent et laborieux.

Je vis la figure de Léon qui s'éclairait. Et, comme je me levais pour prendre congé, il m'accompagna jusque chez moi.

— Voyez-vous, Monsieur, me dit-il, quand nous fûmes dans la rue, je vais entrer à l'usine dès que j'aurai quatorze ans. Il faut bien que je gagne ma vie, puisque me voilà chef de famille. Mais je voudrais beaucoup continuer à étudier. Que faut-il faire pour commencer ?

— Il me semble qu'il faudrait suivre les cours du soir de l'Ecole Industrielle.

— Je les suivrai, Monsieur, je travaillerai autant qu'il faudra, je voudrais tant devenir ingénieur.

## IX

— Pourquoi Léon voulait-il devenir ingénieur ? interrompit André, d'un air étonné.



— Ne t'ai-je pas dit que son père avait eu ce désir, sans jamais pouvoir le réaliser? Léon avait le talent naturel de son père et de son grand-père et leur don inné pour les mathématiques. Il me dit encore ce soir-là :

— Je voudrais honorer la mémoire de mon père en travaillant comme il a travaillé et comme il aurait aimé que je fisse s'il avait vécu.

M. Noël se tut un instant et regarda André. André avait compris. Il sentait bien maintenant ce que c'est qu'honorer un mort : c'est travailler comme il l'a fait et comme il souhaiterait qu'on fit s'il avait vécu. Tout à coup il devint très rouge et demanda brusquement :

— Mon père à moi aurait voulu aussi que je devinsse ingénieur, n'est-ce pas, Monsieur?

— Oui, André, mais tu n'aimes pas l'arithmétique, n'est-ce pas?

André devint beaucoup plus rouge encore. Il fit un grand effort de loyauté et répondit :

— Je crois que je suis surtout très paresseux.

Il réfléchit encore longuement. M. Noël n'avait garde de troubler ses réflexions. Enfin l'enfant fit cet aveu :

— Je crois, Monsieur, que si je voulais travailler très sérieusement je pourrais toujours arriver à comprendre les problèmes que vous me donnez à faire.

M. Noël sourit.

— En ce cas, André, rien ne s'oppose à ce que tu fasses plus tard tes études d'ingénieur.

## X

Le lendemain, comme M. Noël terminait sa leçon, André lui demanda :





— Où en sont les études de Léon, Monsieur ?

— Il a encore plusieurs années de cours à suivre à l'Ecole industrielle. Après cela il lui faudrait une forte préparation mathématique afin de pouvoir passer ses examens dans un Institut spécial. Car il ne peut pas songer à entrer à l'Université.

— Pourquoi cela, Monsieur ?

— Je te l'ai dit : parce qu'il est chef de famille et qu'il doit nourrir sa mère et sa sœur. Il lui sera déjà bien difficile de se procurer les leçons de mathématiques dont il a besoin.

André devint tout songeur et son front se plissa. Après quelques minutes de réflexion, il demanda :

— Léon est beaucoup plus avancé que moi en mathématiques, n'est-ce pas ?

— Il sait beaucoup de choses que tu ne sais pas ; mais ses études mathématiques ne sont pas beaucoup plus avancées que les tiennes.

— Comment cela se peut-il, Monsieur, alors qu'il est bien doué et que je ne le suis pas, qu'il travaille et que je suis paresseux ?

M. Noël sourit.

— Voilà un franc aveu et qui t'honore, André. Mais écoute ceci : Quand tu travailles deux heures par jour, tu es un paresseux, toi, puisque tu as toute ta journée libre. Mais quand le pauvre Léon peut trouver le soir deux heures de loisir à consacrer à ses études, il en est bien heureux. Encore s'y met-il fatigué par sa besogne de l'usine et troublé par mille soucis. Quelle que soit son intelligence, il lui faudra de longues années pour passer des examens qui ne te demanderont à toi qu'un



travail modéré. Comprends-tu maintenant tous les avantages que tu as sur lui?

André baissa la tête et ne répondit pas. Jamais en sa vie il n'avait réfléchi si profondément.

## XI

A partir de ce jour mémorable, André se mit à travailler avec une ardeur qu'on ne lui avait jamais vue. M. Noël souriait d'un air heureux en corrigeant ses devoirs qui avaient été faits avec soin et amour. Au début, l'enfant eut beaucoup de mal à vaincre sa paresse et il se sentit plus d'une fois près de se décourager. Mais il avait son idée en tête et il s'acharnait. Alors il s'apercevait que les difficultés qui lui avaient paru si terribles étaient en réalité bien peu de chose.

Par un beau jour d'été, M. Noël et André étaient de nouveau assis dans le jardin, là où huit mois auparavant, ils avaient causé ensemble d'Oscar Laurent et de son fils. L'année scolaire était finie et André allait partir pour les vacances avec sa mère et ses sœurs.

— Pensez-vous, Monsieur, que j'aie assez fait de progrès en mathématiques pour songer à devenir ingénieur un jour? demanda-t-il à M. Noël.

Celui-ci se mit à rire.

— Je pense, mon garçon, que tu en sais maintenant autant que moi et qu'il te faudra un professeur plus savant à la rentrée.

— Et Léon Laurent, où en est-il?

— Il vient de sortir premier de sa classe à l'Ecole industrielle. Il espère pouvoir prendre cette année les



leçons de mathématiques dont il a besoin. Mais c'est une lourde charge pour un jeune ouvrier.

En ce moment la maman d'André traversait le jardin et vint s'asseoir auprès d'eux. Elle demanda à M. Noël en souriant :

— Eh bien ! Monsieur, êtes-vous content de ce grand garçon ?

La maman d'André souriait parce qu'elle savait bien ce que M. Noël allait répondre.

— Enchanté, Madame. Il vient de faire une année décisive. Il suivra la voie de son père. Vous m'en pouvez croire. Il a bien mérité une récompense.

— Vraiment ? Eh bien ! André, quelle récompense veux-tu pour cette bonne année ?

Alors André devint très rouge et exprima l'idée qu'il avait en tête depuis si longtemps.

— Maman, je vous promets de travailler les mathématiques de toutes mes forces, mais je voudrais tant avoir un ami, un compagnon de travail. Permettez-moi d'inviter Léon Laurent à venir étudier avec moi. Et puis, maman, puisque j'aurai maintenant un professeur de mathématiques, je serais si heureux si vous lui demandiez de donner des leçons à Léon aussi, le soir après qu'il a fini sa besogne.

On devine ce que répondit la maman d'André. Comme ils revenaient ensemble vers la maison pour prendre le café, M. Noël dit à André :


— Tu es un brave enfant et tu as eu là une excellente idée. Mais dis-moi, pourquoi n'as-tu pas cherché à connaître Léon dès le jour où je t'ai parlé de lui ?

André regarda de l'autre côté de la route l'usine bourdonnante que son père avait fondée au prix de tant de

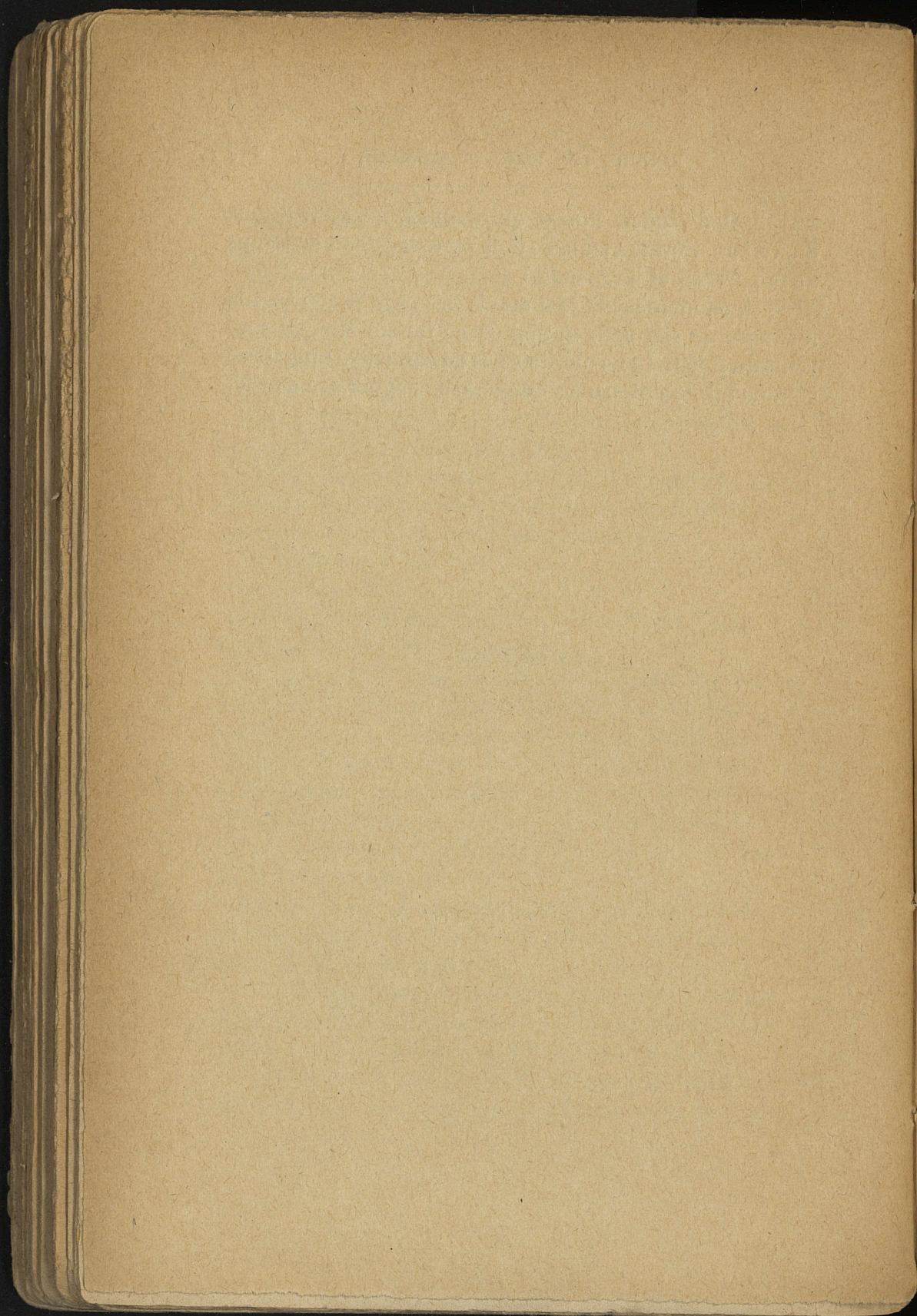


travail et d'études, l'usine qui donnait du pain à tant d'ouvriers, l'usine à laquelle il ne pensait jamais au temps de sa paresse, et il répondit :

— A ce moment-là je n'aurais pas osé. Il honorait la mémoire de son père et moi je ne faisais rien en souvenir du mien. Je ne méritais pas de connaître un garçon comme lui. Maintenant j'essayerai de gagner son amitié.





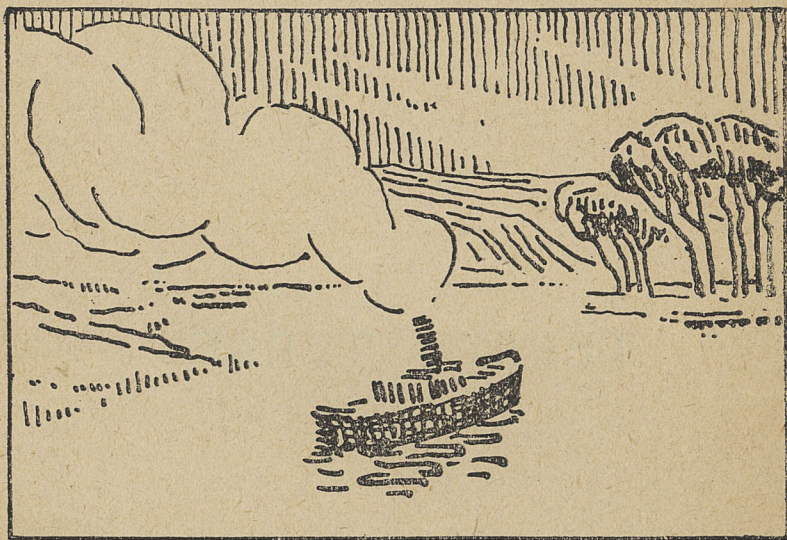




X

TERRE ! TERRE !





*Nous étions prêts à crier: Terre! Terre! comme les matelots de Colomb  
en vue de l'Amérique. (P. 186.)*



# Terre! Terre!

## I

Les enfants sont assis autour du feu, dans le grand bureau où sont tous les livres de la maison, même les leurs : les livres d'images, les livres de contes et les livres d'aventures. Ils se demandent quel est le héros qu'ils auraient souhaité être.

— Je voudrais avoir accompagné Jeanne d'Arc au siège d'Orléans, dit Hélène, qui, quoiqu'elle soit une petite fille, ne rêve que plaies et bosses.

— Je voudrais m'être battu contre les Espagnols comme Guillaume le Taciturne, dit Marcel.

— Rien n'est plus beau que l'histoire de Christophe Colomb, dit François. J'aurais voulu être mousse sur son navire et grimper en haut du grand mât pour regarder au loin si l'on ne distingue pas de côte à l'horizon. J'aurais crié : « Terre! terre! » d'une voix si forte que tout le monde l'aurait entendu sur le bateau et serait accouru pour saluer le continent.

— Tu peux te faire marin quand tu seras grand, dit Hélène. Tu découvriras des terres à ton tour et tu auras une vie splendide.

— Il n'y a plus de terres nouvelles à découvrir, dit François d'un air de profond regret. Les explorateurs les ont toutes visitées. Quand on va en Amérique, on



fait une chose toute naturelle et cela ne donne plus d'émotion. Mais au temps de Christophe Colomb, quand on abordait après tant de dangers, on se jetait à genoux en débarquant, enfin cela devait être admirable.

— Crois-tu donc qu'il faille avoir vécu autrefois pour courir des dangers et que des hommes de notre temps ne puissent plus ressentir d'enthousiasme au terme d'un voyage périlleux? demande Robert, du coin où il est occupé à lire.

Robert est un cousin des quatre enfants; il est beaucoup plus âgé qu'eux et il a été soldat pendant la grande guerre. Il est très modeste et parle rarement de ce qu'il a fait à cette époque glorieuse.

— Je pourrais vous raconter un voyage que j'ai fait, avec d'autres, sur un tout petit bateau. Ce voyage n'a duré qu'une demi-heure et nous n'avons fait que descendre la Meuse, de Liège à la frontière hollandaise. Qu'est-ce que cela à côté d'une traversée de l'Atlantique? Cependant, je vous le jure, nous n'aurions pas été plus émus en débarquant en Amérique que nous ne le fûmes ce matin-là en touchant la berge.

— Raconte-nous ce voyage, Robert, demandent ensemble les quatre enfants.

## II

— Eh bien ! commence Robert sans se faire prier, à la fin de l'année 1916, je me trouvais à Liège et j'étais bien malheureux. J'avais dix-huit ans et je voulais aller rejoindre l'armée belge en France, comme il était de mon devoir de le faire. Il fallait pour cela pénétrer en Hollande d'où l'on s'embarquait pour l'Angleterre et



de là pour la France. Malheureusement, il était très difficile de passer la frontière hollandaise. Des sentinelles allemandes y montaient la garde jour et nuit et, pour faciliter leur tâche, elles avaient tendu une haie de fils de fer électrisés. Ceux qui touchaient imprudemment ce fil tombaient foudroyés sur le coup.

On ne pouvait s'engager dans une semblable expédition que sous la conduite d'un guide sûr et qui connût bien le pays. Les bons guides étaient rares et, malgré toutes mes démarches, je n'en trouvais pas.

Je commençais à me décourager, lorsqu'un des premiers jours de décembre, je rencontrais un de mes amis qui me dit :

— Si tu ne crains pas un voyage mouvementé, j'ai ton affaire. Viens te promener demain le long du quai de Coronmeuse, je te donnerai les dernières instructions avant le départ.

Jugez de ma joie ! L'idée de faire un voyage mouvementé me remplissait d'allégresse. Je dis adieu à mes parents et, le lendemain, je me rendis au rendez-vous indiqué.

Vous connaissez bien le quai de Coronmeuse à Liège. Le beau fleuve, large et calme, y est tout couvert de bateaux plats qui descendent vers Visé et la Hollande ou remontent vers Huy et Namur. Ils sentent bon le goudron et exhalent l'odeur fraîche de l'eau courante. En aval de Coronmeuse, ils n'empruntent pas la Meuse, dont le lit est trop peu profond à certains endroits et dont le cours est irrégulier. Ils suivent le canal qui la suit parallèlement jusqu'à Maestricht. Le canal a été creusé sur les plans des hommes qui lui ont donné par-



tout une profondeur identique et suffisante pour que les bateaux puissent y circuler.

Comme j'arrivais au quai de Coronmeuse, mon ami vint à moi :

— Voici le chef de l'expédition, me dit-il, je vais te présenter à lui.

Quelle ne fut pas ma stupeur en me trouvant devant un jeune soldat allemand.

### III

— Comment, s'écrient les enfants, un soldat allemand qui aidait des volontaires belges à aller rejoindre leur armée !

— Il y a eu beaucoup de soldats allemands, qui se sont laissé acheter et qui, pour un peu d'argent, pour quelques cigares, pour moins encore, ont trahi les ordres qu'ils avaient reçus. Mais celui que je voyais devant moi n'avait pas le visage d'un traître. Il avait une belle figure ouverte et franche ; dès qu'il parla, je reconnus le bon accent alsacien et je compris à qui j'avais affaire.

Joseph Zilliox avait été enrégimenté de force dans l'armée allemande et il souffrait de porter l'uniforme gris, car son cœur était tout français. Comme il ne voulait pas porter les armes contre sa vraie patrie, la France, il avait réussi à se faire envoyer à Liège où il était employé au bureau allemand du port. C'était là, que l'on réglementait la navigation sur la Meuse et que l'on réquisitionnait les remorqueurs et les péniches.

Zilliox, qui était un ancien batelier, se plaisait à retarder les transports des Allemands, à « saboter » les réparations, à embarquer vers la Hollande des lettres et des



colis interdits par l'autorité. Mais tout cela lui semblait bien peu de chose, car son rêve était de s'évader et d'aller rejoindre l'armée française.

Un jour, il vit arriver à son bureau un pilote qu'il avait connu autrefois, dont le bateau, l'*Anna*, venait d'être réquisitionné par les Allemands. En causant ensemble, il leur vint une idée lumineuse : ils passeraient la frontière par la Meuse, sur le remorqueur, en emmenant avec eux des passagers. Zilliox servirait de capitaine et dirigerait l'entreprise.

Mon ami était parmi ceux qu'un heureux hasard avait mis en rapport avec l'Alsacien et j'étais appelé, moi aussi, à prendre part à cette expédition.

#### IV

Notre départ fut fixé au 4 décembre. Nous devions nous retrouver à Visé dans la soirée. L'après-midi était brumeuse et triste, mais nos cœurs bondissaient d'émotion. Mon ami et moi, nous prîmes un tramway qui nous mena dans la banlieue de Liège ; puis nous continuâmes notre route à pied. Sur la route, nous rencontrions des jeunes gens qui prenaient la même direction et qui faisaient semblant de ne pas nous remarquer, comme nous-mêmes, nous feignions de ne pas les voir.

Nous devions nous retrouver dans un café non loin de l'endroit d'embarquement. La salle était déjà pleine lorsque nous y entrâmes. Il y avait là quelques hommes d'âge mûr, médecins, ouvriers, ingénieurs, qui allaient mettre leur travail au service de la cause des alliés, deux dames, des prisonniers français évadés d'Allemagne et des jeunes gens, futurs soldats.



Nous étions à peine attablés que Zilliox entra, but un verre au comptoir et sortit. Nous devions le suivre par petits groupes, mais il avait à peine disparu que nous vîmes entrer un officier allemand qui nous dévisagea avec curiosité. Il faisait très sombre dans ce petit café mal éclairé. Malgré cela, nous eûmes tous, un instant, l'impression d'avoir été reconnus.

Cependant nous sortîmes comme il nous avait été prescrit de le faire ; mais, sur la berge du canal, nous retrouvâmes le même officier qui projeta sur nous, à plusieurs reprises, la lueur de sa lampe électrique. Nous commençons à avoir des craintes sérieuses lorsque l'ordre se transmet de groupe en groupe de se rendre dans un autre café, près du pont.

Une demi-heure après, nous y étions tous réunis ; la patronne, qui était de connivence avec nous, clôt soigneusement portes et volets, baisse la flamme des lampes et masque les fenêtres. Puis elle prépare le souper. Elle dresse huit couverts, afin de pouvoir servir huit hommes à la fois, car nous étions plus de quarante.

Je vous laisse à penser, si nous étions émus et énervés. Il était plus de onze heures du soir ; on nous avait recommandé de ne pas fumer et d'être aussi silencieux que possible. Nous nous demandions si cette attente serait éternelle, quand tout à coup, Zilliox entra. Nous vîmes aussitôt à l'expression de son visage que tout allait bien.

## V

— Les Allemands dorment, raconta-t-il. Ils sont trois à qui est confiée la garde de l'*Anna*. Je les ai fait entrer



dans un café où je leur ai versé deux bouteilles de cognac. Quand ils ont eu bu, je leur ai dit : « J'ai encore de l'eau-de-vie qui est meilleure que celle-ci, mais vous la boirez sur le bateau ». En quittant le café, ils faisaient un tel bruit qu'un soldat a été attiré un moment, croyant à une querelle.

Quand ils furent arrivés, non sans peine, sur le remorqueur, je leur ai fait boire ma dernière bouteille, celle qui contenait du narcotique. Maintenant, ils ronflent tous trois à bord. Nous pouvons partir.

— Un instant, demande l'un des frères de la patronne, qui était batelier, avez-vous sondé à la sortie de l'écluse ?

— Non, répond Zilliox.

— Combien l'*Anna* a-t-elle de tirant d'eau ?

— Un mètre quatre-vingts.

— Cela fera deux mètres quand les passagers seront embarqués. Je ne sais pas si vous aurez assez de fond. Il faut d'abord vous en assurer et pratiquer un sondage.

Ah ! mes amis ! jamais en ma vie je n'éprouverai de plus grande anxiété, que pendant cette demi-heure où Zilliox fut absent. Nous tremblions à l'idée que peut-être l'eau ne serait pas assez profonde pour emporter notre bateau et qu'il nous faudrait rentrer en Belgique, après avoir cru toucher du doigt la délivrance.

Enfin Zilliox revient. L'eau est haute en plein hiver ; elle a plus de deux mètres vingt ; nous sommes sûrs de passer. Sans la consigne qui nous ordonne de nous taire, nous crierions tous ensemble : « Vive Zilliox ! »

Nous allons partir : on distribue des revolvers aux plus décidés d'entre nous ; la patronne nous conseille de gagner le pays par le jardin qui se trouve derrière la maison. Mais un des voisins a des chiens qui pourraient donner



de la voix et alarmer les Allemands aux environs. Le fils de la maison franchit la haie, va réveiller le voisin et fait entrer les chiens dans la maison.

## VI

Il est une heure du matin quand nous sortons de la maison. Tout est calme, et, dans la nuit noire et pluvieuse, les lumières du pont mettent des points clairs. Notre guide va tout droit dans l'obscurité et nous le suivons silencieux à la file indienne. Sans encombre, nous longeons le bas du talus qui domine le canal et nous arrivons au quai de halage où l'Alsacien nous attend. Nous nous blottissons derrière une haie, puis, courbés, nous nous glissons un à un, pour traverser le quai et gagner le remorqueur amarré en face de nous, sans être vus des sentinelles allemandes qui, à une cinquantaine de mètres, montent la garde sur le pont.

Quelle émotion au moment où la planche qui sert de passerelle entre le remorqueur et la rive tremble, un instant, sous mon poids ! Enfin, nous sommes tous à bord et il semble que rien ne nous empêche plus de partir, quand survient un accident inattendu : un des Allemands enivrés par Zilliox s'agite et menace de se réveiller.

L'Alsacien ne perd pas de temps. Il fait descendre les passagers non armés dans la soute au charbon, on retire la passerelle et on amène l'embarcation au milieu du bief. A ce moment, une forme noire émerge du capot arrière ; l'Allemand réveillé vient prendre l'air. Déjà les revolvers s'arment quand Zilliox bondit sur l'intrus, le terrasse, lui jette sa tunique sur la tête. Le malheureux demande grâce. On lui promet la vie sauve s'il consent



à passer en Hollande avec nous. Il accepte sans discussion. Nous le descendons à fond de cale où huit hommes le gardent à vue.

Maintenant Zilliox distribue parmi nous les fusils des Allemands et ceux qu'il avait cachés dans le remorqueur. Nous sommes les maîtres du bateau. Allons-nous enfin pouvoir partir ?

Pas encore, car aucun de nous ne connaît la manœuvre des machines et nous nous efforçons en vain de faire monter la pression dans la chaudière. Il est plus de cinq heures, il n'y a pas de temps à perdre. Une seule ressource nous reste et nous l'employons : l'un de nos chefs va chercher le chauffeur allemand, et, le canon du revolver sur la tempe, lui ordonne de reprendre son poste. L'Allemand obéit ; bientôt il obtient un feu magnifique et la pression commence à s'élever.

Il est six heures : c'est l'heure où les bateaux peuvent commencer à circuler. Tout est prêt pour le départ. Les passagers sont à fond de cale ; l'Alsacien est à la barre ; trois des organisateurs ont revêtu les capotes grises des Allemands désarmés. Le fusil en bandoulière, ils gagnent la rive tandis que, doucement, l'embarcation pénètre dans le sas de l'écluse. Ils referment la porte amont et ouvrent les vannes ; mais la manœuvre a dû être faite trop précipitamment, car un énorme jet d'eau jaillit et provoque de violents remous. Le remorqueur, avec fracas, écrase contre le mur la barque attachée à son flanc droit.

Cet accident amortit le choc et sauve le bateau. Mais nous, enfermés dans la soute, nous croyions que tout était perdu, car, si même notre navire n'était pas fracassé, les sentinelles allemandes du pont n'allaient-elles



pas accourir pour voir ce que signifiait cette étrange manœuvre de nuit ? Je serrais les poings avec désespoir ; brusquement nous sentons que l'on démarre ; l'allure est lente — nous passons prudemment sous une arche du pont — puis elle s'accélère. Nous sommes en route. Les sentinelles n'ont rien remarqué et les trois faux soldats allemands, après avoir ouvert les portes et détaché les amarres, ont sauté sur le pont et sont parmi nous.

## VII

— Ah ! quelle traversée ! Nous étions fous de joie et d'émotion. L'*Anna* glissait sur l'eau glauque à vitesse maximum. Les lueurs du poste frontière apparaissent, puis se rapprochent. Nous dépassons l'embouchure de la Berwinne, puis les passages d'eau et les corps de garde allemands.

Nous voici à la frontière où nous attend un dernier obstacle. Un câble de fer, de deux centimètres et demi de diamètre est tendu au ras de l'eau, d'une rive à l'autre, afin d'empêcher toute navigation. Nous nous demandions avec angoisse si notre bateau serait assez fort et assez rapide pour l'emporter.

Tout à coup jaillit une immense étincelle. La pointe du remorqueur se soulève, des vapeurs s'échappent de la machine : le câble est coupé. Nous sommes presque sauvés !

Il est six heures et demie du matin ; on voit des Allemands qui courent sur la rive. « Vive la France ! » s'écrie Zilliox en jetant son képi à l'eau. Et, nous tous, nous étions prêts à crier : Terre ! Terre ! comme les matelots de Colomb en vue de la côte d'Amérique. Mais nous



n'étions pas au bout de nos angoisses, car le câble qui vient d'être rompu s'est enroulé autour de l'hélice et a brisé le gouvernail. Cependant l'*Anna* file toujours.

A ce moment la lueur crue d'un projecteur nous éclaire brusquement : les Allemands nous ont vus. Vont-ils tirer ? non ; ils doivent croire que le bateau est victime d'un accident. Cette fois encore nous sommes sauvés.

Pas encore ! car à une trentaine de mètres de la rive hollandaise, la coque s'enlise dans la vase, en eau belge.

A ce moment, sans la présence d'esprit et la rapidité de décision de Zilliox nous étions perdus. Mais il nous réunit et nous commande. Deux barques, remplies d'eau par le mouvement de l'hélice restent attachées à l'arrière. L'une d'elles s'enfonce dès qu'un homme y saute, mais la seconde résiste et nous parvenons à vider l'eau qu'elle contient. Plusieurs d'entre nous sont couchés sur le pont, le fusil en joue, car nous pourrions être attaqués. Nous savons qu'un canot à moteur, armé de mitrailleuses, est affecté à la défense de la frontière.

### VIII

Je me souviendrai toute ma vie de ce débarquement. La lumière des projecteurs éclairait la nuit. Ce matin de décembre était froid, mais nous étions pleins de fièvre et d'émotion. Dans la barque on avait de l'eau jusqu'aux genoux et il était impossible d'y passer plus de trois hommes à la fois. Nous étions quarante-deux. Il fallut près de quinze voyages pour nous mettre tous en sûreté sur la rive hollandaise.

Que ce va-et-vient de la petite barque qui allait de notre épave au port de salut parut interminable à ceux



qu'elle emporta les derniers ! Au bout d'une heure il n'y avait plus à bord que les trois Allemands et leurs gardiens. Fusils, cartouches et uniformes ont été abandonnés sur l'épave du remorqueur. Enfin nous sommes tous à terre et nous libérons nos trois Allemands.

C'est à ce moment seulement que la joie éclata. Nous n'avons plus rien à craindre. Tous sont saufs. A l'énervement silencieux de cette nuit sans sommeil succède un enthousiasme débordant. Nous nous mettons à rire, à sauter, à chanter ; nous nous jetons dans les bras les uns des autres.

Surtout, nous faisons fête à notre sauveur, Joseph Zilliox. Nous l'entraînons avec nous vers le premier village hollandais où nous faisons une entrée triomphale, rythmée par de vibrantes *Brabançonne* et *Marseillaise*.

Un mois après nous étions incorporés, six mois après, nous étions envoyés sur le front. Eh bien ! je puis vous l'affirmer, de toute la guerre je n'ai jamais eu d'émotion plus violente que celle de cette nuit, où le remorqueur nous porta de l'écluse belge à la berge hollandaise.

## IX

— Et Zilliox, demanda Hélène, qu'est-il devenu ?

— Pauvre Zilliox ! dit Robert, dont le visage s'assombrit. Il n'a pas réalisé son rêve de porter un jour l'uniforme français. Mais il a servi comme un soldat la patrie de ses rêves et lui a donné jusqu'à la dernière goutte de son sang.

Arrivé en Hollande, il se rendit compte de l'utilité des services de renseignements et se décida à rentrer en Belgique pour en fonder un. Revenir à Liège où tant de



gens le connaissaient, d'où il était parti par un coup d'audace, c'était une folie, mais Zilliox la tenta. Il revint s'installer dans la banlieue liégeoise et assura lui-même l'observation d'une importante ligne de chemin de fer.

Il fit une seconde expédition en Hollande, d'où il revint à Liège pour achever d'accomplir sa mission. Mais le temps ne lui en fut pas accordé. Il fut arrêté, jeté en prison, accablé des pires outrages, condamné à mort et fusillé comme un traître à l'Allemagne sur le bastion de la Chartreuse.

— Fusiller comme traître un pareil héros ! dit Marcel avec indignation.

— Il y a eu beaucoup de héros pendant la guerre, dit François, mais maintenant qu'elle est finie, il n'y a plus d'aventures extraordinaires ni de faits prodigieux.

— Il n'est pas besoin de grandes aventures ni de circonstances extraordinaires pour manifester l'héroïsme des hommes, répond Robert. Nous n'avons qu'à faire notre devoir, au jour le jour, et à être d'honnêtes gens. C'est déjà très difficile. Il y a même des jours où c'est si difficile qu'il faut presque de l'héroïsme pour aller jusqu'au bout. Il n'est pas donné à tout le monde de faire des actions d'éclat, mais il est accordé à chacun de nous de devenir un homme loyal, courageux et bon. Et c'est une tâche qui réclame assez de force et de volonté pour que nous n'en demandions pas d'autre, provisoirement.

---



## INDEX DES SOURCES

HISTOIRE D'UNE FAMILLE PENDANT LA GUERRE. — *Archives relatives aux Services d'Observation du War-Office, N° 10.*

LA CONSIGNE. — *Ibidem.*

CLÉMENTINE. — *Archives relatives aux Services de passage.*

LES DEUX AMIS. — *Archives relatives aux Services d'Observation du War-Office, N° 8. — Bulletin de la F. N. des Prisonniers politiques de Belgique, Février 1920.*

SANS PEUR. — *Archives relatives aux Services d'Observation du G. Q. G. français, N° 337.*

A LA BELLE ÉTOILE. — *Archives relatives aux Services d'Observation du War-Office, N° 10.*

ROBINSON CRUSOÉ. — *Archives relatives aux Services des prisons.*

HONORE TON PÈRE ET TA MÈRE. — *Archives relatives aux Services d'Observation du G. Q. G. anglais, N° 104.*

TERRE ! TERRE ! — *Un héros alsacien, Joseph Zilliox, par Emile Fauquenot. — Archives relatives aux Services d'Observation du G. Q. G. français, N° 323.*

*Ces Archives sont réunies par la « Commission des Annales des Services Patriotiques établis en territoire occupé au Front Ouest. »*

---



## TABLE DES MATIÈRES

---

|   |     |
|---|-----|
| Préface . . . . .   | 5   |
| Histoire d'une famille pendant la guerre . . . . .              | 7   |
| Les Histoires de Mademoiselle Marchotte :                       |     |
| 1. Ceux qui ont fait leur devoir pendant la<br>guerre . . . . . | 23  |
| 2. La Consigne . . . . .  | 43  |
| 3. Clémentine . . . . .   | 61  |
| 4. Les deux amis . . . . .                                      | 81  |
| 5. Sans peur . . . . .  | 101 |
| A la belle étoile . . . . .                                     | 125 |
| Robinson Crusoé . . . . .                                       | 143 |
| Honore ton père et ta mère . . . . .                            | 159 |
| Terre ! Terre ! . . . . .                                       | 177 |
| Index des sources . . . . .                                     | 190 |









ULg - C.I.C.B.



\*700203808\*

*J. 344 B*



---

**PUBLICATIONS DE LA COMMISSION DES  
ANNALES PATRIOTIQUES :**

- |  |             |
|--|-------------|
| 1. — Louis et Antony Collard             | R. P. DUPON |
| 2. — Un Héros alsacien : Joseph Zilliox. | E. FAUQUENC |
| 3. — Le Commissaire Lejeune.             | M. DELCOURT |
- 

**EN PRÉPARATION :**

4. — Léon Parent et le séjour des Français en Ardenne.
  5. — Van Bergen et son groupe.
  6. — Un Grand Liégeois : Dieudonné Lambrecht.
  7. — Les fusillés du Limbourg (en français et en flamand).
  8. — Kuge le Rhénan, soldat belge.
  9. — Les lieux d'exécution en Belgique occupée.
  10. — Le fil électrisé et ses victimes.
- 

